2

E. CAPENDU

COTILLON II

MONTREAL
LES EDITEURS DE "LA LECTURE"
42 PLACE JACQUES-CARTIER
BOITE DE POSTE 653
1906

COTILLON II

COTILLON II

PAR

ERNEST CAPENDU

MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier
1906

PQ2203
.6
.46
1926

COTILLON II

I

LA ROUTE DE BRUNOY

Le matin du 23 février 1745, une élégante voiture à la caisse vert clair rechampie gris et aux roues garnies d'argent, emportée au grand trot de quatre vigoureux chevaux percherons, traversait au bruit du claquement sonore et menaçant du fouet des postillons, la petite ville de Boissy-St-Léger.

Sur les portières de la voiture était peint un écusson portant d'*or au créquier de gueules*, et sur chaque panneau, des deux côtés de la portière, étaient, en relief, deux magnifiques paires de défenses de sanglier.

Les chevaux portaient au cou un collier chargé de grelots bruyants. Ils avaient la crinière nattée avec des rubans de soie vert émeraude et la queue nouée et attachée avec un énorme pompon de rubans de même nuance.

Deux postillons costumés de vestes de velours vert galonnées d'argent et de tricornes garnis de cocardes de ruban blanc conduisaient le vigoureux attelage. Deux valets de pied en grande livrée, vert et argent, étaient assis sur le siège de derrière.

Dans l'intérieur deux gentilshommes, nonchalamment étendus sur la banquette du fond, contemplaient, en causant, le splendide paysage.

C'est que la voiture suivait cette route attrayante et pittoresque qui, passant entre Gros-Bois et la Grange, descend à Yères, laisse à gauche les Camaldules et côtoie la rive de l'adorable ruisseau constamment ombragé, pour de là descendre à Brunoy et remonter ensuite à la forêt de Sénart.

Cette route, qui n'a qu'un tort pour la majorité des Parisiens qui ne la connaissent pas, c'est d'être trop près de Paris, cette route était jadis d'un parcours admirable. C'est qu'au siècle dernier, avant 89, les environs de Paris étaient couverts de vastes parcs taillés en plein dans les forêts profondes de la vieille Ile de France, ce pays boisé par excellence qui, de la forêt de Compiègne à la forêt de Fontainebleau, était couvert par les bois de Montmorency, d'Enghien, de l'Ile-Adam, de Satory, de St-Germain, de Meudon, de Rambouillet, de Boulogne, de Sceaux, de Chatenay, de Vincennes, de Sénart, d'Armainvillers et d'autres encore.

Sous Louis XV, le territoire n'était pas découpé, déchiqueté en mille parcelles et planté de petites maisonnettes qui semblent des joujoux d'enfant. C'est qu'alors la vie de la noblesse était dans les châteaux, et que le château était pour elle son culte, sa richesse héréditaire, la propriété invendable et inaliénable.

Aussi lorsque le roi voulait aller chasser dans la forêt de Sénart, pouvait-il s'y rendre de Versailles et de Marly par la magnifique chaussée qui, du bois de Satory, suivait Verrières, Chatenay, Sceaux et la Croix-

de-Berny, pour de là atteindre le château de Choisy et la forêt.

Aujourd'hui encore cette promenade favorite de Louis XV est une des plus attrayantes que le touriste intelligent et amateur du véritable pittoresque puisse désirer faire. Et la preuve que ce pays est beau, que la terre est bonne et que l'avenir en était assuré, c'est que tous les riches financiers de l'époque, tous les gros bonnets de fermiers généraux s'en étaient emparés pour y établir leur résidence.

La terre alors était tout dans la hiérarchie : le titre était attaché au fief ; aussi Samuel Bernard était-il devenu comte de Rieux, Pâris marquis de Brunoy, Bonnet comte de Montgeron.

Ces réflexions que je transmets ici étaient dans l'esprit des deux gentilshommes qu'emportait l'équipage armorié.

La voiture venait de dépasser Yères et l'on dominait la vallée. De l'autre côté de la rivière on voyait se dessiner les riants coteaux de Montgeron, de Vigneux, de Rouvres. Derrière s'étendaient les bois de la Grange : à gauche se dressaient les bâtiments gothiques de l'abbaye et en face le panorama magique de la forêt avec ce petit vilage des Beausserons dont les maisonnettes se dessinaient çà et là, au milieu des arbres, comme des nids d'oiseaux juchés dans les branchages.

On était en plein hiver, mais depuis quinze jours, il y avait eu changement de temps. Le soleil s'était levé radieux, le ciel était pur, le froid moins vif : la nature prononçait le premier mot du printemps.

Les deux voyageurs, vêtus de très élégants costumes de chasse, étaient le duc de Richelieu et le marquis de Créqui.

Il y avait chasse royale ce jour-là dans la forêt de Sénart, et les deux gentilshommes se rendaient au *rendez-vous* indiqué par le grand veneur.

Route faisant ils causaient, riaient, échangeant toutes ces sémillantes anecdotes de cour dont le duc de Richelieu, surtout, possédait un fonds véritablement inépuisable. Aussi Créqui écoutait-il plus qu'il ne parlait.

La voiture longeait le mur du parc de Brunoy, et le magnifique château que la folie prodigue du marquis devait, vingt ans plus tard, rendre célèbre, se dressait majestueusement avec ses toitures dorées.

" Vive Dieu! dit Richelieu en riant, le roi, en emmarquisant le sieur Pâris de Montmartel eût dû lui donner pour armes un champ d'or chargé de sacs!

—Pâris a rendu de grands services, dit Créqui avec une gravité affectée.

—De grands services? répéta Richelieu. Et à qui donc?

—A lui-même, pardieu!

—Ah! très bien!

—On affirme, mon cher duc, que ce grand trésorier royal a, dans ses caisses particulières, plus de vingt millions de livres.

—On a raison d'affirmer, marquis, car cela est! Ce banquier de la cour a une influence telle que c'est lui qui nomme les contrôleurs généraux!..."

Richelieu s'interrompit brusquement.

" Pas par là! pas par là!" cria-t-il.

Saisissant le cordon de soie appendu près de la glace de devant, il l'agita. La voiture qui allait tourner à droite pour prendre la route de Rouvres où était fixé le *rendez-vous de chasse,* s'arrêta brusquement. Un valet de pied apparut à la portière, tenant respectueusement son chapeau à la main.

" A gauche et suivons la route de Soisy!" dit le duc.

Le valet cria l'ordre aux postillons et la voiture, changeant de direction, partit rapidement.

" Mais nous tournons le dos au rendez-vous! dit Créqui avec étonnement.

—Sans doute, mais nous avons tout le temps d'arriver, répondit Richelieu. Le rendez-vous est pour deux heures, n'est-ce pas?

—Oui, l'invitation du roi porte deux heures.

—Eh bien! quelle heure est-il?"

Créqui interrogea sa montre.

—Dix heures! dit-il.

—Nous avons donc quatre heures devant nous.

—Que nous allons occuper?...

—A faire une promenade charmante d'abord et un excellent déjeuner ensuite.

—Où déjeunons-nous?

—Dans le plus joli petit château que vous puissiez rêver.

—Et qui est habité par?...

—Une reine de grâce, de beauté et d'amour!

—Diantre, mon cher duc! s'écria Créqui en jouant avec les dentelles de sa cravate, je ne regrette plus de m'être levé si tôt et d'être parti, selon vos ordres, à jeun!

—Quand je vous avais dit que vous me remercieriez!

—Cela commence.

—Et ce n'est pas fini.

—Çà! nous allons à Soisy?

—Pas précisément; nous allons à côté de Soisy, sur la ligne de la forêt.

—Au château de...

—D'Etioles!

—Chez la nièce de Tournehem?

—Précisément. Nous allons, mon cher marquis, si toutefois vous le voulez bien, déjeuner chez la femme de Le Normand d'Etioles, le fermier général."

Créqui regarda Richelieu; puis il partit d'un éclat de rire joyeux; et, lui prenant la main qu'il secoua doucement:

"Mes compliments, très cher, dit-il. On m'a assuré

que la petite d'Etioles était charmante! Mais pourquoi diable m'emmenez-vous là?

—Pour ne pas y aller seul."

Créqui ouvrit de grands yeux.

"Si c'est une énigme, je ne trouve pas le mot.

—Le mot, c'est que je ne puis accepter les compliments que vous m'adressez.

—Parce que?"

Richelieu ouvrit une merveilleuse tabatière, chef-d'oeuvre artistique. Il y plongea ses doigts aristocratiques, et, aspirant lentement l'arome du tabac:

"Créqui, dit-il en chassant les grains tombés sur son jabot, connaissez-vous Mme Le Normand d'Etioles!

—De nom... un peu: de réputation... beaucoup; de vue... pas du tout!

—Eh bien mon cher, Mme Le Normand d'Etioles est tout simplement, à cette heure, une adorable femme de vingt-quatre ans, pleine de grâce, de beauté piquante, d'esprit de saillie, d'intelligence et de talents même: car elle joue du luth et du clavecin; elle chante et elle danse aussi bien que les virtuoses de l'Opéra; elle manie fort joliment le crayon, la pointe et le pinceau; et enfin, elle déclame à croire qu'on entend Mlle Dumesnil.

—Peste! mais elle est tout simplement parfaite, votre Mme d'Etioles. Il fallait le dire sans tarder, palsembleu— mon cher ami! Je vais en devenir amoureux fou à lier! Belle, gracieuse, spirituelle, danseuse, chanteuse, tragédienne, musicienne.

—C'est un morceau de roi, comme le dit sa [illegible]table mère.

—Morceau... de roi ou morceau... du roi?

—L'un aujourd'hui et...

—Peut-être l'autre demain. Elle est avant la lettre, voilà tout!"

Richelieu sourit en regardant finement son compagnon de route. Celui-ci allait reprendre la parole,

quand le claquement du fouet des postillons retentit avec entrain étourdissant. La voiture fut entraînée plus rapidement, et un tourbillon de poussière s'éleva à droite.

" Prends ta gauche, imbécile, et laisse passer!" cria une voix sonore.

Les claquements redoublèrent de violence; des cris se firent entendre et la voix qui avait déjà parlé reprit:

" Service du roi! "

Créqui, se penchant en avant, avait mis la tête à la portière.

La voiture allait atteindre Boussy-St-Antoine. Elle suivait cette partie étroite de la route qui est bordée, à gauche, par l'Yères qu'elle domine d'une élévation à pic de six pieds au moins, et, à droite, par le talus servant de lisière à la forêt de Sénart.

En avant, il y avait un carrosse de louage attelé de deux gros chevaux, et tenant à lui seul presque toute la largeur de la route. C'était au cocher de ce carrosse que les postillons du marquis de Créqui ordonnaient de se ranger pour laisser passer le brillant équipage. Mais, soit que le cocher du lourd véhicule y mît de l'entêtement, soit que ses chevaux obéissent mal ou que la route fût mauvaise, l'espace laissé libre n'était pas assez grand.

A cette époque d'aristocratie, *prendre le pas* était une chose de la dernière importance. On renversait ou on arrêtait la voiture de son inférieur, mais on passait.

Dans la situation où se trouvait le carrosse de louage, il était évident que si la voiture, emportée par ses quatre vigoureux chevaux, forçait le passage, il était précipité dans la rivière. Le danger était imminent, car les postillons paraissaient décidés à passer, coûte que coûte.

Les claquements de fouet ne décessaient point et les chevaux se cabraient.

" Prends ta gauche ou nous passons sur toi! " cria le postillon de tête.

II

LA FINANCIERE

" Miséricorde! mais vous allez nous faire rouler dans la rivière si vous vous acharnez à passer!" cria une voix lamentable.

Un abbé venait d'apparaître à la portière du carrosse de louage. Le corps à demi sorti, l'abbé avait les mains jointes, les yeux levés au ciel et l'expression de la terreur peinte sur son visage gras, rond, haut en couleur et à menton triple.

Le marquis de Créqui partit d'un joyeux eclat de rire.

" L'abbé de Bernis! dit-il.

—Bernis! répéta Richelieu en se penchant à son tour.

—M. de Créqui! s'écria l'abbé en étendant les bras. Ah! vous n'allez pas nous faire massacrer!

—Dieu m'en garde, cher abbé, vous êtes un trop aimable convive; et puis Mlle Gaussin ne me pardonnerait pas! A qui se confesserait-elle, si vous n'étiez plus de ce monde? Cependant, cher abbé, il faut que nous passions.

—Mais j'ai une peur abominable dans ce carrosse qui chante, en roulant, comme un panier de ferraille.

—Eh bien! descendez de votre carrosse et montez dans le nôtre. Ensuite, on pourra pousser celui-là dans la rivière, s'il ne veut pas nous laisser passer.

—Ah! bien volontiers," répondit l'abbé dont le visage s'épanouit.

Les deux voitures s'étaient arrêtées, l'une barrant la route à l'autre. Un valet de pied s'était élancé à terre; il ouvrit la portière du carrosse de louage; l'abbé descendit. Le second valet abaissa le marchepied de la voiture.

" Mais, dit l'abbé de Bernis en s'avançant, je ne suis pas seul.

—Ah! ah! dit Richelieu, vous avez une pénitente dans votre carrosse?

—Non, c'est un homme.

—Qui?

—Monsieur de Voltaire.

—Voltaire est avec vous? dit Créqui.

—Oui.

—Eh mais! qu'il vienne donc aussi prendre place dans cette voiture. Dites-le-lui."

Richelieu sourit railleusement.

" Vous ne connaissez donc pas Voltaire? dit-il.

—Si fait pardieu! je le connais, repondit Créqui.

—Alors, en lui faisant dire par l'abbé de venir, vous savez qu'il ne viendra pas?

—Pourquoi?

—Parce qu'il faut l'inviter autrement."

Richelieu appela du geste le valet de pied.

" Allez dire de notre part à M. de Voltaire, qui est dans ce carrosse, dit-il, que nous le prions de nous faire l'honneur de prendre placé dans le nôtre."

Le valet s'inclina et, le tricorne à la main, il alla à la portière du carrosse de louage. Après quelues instants, un homme grand, sec, maigre, vêtu simplement, mit lentement pied à terre.

Cet homme était Arouet de Voltaire. Il avait alors cinquante ans, et il était dans tout l'éclat non pas de sa gloire (car la gloire dans l'acception propre du mot ne

lui fut décernée que longtemps après), mais dans tout l'éclat de sa brillante et bruyante réputation.

" Montez donc, mon cher Arouet! " dit le duc de Richelieu en saluant amicalement le grand écrivain.

Voltaire s'élança dans la voiture dont la portière fut aussitôt refermée.

Pendant ce temps le cocher du carrosse avait mis pied à terre, et, tirant ses chevaux par la bride, il était parvenu à dégager la route. Le brillant équipage passa rapidement.

" Maintenant, messieurs, dit le marquis de Créqui, où désirez-vous que nous vous conduisions?

—Mais, dit Voltaire, nous ne saurions souffrir l'ombre d'un dérangement...

—Où alliez-vous? demanda Richelieu.

—A Etioles! dit l'abbé de Bernis.

—Vous allez à Etioles?

—Oui! dit Voltaire.

—Eh pardieu! cela tombe à merveille. Nous y allons aussi.

—Vous connaissez donc Mme d'Etioles? demanda Richelieu.

—Mais je la connaissais quand elle était Mlle Poisson.

—Poisson! Poisson! répéta Créqui. Il y a eu jadis un Poisson qui a failli être pendu pour malversation.

—C'est son père, dit Voltaire.

—Et quelqu'un l'a fait sauver à Hambourg, dit Richelieu.

—C'est Tournehem!

—Ce fut alors, dit l'abbé de Bernis, que pour le dédommager, on lui fit donner la fourniture des viandes à l'hôtel des Invalides. Qui donc le protégea?

—C'est Tournehem! dit Voltaire.

—Tournehem! Tournehem! répéta Créqui en riant; mais c'est donc le bienfaiteur de la famille Poisson.

—Il est assez riche pour être le bienfaiteur de l'humanité s'il le veut, dit Bernis, car il est bien vingt fois millionnaire.

—Et qu'a-t-il fait encore pour la famille Poisson?

—Il a complètement débarrassé ce cher Poisson, reprit Voltaire, des fatigues, des ennuis, des chagrins et des inquiétudes de la paternité, en s'occupant de sa fille, la jolie petite Antoinette, de l'éducation de laquelle il s'est chargé.

—Et il a pleinement réussi, dit l'abbé, car a dix-huit ans Mlle Antoinette était tout simplement une jeune fille accomplie.

—C'est véritablement une femme instruite, dit Richelieu.

—Mieux que cela! s'écria Voltaire, c'est une artiste et une artiste intelligente. Elle est excellente musicienne, elle peint merveilleusement, elle jette sur la toile de charmants paysages, sur le carton d'adorables pastels et elle aime avec ardeur, avec passion, avec un entraînement irrésistible l'esprit de conversation, la société brillante, la chasse, le plaisir, la dépense folle.

—C'est ce que je vous disais, Créqui! s'écria Richelieu. Elle est parfaite, cette petite femme! Aussi quand Tournehem, son parrain, l'a lancée dans le monde et qu'il a donné fête sur fête pour la mieux produire, vous rappelez-vous quel succès elle eut?

—Etourdissant! On ne parlait que d'elle à la cour et à la ville.

—Vive Dieu! qu'elle était jolie le jour de ses noces!

—Et que Le Normand était laid! dit Bernis.

—Qu'il l'est encore! ajouta Voltaire.

—Oui, mais il était fermier général et le mariage se fit.

—Le Normand d'Etioles, c'est le neveu de Tournehem? dit Créqui.

—Oui.

—De sorte que Mme d'Etioles s'est attaché à Tournehem par tous les liens. Il est à la fois son parrain, son oncle, son bienfaiteur....

—Aussi, Poisson lui en est-il profondément reconnaissant!

—Combien y a-t-il d'années qu'ils sont mariés?

—Trois ans.

—Et quel âge a-t-elle?

—Je puis vous dire tout au juste l'âge de Mme d'Etioles, dit Voltaire, car le jour même de sa naissance, je dînais chez Tournehem, et ce jour-là était le 29 décembre de l'an de grâce 1721.

—Donc elle a aujourd'hui vingt-quatre ans.

—Le plus bel âge de la femme.

—Et c'est chez cette charmante femme que nous nous rendons, reprit Créqui en s'adressant à Richelieu.

—Oui, mon cher, reprit le duc.

—Et qu'est-ce que nous allons y faire?

—Ce que vont faire tous ceux qui posent le pied dans son salon: l'adorer.

—Et c'est pour me conduire auprès de Mme d'Etioles, que vous m'avez fait lever si tôt ce matin et que nous sommes partis si vite?

—Mon Dieu oui! Quand vous serez arrivé, marquis, vous ne vous plaindrez pas, car vous allez rencontrer là la société la plus gaie, la plus aimable, la plus spirituelle et la plus pimpante que vous puissiez désirer.

—Je n'en doute pas.

—Et vous pouvez douter d'autant moins que vous avez devant vous deux représentants de cette aimable société, et qu'aux noms de MM. de Voltaire et de Bernis, dont s'enorgueillissent les salons de Mme d'Etioles, vous pouvez joindre ceux de Maupertuis, Cahusac, Monesquieu, Marmontel, Gentil-Bernard et bien d'autre encore...

—Singulière existence que celle de cette jeune fem-

ne, dit Voltaire. Fille d'un fermier-général, femme d'escroc, elle en fut, sans fortune, sans autre position que celle d'un petit commis dans la finance, elle avait devant elle l'avenir le plus triste, mais c'est un enfant gâté de la nature! Tout ce qui devait tourner mal a bien tourné pour elle et loin de suivre un sentier tortueux, elle est au début de la vie, dès ses premiers pas, s'ouvrir devant elle une route belle, riante et splendidement parée de fleurs. Qui peut savoir où une telle route aboutira!

— La Providence seule! — dit Bernis.

— A laquelle M. de Richelieu donne si souvent la main, — ajouta Voltaire en souriant malicieusement.

Richelieu sourit aussi en regardant Voltaire.

Une pensée rapide fut échangée dans ce regard de deux hommes si profondément spirituels mais d'un esprit si différent: Richelieu avait toutes les roueries de la cour, Voltaire toutes les roueries de la philosophie.

Depuis quelques instants la voiture roulait en pleine forêt. Les chevaux dans les montées et dans les descentes galopaient avec une régularité d'allure prouvant en faveur de leur force.

Bientôt on put apercevoir, à travers les branchages secs, le clocher aigu du joli village de Soisy-sous-Etioles, qui, groupant ses maisonnettes au fond de la vallée, se mire dans les eaux limpides de la Seine, en s'abritant des vents du nord et du nord-ouest sous les coteaux du village dont son nom, au reste, indiquait la suprématie.

Etioles domine absolument Soisy.

En face de Soisy, sur l'autre rive, se dessinait sur le ciel bleu le *Château de Petit-Bourg*, cette ancienne demeure de Mme de Montespan, qui appartenait à son fils le duc d'Antin.

La voiture, sans ralentir son allure, tourna à gauche, suivant la berge du fleuve, et elle arriva à la rude mon-

ce d'Etioles, en haut de laquelle se dressaient les maisons du village, dominées par le château.

Onze heures sonnaient à l'horloge de l'église au moment où le brillant équipage de chasse traversait au galop la grande place.

" Nous arriverons précisément à l'heure dite, fit observer Richelieu.

" Nous ne pouvons pas rester longtemps au château, dit Créqui, car il faut que je sois à l'ouverture de la chasse; ma charge l'exige. Il est plus que probable que le roi voudra aujourd'hui forcer un sanglier.

—Nous partirons aussitôt que vous le voudrez, répondit Richelieu, mais attendez d'abord que nous soyons arrivés!"

La voiture roulait rapidement dans une avenue fort belle. A droite, en contre-bas, la Seine se déroulait large et belle, s'étendant en ligne droite jusqu'aux premières maisons de Corbeil, qu'un grand parc, formant trait d'union, rattachait à celles d'Evri.

" Nous voici arrivés," dit l'abbé de Bernis au moment où l'équipage franchissait au galop le seuil d'une majestueuse grille dorée.

La voiture s'engagea dans une allée décorée à droite et à gauche de piédestaux surmontés de statues.

Toute la mythologie grecque avait là des représentants dus aux ciseaux des meilleurs artistes. Derrière les statues et leur servant de *repoussoir*, comme disent les artistes, une haie vive, haute de dix pieds, formait une muraille de verdure. A l'extrémité, était une grande cour ayant un bassin à son centre, des communs en brique à droite et à gauche, et au fond la façade du château avec ses toitures aiguës, ses flèches et son aspect seigneurial.

La voiture décrivit un demi-cercle et vint s'arrêter devant le perron. De nombreux domestiques, en livrées différentes, se tenaient sous le vestibule, et plu-

sieurs équipages, stationnant dans la cour, indiquaient un flot de visiteurs.

Richelieu, Créqui, l'abbé de Bernise et Voltaire descendirent de la voiture, qui s'éloigna au pas. Les deux gentilhommes demeurèrent un peu en arrière. Créqui avait pris le bras de Richelieu.

"Mon cher duc, lui dit-il d'un ton sérieux, voulez-vous que je vous confesse ma façon de penser tout entière?"

Richelieu le regarda avec une expression mélangée de moquerie et de franchise.

"Confessez, mon cher! dit-il. Mon grand-oncle était cardinal, et, bien que je ne sois pas dans les ordres, j'ai dû hériter de lui du privilège d'entendre les confidences d'autrui. Confessez-vous donc: je vous donne d'avance l'absolution.

—Eh bien!... ma visite ici, dans cette maison de Mme d'Etioles, cache quelque chose.

—Vous croyez?

—Je le crois.

—Vous avez raison de croire.

—Comment! Cela est donc?

—Sans doute.

—Alors, ma venue imprévue dans ce château cache quelque chose?

—Oui."

Créqui se pencha curieusement vers son compagnon.

"De quoi s'agit-il?"

Le duc sourit finement.

"Vous ne devinez pas? dit-il.

—Non.

—Alors, vous saurez tout quand..."

Richelieu s'arrêta en réfléchissant.

"Quand cela? demanda Créqui avec impatience.

—Quand nous aurons déjeuné avec Mme d'Etioles.

—Et pourquoi pas avant?

—Mais parce qu'avant... Cela ne se peut.

—Mais ..

—Silence! mon cher très cher, et, surtout, discrétion."

Créqui partit d'un violent éclat de rire.

"Palsembleu! dit-il, vous m'intriguez fort, savez-vous!

Oui, je sais!

—Mais je ne sais pas, moi!

—Vous saurez quand il faudra savoir, mon cher M. de Créqui. Jusque-là, n'interrogez pas. Bercez-vous dans la curieuse anxiété de l'attente.

—Je me bercerai, soit! mais je ne m'endormirai pas!"

Richelieu entraîna doucement le marquis.

III

LE CHATEAU D'ETIOLES

Placé dans une situation ravissante, construit avec une entente parfaite d'architecture, le château d'Etioles semblait être une création féerique à laquelle eussent présidé ce luxe éblouissant et ce goût délicat des arts qui ont glorieusement caractérisé le dix-huitième siècle, ce siècle étrange de notre histoire, qui a vu mourir Louis XIV et naître Napoléon Ier; ce siècle qui a vu s'éteindre la vieille dynastie des rois et apparaître la nouvelle dynastie impériale; ce siècle du progrès par excellence qui a enfanté Voltaire et Rousseau; ce siècle fort, puissant, où tout fut exagéré: grandeur et décadence, luxe et misère, gloire et honte; ce siècle enfin qui a tout brisé, tout détruit, tout anéanti et qui a tout reconstruit, tout réédifié!

Mais, pardonnez-moi, lecteur, je me laisse entraîner loin du sujet de ce livre; rentrons donc vite dans ce charmant château d'Etioles, dans cette attrayante demeure où tout semble réuni pour attirer l'admiration et procurer le bien-être: splendeur des ameublements, grandeur des équipages, recherche exquise de la table, multiplicité des fêtes, magnificence des réceptions: c'est un séjour enchanteur dont une enchanteresse fait les honneurs.

Le déjeuner avait été servi dans une salle à manger

en stuc rose, dont les fenêtres énormes permettaient à l'oeil du convive d'admirer, en savourant les mets, le pittoresque paysage qui s'étendait jusqu'à Corbeil d'un côté, et de l'autre jusqu'à Champrosay.

Quinze hommes représentant l'élite de l'aristocratie, des arts, des sciences, de la littérature, de la finance, entouraient la table, en compagnie de dix femmes éclatantes de parures et de beauté.

Mais la plus jolie, la plus fêtée était celle qui, assise à la place d'honneur, présidait au repas en maîtresse de maison intelligente et désireuse de plaire à tous. Celle-là était Mme Antoinette Le Normand d'Etioles.

Antoinette avait en elle un peu de la Vénus et beaucoup de la Madeleine, c'est-à-dire qu'elle était encore plus séduisante que réellement belle, dans l'acceptation linéaire du mot.

Ses traits, sans être nettement arrêtés, étaient fins mignards, gracieux; son regard était doux comme le velours, souvent voilé par la langueur, parfois étincelant et pénétrant comme la flamme. Sa chevelure admirable était d'un blond cendré, avec quelques mèches au reflet d'or, dont les ondulations étaient magnifiques. Sa peau était d'une blancheur de nacre, et sa bouche était celle des amours de l'Albane.

Mais, ce qu'il y avait surtout de séduisant et d'entraînant en elle, c'était le charme indéfinissable d'une physionomie changeante, capricieuse, sans cesse renouvenée, reflétant successivement la malice, la douceur, la bonté, la profondeur et l'amour. C'était un vrai miroir de l'âme que cette physionomie d'une mobilité extrême.

Sa taille était très élégante, sa pose noble et co uette, sa démarche gracieuse et provoquante, son pied mignon et sa main parfaite.

Merveilleusement douée comme femme, Antoinette avait la science de la toilette.

Assise au centre de la table, elle avait à sa droite Richelieu et à sa gauche Voltaire. En face d'elle était son parrain et son bienfaiteur Tournehem, le fermier général.

Les autres places étaient occupées par le vicomte de Tavanne, le marquis de Créqui, l'abbé de Bernis, le comte de Rieux (dont le père avait été le célèbre Samuel Bernard), Poisson, le frère d'Antoinette, qui avait vingt ans à peine.

Puis Mme du Hausset, une amie de la maison; Mme de Rieux, la femme du grand financier; Mme de Villemur, dont le château était voisin de celui d'Etioles; Mme de Lycenay et sa fille, la jolie cousine d'Antoinette.

Près de Mme de Villemur était assis Le Normand d'Etioles, le mari d'Antoinette, petit de taille, fort laid de visage et très-mal tourné dans toute sa personne.

Et quatre autres hommes, dont trois portaient des noms déjà célèbres: Boucher, le peintre; Favart, l'auteur dramatique; et Gentil-Bernard, le poète; enfin le dernier, un homme de cinquante ans, à la mine grave, aux vêtements sévères, au regard clair et incisif: c'était la Peyronie, le chirurgien illustre.

La conversation était vive, animée, spirituelle, et la gaité bruyante; à chaque bon mot échangé, un rire joyeux s'épanouissait sur toutes les lèvres.

"Messieurs, dit Mme d'Etioles, qui venait de causer bas avec le duc de Richelieu, laissez-moi vous annoncer une bonne nouvelle!

—Qu'est-ce donc? demanda-t-on.

—M. le duc vient de me promettre formellement d'obtenir de Sa Majesté que *la Chercheuse d'esprit* soit représentée sur le théâtre de la Cour!"

Favart devint cramoisi:

"En vérité? dit-il.

—Oui! oui! c'est convenu, n'est-ce pas monsieur le duc?

—Je vous le promets, madame! répondit Richelieu.

—Etes-vous heureux, Favart?

—Si je suis heureux, madame! s'écria le pauvre auteur alors peu connu, mais quel plus grand bonheur pourrais-je rêver? Ah! toutes les joies de ma vie me viendront de vous! Aussi êtes-vous ma muse inspiratrice!

—Et M. de Voltaire vous donnera des conseils.

—Favart n'a besoin que d'applaudissements, répondit Voltaire.

—Ah! dit Tournehem en riant, je n'oublierai jamais ce qui m'est arrivé deux jours après la représentation de votre charmante pièce.

—C'est vrai! dit Mme d'Etioles en riant aussi. Figurez-vous, messieurs, que le soir de la représentation de *la Chercheuse d'esprit,* j'avais éprouvé un tel plaisir que je mourais d'envie de voir l'auteur et de le complimenter. Je priai mon oncle, le lendemain, de contenter mon désir. Il me le promit.

—Oui, reprit Tournehem, et lorsque je me rendis à la demeure de Favart, pensant aller complimenter un poète, je trouvai un pâtissier...

—Hélas! c'était mon état! dit piteusement Favart.

—En beau train de confectionner des échaudés! ajouta Mme d'Etioles.

—Ne dites pas de mal des échaudés, madame, dit la Peyronie de l'air le plus grave. C'est le père de Favart qui a inventé les échaudés, et les échaudés rendent de grands services à l'estomac des malades.

—Quesnay n'a ordonné que des échaudés à cette pauvre petite Sabine! dit Tavanne.

—A propos, dit Créqui, Dagé m'a dit avant-hier que sa fille allait mieux.

—Oui, elle est sauvée, dit-on.

—Et, demanda Mme d'Etioles, sait-on enfin qui a frappé cette malheureuse enfant?

—Non, on ne sait rien. Le lieutenant de police n'a pu donner aucun renseignement à cet égard. Aussi est-il désolé, ce pauvre Feydeau de Marville, car le roi ne lui a point caché hier son mécontentement.

—Ah! fit Antoinette d'Etioles, dont le visage s'illumina soudain.

—C'est un bien étrange événement que cette tentative d'assassinat sur une jeune fille, l'enfant de Dagé le coiffeur du roi, sans qu'on puisse en deviner la cause! dit Mme du Hausset. Mais j'y songe! vous l'avez vue la nuit même du crime, monsieur l'abbé?

—Oui, madame, répondit Bernis, nous soupions ce soir-là avec M. le duc de Richelieu, avec M. de Créqui et M. de Tavanne; ce sont même ces deux messieurs qui ont secouru la fille de Dagé.

—C'est Tavanne qui l'a découverte le premier, dit Créqui.

—Et on ne sait rien?

—Rien absolument.

—Au reste, il s'est passé de singulières choses cette nuit-là, ajouta la Peyronie. L'hôtel de Charolais a été brûlé.

—Et, dit Richelieu, nous avons eu l'honneur d'être présentés à M. le chevalier du Poulailler.

—Poulailler! répéta Antoinette avec terreur. Vous l'avez vu?

—Oui, madame.

—Où cela?

—Chez Mlle Camargo.

—Ah! mon Dieu! Est-ce qu'il a voulu l'assassiner?

—Nullement; ou, s'il eût tenté de la tuer, c'eût été en l'asphyxiant avec des roses, car il en a apporté le plus magnifique bouquet que l'on puisse rêver en telle saison.

—Poulailler a apporté des roses à Mlle Camargo?

—Il les lui a offertes devant nous, et, ma foi! c'est un fort beau garçon que ce Poulailler, et il a une tournure toute galante.

—Un pareil monstre!

—Chut! belle dame! Ne dites pas de mal de lui. Il a ici un ami intime!

—Un ami de Poulailler ici! dans cette maison!" s'écria Antoinette.

Tous les convives se regardèrent avec une expression de terreur comique.

"Cet ami, dévoué et sincère, dit Richelieu, c'est M. de Tavanne.

—Ah! mon Dieu!" dit Antoinette.

Un joyeux éclat de rire accueillit la déclaration du duc. Tavanne seul ne riait pas.

"Ce qu'affirme M. de Richelieu est parfaitement exact!" dit-il.

Tous les regards se reportèrent sur le vicomte.

"Quelle plaisanterie étrange! dit Mme de Villemur.

—Tavanne ne plaisante pas, dit Créqui.

—Pas le moins du monde est le mot! ajouta l'abbé de Bernis. Ce qu'il affirme aujourd'hui, il l'a affirmé jadis. Et la preuve, c'est que c'est sur l'invitation de Tavanne que Poulailler est venu apporter des roses à Mlle Camargo, la nuit même où il faisait brûler, ainsi qu'il l'a avoué, l'hôtel de Charolais.

—Il a même tranquillisé ces dames, dit Créqui, en leur affirmant qu'il n'y avait aucun danger à redouter par rapport à l'incendie, et qu'il avait donné des ordres en conséquence.

—Mais oui! il a dit cela! s'écria Richelieu.

—Mais c'est donc un homme charmant que votre M. de Poulailler?" dit Mme d'Etioles.

Richelieu se mit à rire.

"Demandez à votre oncle! dit-il. Lui aussi a vu Poulailler... un soir..."

Tournehem fit la grimace. L'allusion à son aventure des diamants chez Mlle Allard lui rappelait de tristes souvenirs.

Les rires redoublèrent, car l'aventure était connue de tous.

"Et le chevalier du Poulailler est l'ami de M. de Tavanne? dit Voltaire.

—J'ai cet honneur d'être fort bien avec lui, répondit le vicomte sur le eton le plus sérieux.

—Alors, monsieur, je vous serais infiniment obligé de me présenter à lui, car je désire faire sa connaissance.

—Poulailler sera lui-même enchanté de vous voir, car il est un de vos admirateurs.

—En vérité?

—La dernière fois que nous avons causé ensemble, en déjeunant, il m'a longuement parlé de vos oeuvres.

—Je suis énormément flatté. Mais vous le voyez donc souvent, ce beau Poulailler?

—Toutes les fois que je suis menacé d'un malheur.

—Comment?

—Oui. Depuis cinq ans, chaque fois que j'ai couru un danger ou que j'ai eu besoin d'un service important, j'ai trouvé Poulailler au moment urgent, et le danger était évité et le service était rendu.

—Que vous demandait-il en échange? demanda Mme d'Etioles.

—Rien.

—Alors, pourquoi agit-il ainsi?

—Je l'ignore.

—Vous ne lui avez donc pas demandé?

—Je n'ai jamais pu m'expliquer avec lui à cet égard.

—Enfin, vous le connaissez depuis longtemps?

—Il y a cinq ans, je l'ai rencontré dans la plus sin-

gulière circonstance de ma vie. C'était la première fois que je le voyais, et dans l'espace de six heures, il m'a sauvé deux fois la vie, il a tué trois hommes, il en a fait emporter un quatrième qui me gênait à cinquante lieues, et il a jeté cent mille écus au vent pour servir mon amour auprès d'une femme à laquelle je n'avais jamais parlé, mais que j'adorais.

—Ah! voilà qui est extraordinaire!

—Cent mille écus! dit Tournehem.

—Cent mille écus!" répéta de Rieux avec une expression d'incrédulité.

Les deux financiers ne pouvaient évidemment en croire leurs oreilles.

"Oh! dit Mme de Villemur, racontez-nous tout cela en détail, monsieur de Tavanne.

—Je ne puis, madame.

—Et pourquoi?

—J'ai promis à Poulailler de ne rien dire.

—Mais ce n'est donc pas un abominable monstre de crimes, que ce Poulailler? dit Mme d'Etioles.

—C'est un grand seigneur déguisé qui s'amuse à jouer au bandit! dit Bernis.

—Je ne sais pas au juste ce que c'est que Poulailler comme homme au point de vue de la position sociale, dit la Peyronie, mais au point de vue de l'adresse et de la force physique, c'est un être merveilleusement doué!"

Tous les regards se tournèrent vers le chirurgien.

"C'est de son évasion de la citerne que je veux parler, dit la Peyronie. Vous savez bien? lors de cette affaire des tabacs, quand Poulailler s'est emparé d'un convoi entier et a contraint l'entreposeur de la Ferme à racheter ce convoi en le payant? Poulailler a eu même l'effronterie de lui donner un reçu en règle situé de sa main. M. de Tournehem et M. de Rieux n'ignorent pas ces choses.

—Oui, dit Tournehem.

—Le lendemain, continua la Peyronie, Poulailler fut pris par la maréchaussée : du moins prit-on un homme qui déclara être Poulailler. C'était un de ses complices qui l'avait livré. On le chargea de cordes et de fer : c'était près de Sceaux, au village de Chatenay, et j'étais au château ce jour-là. Curieux de voir Poulailler, je me rendis au village.

—Vous l'avez vu ? dit Mme du Hausset. Comment est-il ?

—Le Poulailler que j'ai vu était une sorte de colosse avec des cheveux et une barbe noir et touffus qui lui cachaient le visage. Il avait l'aspect d'une bête fauve.

—Il était attaché ?

—Très-solidement. Il avait les mains enchaînées derrière le dos. Ses gardes, attendant du renfort, le descendirent dans une citerne. On posa sur l'ouverture une énorme pierre, percée d'un trou pour laisser passer l'air, puis on plaça deux sentinelles sur cette pierre. Eh bien ! deux heures après, quand les magistrats arrivèrent avec la maréchaussée, on écarta la pierre et... on ne vit plus rien !

—Comment ! s'écrièrent les convives.

—Poulailler avait disparu.

—Par où ? demanda Créqui.

—On ne le sait pas.

—Les sentinelles avaient trahi et l'avaient aidé !

—Les sentinelles n'étaient pas demeurées une minute seules : la foule des curieux ne les avait pas quittées.

—Et la citerne était vide ?

—Absolument.

—Il y avait des traces d'évasion ?

—Aucune.

—C'est à ne pas croire.

—J'ai visité moi-même la citerne.

—Mais c'est effrayant, cela ! dit Mme d'Etioles.

—Ne vous effarvez pas, belle dame, dit Richelieu en se levant de table et en offrant sa main à sa charmante voisine. Ces messieurs se moquent de nous. Je suis sûr que M. de Voltaire ne croit à rien de tout cela.

—Peut-être! dit Voltaire...

—Comment?

—C'est que je sais aussi sur Poulailler quelque chose de terrible.

—Quoi donc? Quoi donc? demandèrent plusieurs voix.

—Ah! je suis comme M. de Tavanne. Je ne puis répondre."

Cette fois l'étonnement fut général.

"Mesdames, dit Antoinette en souriant, si nous demeurons une minute de plus ici, la terreur nous paralysera. Le soleil est superbe, vous plairait-il de faire une promenade dans le parc?

—Sans doute, dit Mme de Villemur. Nous avons grandement le temps avant l'ouverture de la chasse."

Mme d'Etioles et Richelieu quittèrent la salle à manger, ouvrant la marche.

La Peyronie donnait la main à Mme du Hausset qui avait été sa voisine de table.

"A propos, docteur, lui dit-elle confidentiellement, j'en sais de belles sur votre compte.

—Comment? dit la Peyronie. Qu'est-ce que j'ai donc fait?

—Je vous ai rencontré dernièrement sans que vous me vissiez, et vous reveniez évidemment de quelque bonne fortune.

—Moi?

—Sans doute: vous étiez masqué.

—Masqué! répéta la Peyronie en tressaillant. Quand était-ce donc?

—Il y a quelques semaines... une nuit pendant laquelle il neigeait très-fort... Ah! je me souviens! C'é-

tait la nuit où Mme de Rieux a donné sa grande fête à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du prince de Condé. C'était le 30 janvier.

—Le 30 janvier... vous m'avez vu?

—Oui! Je rentrais chez moi: il neigeait fort, et la voiture allait doucement, sans bruit. En passant près de votre maison, je regardai machinalement votre porte. Je vis un homme vêtu tout en noir, avec un grand manteau noir, qui introduisait une clef dans la serrure. Cet homme avait un masque de velours noir sur le visage. La porte s'ouvrit. Le bruit de la voiture qui arrivait fit retourner l'homme. Dans ce mouvement le masque tomba, et je vous reconnus.

—Ah! fit la Peyronie.

—Oui. Or, dites-moi, docteur! quand un homme comme vous se masque et se couvre d'un manteau pour courir la nuit dans Paris, il ne va pas soigner les malades?

—Eh! eh! cela dépend. Un chirurgien doit s'entourer de mystère!

—En vérité."

On venait de traverser le salon. La Peyronie et sa compagne posaient le pied sur la marcee supérieure du grand perron descendant dans le jardin, lorsqu'un jeune valet, portant une livrée sombre, s'approcha respectueusement:

"Que veux-tu, Gervais? demanda le célèbre praticien.

—Remettre ceci à monsieur," répondit le jeune homme en présentant un papier.

Le docteur prit le papier et le parcouru rapidement du regard.

"Qui t'a remis ce papier? demanda-t-il.

—Un cavalier qui passait devant le château tout à l'heure.

—Il t'a fait appeler?

—Non. J'étais dans la grande allée, devant la grille.

Le cavalier est arrivé du côté venant de la forêt. Il avait l'air d'un officier. Il s'arrêta en me voyant ; il me demanda si j'étais à M. de la Peyronie? Je lui répondit que oui. Alors il prit un papier dans sa poche et un crayon. Il écrivit sur le pommeau de la selle sans descendre de cheval, et il me tendit le papier en m'ordonnant de vous le remettre sur l'heure.

—Très-bien!"

Gervais salua et se retira.

"Encore un mystère! dit en riant Mme du Hausset. En vérité, vous êtes un homme compromettant, mon cher monsieur la Peyronie. C'est bien heureux que je ne sois pas jalouse, sans quoi je vous arracherais des mains ce billet mystérieux pour savoir ce qu'il contient. Est-ce une déclaration ou une provocation?

—Ni l'une ni l'autre.

—Qu'est-ce que c'est?

—Un problème algébrique à résoudre.

—Voyons!

—Regardez?"

La Peyronie présenta le papier.

"Ah! s'écria Mme du Hausset, quel vilain grimoire. Mais c'est un papier de sorcier, cela."

Effectivement, Mme du Hausset ne devait rien comprendre aux caractères tracés sur le papier que venait de remettre le valet du docteur. Il n'y avait qu'une ligne, et cette ligne renfermait quatre lettres avec des signes et des chiffres ainsi placés :

$$A + C \times B = X - \frac{12h}{3}$$

"Et qu'est-ce que vous allez répondre à cet interressant billet, demanda Mme du Hausset après un silence.

—Rien maintenant : je répondrai plus tard, quand j'aurai résolu le problème."

IV

UN AMI SINCERE

"Ainsi, vous êtes heureuse, madame? Parfaitement heureuse?

—Pourquoi m'adresser cette question, monsieur le duc?

—Parce que je vous suis attaché sincèrement, ma charmante amie."

C'était dans une petite allée du parc d'Etioles qu'avait lieu cette conversation.

Antoinette marchait lentement, s'abritant du soleil sous une ombrelle de plumes d'autruche, dont elle se servait souvent pour se cacher le visage. Elle avait l'œil rêveur et elle paraissait en proie à une émotion très-vive.

Richelieu, jouant avec sa tabatière, la tête légèrement inclinée à droite, la dominait du regard, parlant, gesticulant et marchant avec cette aisance du grand seigneur qui, en toute circonstance est maître de lui-même.

"Vive Dieu! reprit l'homme de cour par excellence en tendant le jarret pour mieux dessiner sa jambe fine, quand je vous vois si belle, si charmante, si gracieuse, il me semble que vous méconnaissez ce pourquoi vous êtes née en demeurant ce que vous êtes.

—Et, dit Antoinette en hésitant un peu, que voulez-vous dire?

—Que vous pourriez occuper une toute autre place dans le monde que celle que le hasard vous a faite.

—Mais... répondit Antoinette, pourrais-je donc désirer plus encore que je n'ai?"

Richelieu, qui venait d'ouvrir sa tabatière, la referma avec un geste qui n'appartenait qu'à lui.

"Interrogez votre coeur et votre esprit, madame, dit-il doucement, ils vous répondront mieux que moi.

—Ils sont muets."

Richelieu se pencha vers Mme d'Etioles:

"Ma reine de beauté et de grâce, reprit-il avec ce ton de protection familière que justifiait sa réputation galante, vous renfermerez-vous donc ainsi toujours vis-à-vis de moi dans une discrétion complète, absolue? Ah! il y avait, il y a peu de temps encore, une femme jeune, charmante, spirituelle, adorable et adorée qui m'ouvrait son coeur. Pauvre duchesse de Châteauroux! Elle sait si j'ai été fidèle ami!"

Mme d'Etioles, en entendant prononcer le nom de celle qui avait été la favorite du roi, tressaillit violemment.

"Que voulez-vous donc dire, monsieur le duc? murmura-t-elle.

—Je veux vous demander, ma toute belle, si vous avez gardé souvenance de ce jour où vous assistâtes à la messe en la chapelle de Versailles.

—Oui, dit Antoinette en rougissant.

—Vous n'aviez jamais vu le roi d'aussi près que ce jour-là?

—C'est vrai.

—Si vous avez vu le roi, ce jour-là, le roi vous a vue, lui aussi.

—Ah!"

Antoinette s'arrêta sur l'exclamation.

"En sortant de la chapelle, poursuivit Richelieu, Sa Majesté s'est retournée pour vous lancer un dernier regard. J'étais auprès du roi qui avait daigné causer avec moi toute la matinée. J'avais remarqué l'attention que le roi vous avait accordée, madame, et lorsqu'en quittant la chapelle, je le vis vous poursuivre d'un dernier coup d'oeil:

"—Sire, dis-je, voici un regard, qui, s'il est remarqué par Mme la duchesse de Chevreuse, doit lui donner un élancement dans le pied droit.

"—Pourquoi? me demanda le roi.

"—Parce que c'est pour cette dame à laquelle vous adressiez ce regard que Mme de Chevreuse a eu le pied écrasé."

Le roi sourit. Il se souvenait de l'aventure. Vous savez ce que je veux dire, madame? C'était à propos de cet opéra que vous aviez chanté chez Mme de Villemur. Mme de Chevreuse vous avait entendue et elle était tellement émerveillée et de votre talent et de votre personne, qu'elle vous dépeignit devant le roi d'une façon telle que Mme de Châteauroux lui écrasa le pied avec le talon de sa mule pour la faire taire.

Le roi, à ce souvenir, secoua doucement la tête:

—Le fait est, dit-il, que si elle chante en proportion de sa beauté, elle doit être très attrayante à entendre.

—Le roi a dit cela, monsieur le duc? murmura Mme d'Etioles.

—Oui, madame! Il l'a dit et mieux, il l'a pensé. Vous avez dû remarquer les deux fois que Sa Majesté vous a rencontrée dans ses chasses dans la forêt de Sénart, qu'il éprouvait grand plaisir à vous voir.

—Je ne sais si je dois croire...

—Pourquoi vous le dirais-je si cela n'était point."

Mme d'Etioles continuait sa promenade, cachant de moins en moins l'émotion qui s'était emparée d'elle. Richelieu semblait suivre tous les progrès de cette émo-

tion en docteur ès-amours consommés: il voyait tout. devinait tout et comprenait tout.

"Chère belle, dit-il d'une voix insinuante, ne récompenseriez-vous pas cette pauvre Lebon si sa prédiction se réalisait?"

Mme d'Etioles étouffa un cri:

"Mme Lebon! répétait-elle avec étonnement. Quoi! vous savez...

—Qu'elle vous a tiré la bonne aventure alors que vous étiez enfant? Sans doute, je le sais. J'attendais dans un salon voisin quand elle a consulté le destin, et j'ai entendu formuler les réponses.

—Oh! monsieur le duc!... Taisez-vous!... Ne dites jamais à personne...

—Que la Lebon vous a prédit que vous seriez un jour reine de France de par l'amour du roi? Non! je ne dirai rien, madame. Je laisserai ces événements suivre leur cours."

Et se penchant vers elle:

"Aujourd'hui, dit-il, Sa Majesté chasse dans la forêt de Sénart, vous ne l'ignorez pas. Il courra un sanglier, je le sais. C'est donc Créqui qui, en sa qualité de *capitaine du vautrait*, mènera la chasse. Voici la liste des allées par lesquelles le roi passera successivement en chassant... J'en ai le double, je vais le remettre à Créqui qui agira en conséquence."

Mme d'Etioles voulut ouvrir la bouche: Richelieu posa un doigt sur ses lèvres.

"Adieu! dit-il. Je vous laisse réfléchir mûrement et décider vous-même. Je vais retrouver Créqui, car il faut que nous partions. Le temps presse!"

En saisissant la main de Mme d'Etioles qu'il baisa galamment, le duc s'éloigna en lui adressant un dernier geste.

Antoinette demeura à la même place anxieuse et agi-

tée. Un violent combat se livrait en elle : des espérances folles traversaient son esprit.

C'est que depuis longtemps une pensée étrange ne quittait ni jour ni nuit la belle et gracieuse femme.

Vivant, en fille de Plutus, au milieu d'un luxe que la générosité inépuisable de son parrain Tournehem faisait splendide, Antoinette s'était laissée caresser par la pluie de flatteries de tous genres qui tombait autour d'elle.

Exaltée par ces éloges, ces admirations, ces adulations incessantes, encouragée par son miroir qui donnait raison à tous ceux qui lui parlaient, elle s'était fait un monde fictif, un véritable monde des *Mille et une Nuits*, où les princes du sang les plus fortunés et les plus puissants, les plus braves et les plus beaux se prosternaient à ses pieds, lui proposant l'échange de leur couronne contre un seul de ses baisers.

En proie à cet océan de pensées qui se ruait sur elle comme les vagues sur la falaise. Antoinette était immobile près d'une haie de lierres au feuillage touffus et épais.

Tenant dans ses mains le papier indicateur que lui avait offert Richelieu, elle le déplia doucement et le parcourut du regard :

"Que faire?" murmura-t-elle en femme qui comprend que l'instant suprême est arrivé et que sa destinée tout entière est en jeu.

C'est l'avenir que l'on joue à pile ou face, à rouge ou noir avec le hasard pour juge et pour adversaire.

Antoinette était oppressée et l'animation de sa physionomie peignait ce qui se passait dans son âme. Elle joignit les mains et elle répéta, s'interrogeant elle-même :

"Que faire?

—Agir aujourd'hui même, sans perdre une minute!" dit une voix.

Antoinette se retourna brusquement: la haie de lierres venait d'être écartée et une tête d'homme apparaissait. Le visage était recouvert d'un masque de velours noir.

Antoinette étouffa un cri:

"Que l'*étoile* brille aujourd'hui dans le jour! dit le mystérieux personnage, le destin le veut!"

La tête disparut: les lierres se refermèrent.

V

LA CHASSE ROYALE

Tout à coup un *abois* vigoureux se fait entendre : la fanfare du *lancer* éclate, jetée dans les airs par les trompes aux accords bien donnés, et le grand sanglier, rendu furieux par l'aubade, repart. Il reprend son *contrepied*, et vient passer devant la grande meute qui, découplée à propos, se rue tout entière, dans un même élan, formant une masse mouvante avec le vieux piqueur la Rosée à son centre.

La chasse commençait.

Elle promettait d'être longue et difficile. On avait affaire à un vieux solitaire connaissant son bois, déjà chassé sans succès, et ayant l'habitude de se faire *randonner* pendant deux ou trois heures avant de prendre un parti définitif.

Aux premiers coups de voix, le roi avait poussé son cheval, et le *lancer* n'était pas encore sonné qu'il tenait la tête, galopant à fond de train.

A sa droite, se tenait en arrière d'une demi-longueur de cheval, était le marquis de Créqui, *capitaine du vautrait*, et menant par conséquent la chasse, puisque *vautrait* étaie et est encore la désignation de l'équipage de chasse exclusivement consacré aux sangliers.

A gauche du roi galopaient le duc de Richelieu et le jeune duc de Grammont. Les autres gentilshommes in-

vités se pressaient à la suite, se maintenant suivant la vitesse de leurs chevaux.

Tous portaient l'élégant costume des chasses, mais aucun ne le portait aussi bien que le roi.

Louis XV était fort beau : il avait ce magnifique type des Bourbons dont les Valois étaient si jaloux. Les traits de son visage étaient irréprochables : sa taille était parfaitement prise. D'une finesse exquise de formes, il avait, dans son ensemble et dans les détails de ses mouvements, une grâce, une dignité, une noblesse réellement royales.

Sous ce rapport, c'était bien le descendant de ce roi Louis XIV "qui, dit Mlle de Scudéry, conservait, en jouant au billard, l'air de maître du monde."

Mais si Louis XV était réellement fort beau, ce jour-là de chasse, dans la forêt de Sénart, il était à l'apogée de sa beauté. Son éclatant costume de chasse froissé par la course rapide, son tricorne emplumé enfoncé sur son front, sa chevelure poudrée ébouriffée par le vent, son ceinturon de cuir parfumé qui lui serrait la taille, tout se réunissait pour lui donner une animation plus grande, et l'animation était ce qui, dans la vie ordinaire, faisait défaut au roi

Bien en selle, ferme sur ses étriers, il menait, avec une science et une adresse admirables, un magnifique bai brun pour lequel les haïes à franchir, les fossés à sauter, les retraites interminables n'étaient que jeu de poulain.

Louis XV était le meileur cavalier de toute la Cour de France, comme il en était le plus beau gentilhomme, même de l'avis du Maréchal de Saxe qui, lui, passait, à juste titre, pour le premier écuyer du monde. Il était bon cavalier et il adorait la chasse : on comprend si, dans ces moments, cette animation qui l'embellissait était vive et grande !

Quand il courait un cerf, un sanglier, un loup, le roi

n'était plus le même homme que celui que ses ministres avaient vu une heure plus tôt ennuyé, morose, mélancolique dans la salle du conseil.

Vif, ardent, impétueux, il concentrait toutes ses facultés physiques et morales pour être bon chasseur. Il s'exposait à tous les dangers dans ces courses folles au milieu d'une forêt, mais jamais il n'avait été ni atteint par un animal furieux, ni désarçonné par un cheval rétif.

Habile tireur, Louis XV abattait jusqu'à trois cents pièces dans une même journée. Les *Livres des chasses du roi* indiquent les coups merveilleux de Sa Majesté, et ce livre, si précis, porte à quatre-vingt-dix-neuf le nombre des cerfs forcés par le roi en 1743, à quatre-vingt-sept en 1744, et à soixante-dix en 1745.

Rien n'était plus attrayant, plus charmant, plus entraînant à voir que ces belles chasses avec tous ces grands seigneurs richement montés, richement costumés, avec toutes ces galantes amazones qui se mêlaient à eux.

C'était la belle comtesse de Toulouse, la piquante Mlle de Charolais, la spirituelle Mlle de Clermont et la jolie Mlle de Sens, toutes ces héroïnes des peintures de Vanloo, l'artiste de l'amour, qui nous les a laissées vivantes encore de cette vie mythologique dont toute l'époque était parfumée.

Ces aimables chasseresses couraient la forêt, non pas en calèche, comme Mme Henriette de Montespan et la duchesse de la Vallière, mais au galop de leurs montures, leurs cheveux poudrés noués par des chaînes de perles et de rubis, le petit chapeau à trois cornes coquettement penché sur l'oreille, l'amazone à revers, serrée au corsage et traînant jusqu'à terre, sans cependant cacher le petit pied qui éperonnait le cheval avec un aiguillon d'or.

Il était trois heures, et la chasse étant dans tout l'élan de son premier entraînement.

Après un assez long *débucher*, durant lequel chiens et veneurs avaient plusieurs fois rejoint le sanglier, celui-ci, mené vigoureusement par une meute passionnée, se jeta dans un fourré épais.

Là, avec son instinct de vieux solitaire qui a déjà rencontré des chiens, il se mit à multiplier les ruses, s'arrêtant de temps en temps, faisant brusquement tête, éventrant d'un coup de boutoir les jeunes chiens inexpérimentés qui le suivaient de trop près: puis il reprenait sa course, suivi à distance régulière par les vieux limiers qui s'arrêtaient quand il s'arrêtait et répondaient à ses grognements menaçants par un coup de voix plein de promesses pour l'*hallali*.

Quittant le bois au moment où l'on s'y attendait le moins, le sanglier s'élança dans une plaine voisine, courant d'un même train sans paraître le moins du monde fatigué.

Un second *débucher* succédait donc au premier, et déjà il fallait éperonner les chevaux et les exciter de la main.

Chasseurs et chasseresses étaient dispersés par l'ardeur de la chasse.

Louis XV, montant un cheval excellent, avait distancé presque toute sa cour. Créqui, Richelieu, Grammont et Tavanne étaient les seuls qui eussent pu demeurer près de lui.

La meute donnait avec un entrain qui ne se ralentissait pas.

Tout à coup cependant, il y eut un *à bout de voie* sur la lisière d'un épais taillis que bordait un large ruisseau d'eau claire, transparente et babillarde.

Le sanglier sauta résolument dans le ruisseau, courant dans l'eau aussi lestement que sur la terre ferme et revenant vers cette partie de la forêt dans laquelle galopait le roi.

"Je crois, dit Louis XV en arrêtant son cheval sur

le bord du ruisseau, je crois que nous ne tarderons pas à sonner l'*hallali sur pied*. Avant un quart d'heure le sanglier devra être *rasé* par là, et il aura toute la meute sur le dos."

Créqui avait mis pied à terre et il examinait les traces.

"Il n'est pas encore rasé, sire, dit le marquis; voilà son pas dans le sable, et le pas n'indique pas la fatigue."

On entendait au loin la voix de la meute, mais on ne voyait plus rien. Le roi enleva sa monture, franchit le ruisseau et reprit sa course rapide, suivi par les quatre seigneurs.

"Sommes-nous sur la voie? dit Richelieu.

—Je le crois," répondit Grammont.

On arrivait à un carrefour; six routes, suivant chacune une direction différente, s'ouvraient sur ce carrefour.

La voix des chiens était moins distincte et les échos de la forêt la renvoyant, il était impossible de savoir au juste dans quelle direction était la chasse. Les allées étaient désertes.

Les chasseurs, arrêtant instinctivement leurs chevaux, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

"Nous devons prendre à droite, dit Créqui; les relais sont disposés à Quincy et à Soisy, le sanglier devra faire tête dans les environs de la *Croix-Fontaine*: j'ai donné les ordres en conséquence. Je crois donc, sire, que Votre Majesté doit suivre la route de Soisy."

Le roi hésitait encore et il regardait autour de lui attentivement en écoutant, quand tout à coup il poussa une exclamation:

"Ah! fit-il, qu'est-ce que cela?"

Tous se retournèrent, regardant dans la direction que suivaient les yeux du roi, et un même cri d'étonnement et d'admiration sortit de toutes les lèvres.

C'est que, effectivement, une apparition bien faite pour exciter l'attention d'hommes galants comme Louis

XV, Richelieu, Grammont, Créqui et Tavanne, venait d'avoir lieu presque subitement.

D'une étroite allée, arrivant en serpentant jusqu'au carrefour, venait de sortir une conque charmante, tout en cristal de roche, montée sur quatre petites roues dorées et traînée par deux alezans dont la tête était ornée de plumes blanches.

Dans cette conque, à demi étendue sur des coussins soyeux, tenant dans ses petites mains blanches les rênes de l'attelage, était une jeune et charmante femme vêtue en nymphe avec une couronne d'étoiles sur la tête.

La conque traversa rapidement le carrefour, entraînée au grand trot des alezans, et elle disparut dans une autre allée.

"Vive Dieu! dit le roi, c'est la Nymphe de la forêt!"

—Qui vien recevoir Votre Majesté chaque fois qu'elle chasse à Sénart, dit Richelieu en souriant.

—Et sous une forme différente chaque fois," ajouta le roi.

Il n'achevait pas qu'une flèche garnie de plumes roses et vertes venait s'abattre devant lui. Richelieu sauta lestement à terre, saisit la plume et la présenta respectueusement au roi.

"Ce doit être un message de l'Amour," dit le duc.

Grammont regarda Créqui et sourit railleusement.

"Qui passe par les mains de Mercure!" murmura-t-il.

Louis XV examinait la flèche. Elle portait, attachée avec un ruban vert, un charmant petit bouquet de myosotis. Il prit le bouquet et il le mit dans l'ouverture de son gilet.

En ce moment, les notes claires et perçantes d'un puissant *bien-aller* arrivèrent distinctement jusqu'au carrefour.

"Ah! s'écria Créqui. Par la route de Soisy, Sire! Le sanglier se fera forcer près de la Croix-Fontaine, ainsi que je l'avais prévu!"

Le roi rendit la main, et son cheval partit au galop dans la direction indiquée. Les gentilshommes le suivirent.

Richelieu s'était approché de Louis XV. Evidemment préoccupé de la chasse. Sans ralentir l'allure de son cheval, il fit signe à Richelieu de s'approcher davantage. Le duc obéit.

"Savez-vous comment se nomme cette ravissante femme, monsieur le duc? demanda-t-il à demi-voix.

—Non, sire, répondit Richelieu avec un air [illegible] perbe, mais je le saurai."

Les bien-aller retentissaient de plus en plus rapprochés et guidaient merveilleusement les veneurs.

La voix de la meute se faisait entendre à courte distance.

"Vive Dieu! dit le roi. J'enverrai le pied de la bête à la jolie Nymphe. C'est son droit de reine de la forêt!

VI

L'HALLALI

Crequi avait deviné juste. Après son second débucher, le sanglier, par un brusque détour, était revenu près de son *lancer*, et il avait pris domicile dans un immense champ de balais touffus et élevés où se trouvaient, très-serrés les uns contre les autres et massés à courte distance, des buissons d'épines rendus presque complètement impénétrables par leur épaisseur.

Il était quatre heures et demie, et le soleil descendait rapidement à l'horizon.

Les piqueurs, rapprochés du refuge et l'entourant, sonnaient l'*appel* à plein gosier, et de toutes parts arrivaient au galop chasseurs et chasseresses, piqueurs et valets de chiens, curieux et curieuses, paysans et paysannes, désireux d'être bien placés pour ne rien perdre du coup d'œil.

Les allées, aboutissant à la Croix-Fontaine, étaient littéralement encombrées de cavaliers qui dévoraient l'espace.

On appelait la Croix-Fontaine ce pavillon merveilleux que Bonnet, le fermier général, avait fait construire, et dont il ne reste plus aujourd'hui que de beaux caveaux de marbre.

La Croix-Fontaine est une ruine qui a déjà ses légendes.

S'étant jeté à droite et courant sous bois pour arriver plus vite, Créqui s'était précipité, afin que tout fût prêt pour la venue du roi, car son amour-propre de Capitaine du Vautrait voulait que l'*hallali* fût magnifique.

Mais, quelque diligence qu'il fit, il n'arriva au carrefour que quelques secondes avant le roi.

Richelieu, Tavanne, d'Ayen, Grammont, Lauraguais, Cossé-Brissac, Soubise, Chauvelin et plusieurs gentilshommes faisaient demi-cercle autour de Sa Majesté.

D'autres seigneurs vinrent se joindre à eux, et bientôt la chasse tout entière, quelques rares retardataires exceptés, se trouva massée en demi-cercle devant le fourré dans lequel le sanglier s'était réfugié.

Le coup d'œil était magnifique. C'était un tableau digne d'être représenté par le pinceau d'un grand artiste.

En face l'immense champ de balais parsemé d'arbres centenaires et que les haies d'épines rendaient noir, aboutissaient cinq routes, dont la réunion formait une vaste demi-lune.

Précisément en face du fourré épais se tenait le roi, le visage très animé, contenant les efforts de son cheval qui, blanc d'écume, étourdi par les fanfares et les aboiements, entraîné par son instinct de cheval de chasse, paraissait ne pas vouloir consentir à demeurer en place. A droite, à gauche et derrière le roi se tenaient le grand veneur, le lieutenant de la vénerie, le Capitaine du Vautrait, les gentilshommes invités, les élégantes amazones. Devant le roi, l'espace était vide. Puis, sur la lisière du fourré, de chaque côté de l'espace vide, les officiers veneurs, les piqueurs sonnant de la trompe et les valets de chiens. Dans le fourré, la meute tout entière, donnant de la voix avec une rage et un ensemble qui dominaient parfois le bruit des fanfares.

Enfin, dans la forêt, dans les allées, s'approchant le plus possible, des curieux, des paysans, des équipages

contenant des dames, des cavaliers non invités, tous retenus à distance respectueuse par la ligne de l'étiquette et faisant le fond du pittoresque tableau.

Aboiements, fanfares, claquements de fouets, cris de valets, bruissement des branches, c'était un vacarme à rendre sourd.

Les chiens fouillaient le fourré avec des efforts inouïs, mais sans parvenir à débusquer le sanglier de son refuge.

L'animal, luttant avec une adresse merveilleuse, allait continuellement d'un buisson à l'autre. Ici, perçant en avant d'un seul bond pour traverser les groupes de chiens qui cherchaient à lui disputer le passage; là, se retournant pour bourrer les téméraires qui le serraient de trop près, mais en définitive se maintenant toujours, et sans perdre une ligne, dans un espace de cent à cent cinquante pas carrés, absolument à l'abri des chasseurs.

Les chiens donnaient avec une ardeur effrayante. Bon nombre étaient blessés, et, de temps en temps, on en apercevait un lancé en l'air, le ventre ouvert et le sang ruisselant. Le pauvre animal retombait sur ses pattes, et, oubliant sa blessure, il se ruait avec une fureur nouvelle.

"Allons! La Rosée et Racot! cria Créqui en s'avançant, faites déguerpir la bête en lui sonnant des fanfares dans les *écoutes.*"

Les deux piqueurs, la trompe à la bouche et soufflant à pleins poumons, s'enfoncèrent dans les buissons d'épines, marchant en pleine meute, mais le sanglier ne s'effraya pas. Quittant le buisson, il s'accula brusquement à un énorme tronc de chêne et il fit tête aux chiens. Alors, ce fut un fouillis inextricable.

D'aplomb sur ses quatre membres, le sanglier secoua violemment une quarantaine de chiens empilés sur lui et formant une sorte de montagne mobile. Morts et

blessés jonchaient le sol autour de sa hure menaçante, et il était impossible de découvrir, sur tout son corps, une place où l'on pût loger une balle, sans s'exposer à frapper un des braves chiens.

Le danger s'avivait pour la meute de seconde en seconde. Le solitaire était doué d'une force et d'une énergie miraculeuse, et il était évident que si la lutte se prolongeait, la moitié de la meute au moins serait éventrée.

L'impatience, l'anxiété, la soif de la victoire rendaient chasseurs et curieux désireux d'en finir.

" Les molosses! cria Créqui. Découplez-les. Ils le feront débusquer.

—Mais, monseigneur, ils ne pourront pas le *coiffer!* dit un officier de la vénerie.

—Eh! qu'on le débusque! Va! la Jeunesse! Découple! "

Celui auquel s'adressait le Capitaine du Vautrait était un valet de chien de taille gigantesque qui, les deux mains réunies, les bras tendus, les nerfs saillants sur la peau, réunissait toutes ses forces musculaires pour résister aux secousses que lui imprimaient deux chiens portant un collier de fer auquel était attachée une double chaîne.

Ces chiens de haute taille, bouledogues croisés danois, étaient les deux molosses destinés à *coiffer* le sanglier, c'est-à-dire à s'élancer l'un à droite, l'autre à gauche, à le saisir en même temps par chaque oreille et à lui incliner la tête vers le sol pour que le veneur favorisé puisse lui enfoncer son épieu au défaut de l'épaule gauche.

C'est dans cet instant que la chasse au sanglier devient dangereuse. Il arrive souvent que les molesses tiennent mal, d'autres fois que le sanglier laisse une oreille dans leurs dents et, débarrassé d'un chien, traînant l'autre, il se rue sur le chasseur, car l'épieu bran-

dissant a redoublé sa rage. Il faut frapper juste alors, ou se jeter de côté à temps pour éviter le coup de boutoir.

Mais là où était le solitaire il était impossible de le coiffer. Les molosses pouvaient seulement l'assaillir si violemment qu'il débusquât.

La Jeunesse, le colossal valet, se laissa entraîner par les chiens dans la direction du sanglier; puis, se baissant, il détacha la chaîne en faisant jouer un ressort.

Les molosses poussèrent un hurlement en se sentant libres; ils se ruèrent avec la violence d'un boulet. Renversant les chiens sur leur passage, ils bondirent l'oeil sanglant et la gueule ouverte, l'un à droite, l'autre à gauche, suivant leur habitude d'attaque.

En les voyant venir sur lui, le sanglier comprit le danger. Ces ennemis-là étaient de taille à lutter avec lui.

Sa soe se hérissa, ses dents craquèrent avec un bruit sinistre, une écume sanglante coula sur ses défenses et il se ramassa sur son arrière-train, soit pour offrir plus de résistance au choc, soit pour s'élancer.

La meute effrayée recula. Les deux molosses arrivaient.

Le sanglier n'hésita pas. Se précipitant à gauche, il évita le chien de droite, et d'un coup de boutoir il fendit, dans sa longueur, le côté de l'autre chien.

Le molosse poussa un hurlement terrible. Avec une vitesse indicible il s'était relevé et, d'un coup de mâchoire, il avait arraché l'oreille de son adversaire.

Tout cela s'était accompli en l'espace d'une seconde à peine.

Le sanglier continuait sa course. En deux bons il eut franchi l'espace qui le séparait de la demi-lune. Il arriva droit sur le cheval que Louis XV ne contenait qu'avec peine.

Personne n'avait eu le temps de faire un pas ni un

geste; veneurs, officiers, valets, piqueurs, étaient immobiles. Les chiens seuls s'étaient élancés. Le danger était effrayant.

Le cheval avait pointé avec une violence qui ne lui permettait pas de conserver son équilibre.

Louis XV, avec sa dextérité de cavalier habile, avait quitté les étriers. Il s'élançait à terre au moment où le sanglier enfonçant son boutoir dans le jarret du cheval, l'animal se renversait en arrière et tombait.

Dans sa chute sa tête heurta violemment l'épaule du roi qui alla rouler à quelques pas en avant du sanglier furieux.

L'animal fit entendre un grognement sourd et, baissant la tête, il se rua sur le cavalier renversé.

Vingt veneurs s'étaient élancés à la fois de leur selle, mais aucun ne pouvait arriver. Il n'y eut qu'un cri, cri de terreur folle.

Un frémissement agita la foule...

On crut que le roi était tué.

Mais une ombre avait apparu soudain: un homme, un couteau de chasse nu à la main, était debout entre le roi étendu à terre et le sanglier. La lame entière disparut dans l'épaule de la féroce bête qui, frappée au cœur, tomba comme foudroyée.

L'homme était demeuré immobile entre le roi et l'animal. Il se retourna vivement vers le roi.

Louis XV s'était relevé lestement avant qu'on pût le secourir. L'homme salua et fit un mouvement pour se retirer, mais le roi lui posa la main sur l'épaule avec un geste rapide:

"Qui êtes-vous? dit-il, vous qui venez de me sauver la vie?

—Celui qui aura peut-être besoin un jour que Votre Majesté se souvienne!"

Et, s'inclinant profondément, il s'élança dans la foule qui se referma sur lui.

Tous les veneurs avaient mis pied à terre, tous les valets, les piqueurs, les curieux s'étaient précipités à la foi.

Le sauveur de Louis XV n'attirait pas l'attention comme le roi lui-même, aussi personne ne se préoccupa-t-il de sa retraite.

Tous les regards demandaient au roi s'il ne s'était pas blessé dans sa chute. Les témoignages d'amour, d'inquiétude étaient dans l'expression de tous les visages. Puis le voyant sain et sauf, un même cri sortit de toutes les lèvres:

"Vive le roi!"

VII

LA CUREE

Le roi était couvert de poussière: un peu ému encore par la violence de la secousse, il n'avait pas repris son calme ordinaire, mais il était sain et sauf; il n'avait même pas une légère égratignure.

On pense à ce qu'un tel accident devait causer parmi la foule des assistants et des assistantes! On frémissait encore bien que le danger fut passé, et tous les regards ne pouvaient se détacher de la personne du roi.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, que M. de Grammont, écartant le rang serré des personnes qui entouraient Louis XV, s'avança vers le roi en tirant après lui un homme très richement vêtu, gros, gras, au visage épanoui et à la mine d'un millionnaire.

" Sire, dit le duc, voici l'un de vos fermiers généraux, Bourret, qui vient supplier Votre Majesté, à deux genoux, de daigner prendre un peu de repos dans son pavillon de la forêt.

—Bourret a raison, sire, dit vivement Richelieu. Quelques instants de repos sont nécessaires avant de reprendre la route de Choisy. "

Le roi hésita. Soit qu'il fût peu disposé à entrer dans le pavillon, soit qu'il n'eut pas encore complètement repris ses sens.

"Oui, oui, que Votre Majesté se repose une heure au moins! dit une voix essoufflée; je l'ordonne!

—Ah! la Peyronie! dit Grammont en s'écartant.

—J'arrive à point pour n'avoir rien à faire, heureusement, dit le célèbre chirurgien; mais, n'importe, il faut, avant de remonter à cheval, que Sa Majesté demeure étendue une heure au moins.

—Soit! dit le roi, je vais aller chez vous Bourret.

—Oh! sire, s'écria le fermier général en joignant les mains, si ce terrible accident n'avait pas mis en danger les jours si précieux de Votre Majesté, je remercierais Dieu de la grâce qu'il m'accorde.

—Vous viendrez me remercier à Versailles," dit Louis XV d'un air très aimable.

Bourret saisit la main que lui tendait le roi; il la baisa respectueusement, puis il s'élança rapidement dans la direction du pavillon, afin de veiller à tout.

"Vive le roi! cria la foule avec une expression joyeuse à laquelle il n'y avait pas à se méprendre, et qui justifiait le titre de *Bien-Aimé* que lui avait récemment donné le peuple.

—Merci, mes amis," dit Louis XV en saluant de la main.

Puis comme si une pensée subite l'eût frappé tout à coup:

"Et César?" dit-il.

Il se retourna. C'était son cheval qu'il cherchait du regard.

Le pauvre animal, couvert de sueur et violemment agité par des saccades nerveuses, tremblait sur ses jambes. Un écuyer le tenait par la bride. Un valet venait de le desseller et un autre le bouchonnait avec une poignée de foin.

Le roi caressa de la main l'encolure de Cécar, dont les yeux étaient injectés de sang et dont les naseaux dilatés laissaient échapper avec effort un souffle bruyant.

"Sire, dit la Peyronie, il faut vous rendre au pavillon.

Le roi fit un signe affirmatif.

"Votre bras, Richelieu!" dit-il.

Le duc s'approcha avec empressement et arrondit le bras en le présentant au roi.

Une telle faveur était bien grande, et une expression envieuse se peignit sur toutes les physionomies des courtisans.

Le roi, appuyé sur le bras du duc, fit quelques pas; la foule qui l'entourait s'écarta, et, en s'écartant, elle laissa, dans un espace vide, le corps du sanglier. Louis XV s'arrêta devant l'animal tout sanglant.

"Vive Dieu! dit-il, les belles défenses!"

Le solitaire avait effectivement une paire de défenses monstrueuses. Le couteau de chasse était demeuré enfoncé dans la plaie. La violence du coup porté avait été telle, que la lame était positivement entrée jusqu'à la garde.

Le roi quitta le bras de Richelieu; il posa son pied droit sur le corps du sanglier et prenant la poignée du couteau à deux mains, il tira à lui. Mais ses efforts furent vains. La lame demeura dans la plaie.

"Mais c'est donc un hercule, que celui qui a tué ce sanglier!" dit-il.

Il appela la Jeunesse du geste.

"Retire ce couteau!" ordonna-t-il.

Le colosse s'approcha pour obéir; il retira le couteau tout sanglant; mais à la tension de ses muscles, on put voir les efforts puissants qu'il faisait.

Le roi regardait autour de lui.

"Où donc est mon sauveur?" ditil.

Tous les regards cherchèrent celui que demandait le roi; mais il avait disparu.

"Comment! reprit Louis XV, il s'est sauvé sans attendre sa récompense?"

Il ajouta en souriant:

" Ce n'est donc pas quelqu'un de la cour?

—Je ne l'ai pas vu, sire, dit Richelieu. J'étais tellement préoccupé du péril que courait Votre Majesté...

—Oh! dit le roi, je le reconnaîtrai parfaitement. C'est un homme de taille, pâle de teint et vêtu de noir.

—Votre Majesté désire-t-elle que nous le fassions chercher? demanda Grammont.

—Non, répondit le roi, il faut lui laisser faire ce qu'il veut. Quand il voudra sa récompense, il viendra la demander... Cependant, j'eusse désiré savoir qui il est....

—Je crois que Votre Majesté le saura, dit Créqui.

—Comment?

—Quand cet homme a disparu dans la foule, Tavanne s'est élancé à sa suite.

—Sire, dit la Peyronie en s'avançant, j'insiste pour que Votre Majesté prenne un instant de repos."

Le roi reprit le bras du duc de Richelieu et se remit en marche.

" Sonnez la curée!" dit-il aux piqueurs.

VIII

LE REVE

Le pavillon de la Croix-Fontaine, pour la construction duquel Bourret avait prodigué l'or à pleines mains, était une véritable merveille. Ses escaliers étaient en biscuits de Sèvres, avec des rampes de cristal de roche, liées de filigranes d'or et d'argent. Son intérieur se composait d'une série de salons et de boudoirs garnis d'objets d'art réellement inimitables. Il y avait un cabinet, entre autres, toute en porcelaine de Chine et du Japon.

C'était dans ce cabinet qu'on avait conduit le roi.

Louis XV était étendu sur un magnifique sopha en étoffe orientale. Des stores chinois tamisaient le jour et plongeaient la pièce dans une demi-obscurité.

Le roi était seul: Richelieu, Grammont, d'Ayen,

Nonchalamment couché et se reposant de ses fatigues veillaient dans la pièce voisine.

et de l'émotion que lui avait causée l'accident dont il avait failli être victife, Louis XV cédant au sommeil que provoquaient la solitude et le demi-jour, s'était endormi.

Le roi sommeillait doucement: sa respiration était régulière, et l'expression de sa physionomie calme et souriante indiquait que l'âme n'était plus sous l'impression du danger couru.

Le roi rêvait.

Dans son état d'hallucination, il se croyait transporté au milieu de la forêt, dans ce carrefour où il s'était arrêté quelques instants.

Il entendit un roulement sourd, lointain, qui augmenta progressivement, et il vit apparaître la conque de cristal de roche aux roues dorées, traînée par les deux alezans et emportant la nymphe ravissante.

La conque s'arrêta près de lui.

La jolie nymphe se dressa lentement, abandonnant les rênes. Elle releva sa jupe vaporeuse et elle avança un pied mignon chaussé de sandale, laissant apercevoir des bagues d'émeraude et de rubis à chaque doigt.

Le petit pied se posa à terre et la jeune femme descendit...

Alors, il sembla au roi que la conque disparaissait lentement. La jeune nymphe était demeurée seule, immobile près de lui.

Puis, les arbres s'effacèrent, et, à la place de la forêt, se dressèrent des murailles toutes garnies de médaillons de porcelaine.

La nymphe était toujours là.

Avançant timidement la main, le roi prit le petite main de la jolie nymphe Il l'attira doucement vers lui.

Elle céda et glissa lentement...

Alors, Louis XV se pencha et appuya ses lèvres sur la peau blanche et satinée.

La petite main tressaillit dans la sienne. Louis XV fit un nouvel effort pour attirer plus près encore la nymphe.

Elle obéit ; elle se pencha doucement, lentement, gracieusement...

Sa tête s'approcha de celle du roi, et une voix harmonieuse murmura cet ave uenchanteur :

"Je vous aime!"

Puis, deux lèvres fraiches et carminées s'appuyèrent sur le front du monarque et y déposèrent un baiser brûlant.

Louis XV éprouva un sentiment de bonheur profond qui envahit son coeur. Il étouffa un soupir, et il ouvrit les yeux en étendant les bras comme pour saisir...

Il se dressa sur son séant.

Une petite porte venait de se refermer, et par l'entrebâillement il avait vu disparaître une robe blanche: celle de la nymphe.

Il se leva en passant la main sur son front. Il marcha droit vers l'endroit où il croyait avoir vu se refermer la petite porte.

Il n'y avait, sur le panneau garni de porcelaine, aucune trace d'ouverture.

"Je dormais!" dit-il.

Mais ses regards s'étant abaissés, il demeura immobile; puis, se courbant rapidement, il ramassa un objet gisant sur le tapis devant le sopha. Cet objet, c'était une petite bague de rubis.

"Celle qu'elle avait au pied!" dit-il.

Et il revint vers l'endroit de la muraille qu'il avait déjà interrogé.

"Il n'y a pas trace de porte! dit-il après un examen attentif. Je suis donc le jouet d'un rêve! d'un joli rêve, en tous cas, car elle est ravissante cette nymphe....

Il s'arrêta.

"Mais, cette bague!" reprit-il en frappant du pied avec impatience.

On gratta doucement à la porte.

"Entrez!" dit le roi.

La tête de Richelieu apparut dans l'entrebâillement.

"Sire, dit le duc en entrant, je vous ai entendu marcher et j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de mes services.

—Oui, dit le roi; faites tout préparer pour le départ, mon cher duc, et dites à Bourret de venir me parler."

Les yeux du roi ne quittaient pas l'endroit de la muraille par lequel il croyait avoir vu disparaître la jolie nymphe.

IX

TAVANNE

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que, retournant en arrière, nous nous reportions maintenant à l'instant où le cheval du roi renversé par le sanglier furiex mettant en danger la vie de Louis XV, un homme avait surgi subitement.

La mort du sanglier, le roi sauvé, le remerciement adressé au sauveur, la disparition de celui-ci, tout cela s'était accompli en moins d'une minute.

Alors la foule s'était précipitée et avait entouré Louis le Bien-Aimé.

L'homme qui avait conservé son roi à la France, en risquant froidement sa vie, s'était glissé dans les rangs serrés des gentilshommes, des gens de suite et des curieux sans qu'aucun des assistants, un seul excepté, remarquât sa disparition.

Celui-là, qui avait paru s'intéresser si fort au sauveur du roi, c'était le vicomte de Tavanne.

Au moment où le roi était tombé, renversé par l'atteinte du cheval, Tavanne était à quelques pas en arrière. A cheval lui-même, il avait à peine eu le temps de deviner, avant de voir, l'accident, qu'il s'était déjà élancé à terre. Quelque rapide qu'eût été son elan, il ne retombait sur le sol qu'au moment où le sanglier

roulait, le coeur déchiré par la lame du couteau de chasse.

Le sauveur, attendant de pied ferme le sanglier, tournait le dos à Tavanne. Il ne lui fit face que pour se précipiter dans la foule, après avoir répondu brièvement au roi qui venait de le remercier. En s'enfuyant, il passa devant Tavanne.

Celui-ci étouffa un cri; il ouvrit démesurément les yeux, puis, après avoir lancé un regard rapide sur le roi, après s'être assuré que Louis XV était sain et sauf, il s'élança dans la direction qu'avait suivie celui qui s'enfuyait si vite.

Quelque court qu'eût été le moment qui l'avait mis en présence de son sauveur, Louis XV l'avait parfaitement remarqué, et il avait dit vrai quand il avait répondu à Richelieu : "C'est un homme de haute taille, pâle de teint et vêtu de noir."

Cet homme était effectivement de taille élevée; son costume, très sévère, était noir des pieds à la tête, et il avait le ton du visage d'un jaune olivâtre.

Il disparaissait dans un épais fourré dont les branches se refermaient sur lui quand Tavanne le rejoignit.

Le vicomte ne poussa pas un cri, il ne dit pas un mot : il se contenta de poser son doigt sur l'épaule de l'inconnu. Celui-ci se retourna : il regarda fixement Tavanne, puis il lui tendit la main.

On entendait alors les cris de : *Vive le roi!* que poussait la foule.

L'homme, sans prononcer une parole, fit signe à Tavanne de le suivre. Tous deux marchèrent en silence, s'enfonçant dans un épais fourré sans traverser une route ni un sentier.

Quand ils furent à une assez grande distance de la demi-lune où, d'après les ordres du roi, les trompes allaient sonner *l'hallali*, l'inconnu s'arrêta :

"Qu'avez-vous à me dire? demanda-t-il.

—Ce que je vous dis toujours quand un heureux hasard nous remet en présence, répondit Tavanne. Que puis-je faire pour vous?"

L'inconnu sourit tristement.

"Rien! dit-il.

—Rien encore?

—Non! l'heure n'est pas venue!

—Cependant que pouvez-vous attendre? Vous venez de rendre au roi un de ces services qui font qu'on n'a rien à refuser à un homme.

—Je ne veux rien demander maintenant.

—Pourquoi?

—Parce que, je vous le répète, l'heure n'est pas venue.

—Je ne puis comprendre le motif qui vous empêche d'agir, reprit le vicomte après un léger silence, mais ce motif existe, et il ne m'appartient pas de le connaître. Dites-moi seulement pourquoi vous avez fuit aussi vite devant l'expression de la reconnaissance du roi?

—Le roi m'avait dit ce qu'il pouvait me dire, et je n'avais rien à répondre autre que ce que j'ai répondu.

—Vous vous réservez l'avenir?

—Oui, si le roi ne perd pas la mémoire.

—Et si le roi désire savoir qui vous êtes, que devrai-je faire?

—Ne rien dire qui puisse laisser supposer que vous me connaissez.

—Même si cela pouvait vous être utile?

—Dans le cas où cela serait, vous seriez prévenu.

—Par qui? Comment?

—Vous seriez prévenu en temps et heure, M. le vicomte; malheureusement c'est encore là tout ce que je puis vous dire."

Tavanne frappa ses mains l'une contre l'autre avec un geste d'impatience:

"Quel singulier homme vous faites!"

L'inconnu secoua doucement la tête:

"Si vous me connaissiez comme je me connais moi-même, dit-il, je vous paraîtrais bien plus étrange encore.

Puis, changeant de ton:

"Ne parlons plus de moi!

—Si fait parlons-en! dit vivement Tavanne. Il y a entre nous les liens sérieux d'une amitié sincère, car le noeud qui attache ces liens c'est celui de la reconnaissance.

—M. le vicomte...

—J'ai contracté envers vous, continua Tavanne d'une voix ferme, une dette que je ne puis acquitter qu'en cherchant à faire pour vous ce que vous avez pour moi. Mettez-moi donc à même de payer cette dette. Car, foi de gentilhomme! je mourrais mal si je devais mourir sans m'acquitter.

—Attendez!

—Voici cinq ans que vous me dites d'attendre, et depuis cinq ans vous me rendez service sur service sans que j'aie jamais pu vous être utile.

—Alors?

—Je veux que vous me mettiez à même de l'être."

En achevant ces mots, Tavanne se rapprocha de son interlocuteur, et lui saisissant les mains qu'il pressa dans les siennes:

"Ecoutez! dit-il. Tout à l'heure, lorsqu'au moment où, frémissant pour la vie du roi, je vous vis plus rapide que la pensée vous placer bravement entre le péril et celui qu'il menaçait, j'éprouva dans le coeur un sentiment que je ne puis qualifier. En un clin d'oeil le sanglier fut tué, le roi sauvé et vous disparu. Durant cet espace si court, je compris tout ce qu'il y avait en vous de générosité, de force et de grandeur; car en vous voyant faire ce que vous faisiez, je me rappelai tout ce que vous aviez fait. Certain que le roi était sain et

sauf, je m'élançai sur vos traces : je voulais vous revoir, me placer en face de vous et vous dire : " Gilbert ! j'ai relevé Sabine sanglante ! Gilbert, je sais une partie de vos secrets ! Gilbert, pourquoi ne les connaîtrais-je pas tous ? pourquoi ne saurais-je pas réellement quel homme vous êtes ? N'avez-vous donc pas en moi une confiance absolue ? "

Gilbert, car c'était lui, c'était bien le frère de Nicette, l'amoureux de Sabine Dagé, le mystérieux personnage revêtant tant de formes bizarres, Gilbert releva la tête et regarda fixement Tavanne.

" Vous voulez que je me serve de votre amitié ? dit-il en appuyant sur les mots.

—Oui, répondit Tavanne.

—Eh bien, soit. Je vais vous prier de me rendre un important service. "

Tavanne fit un geste indiquant qu'il était impatient d'entendre.

" Vous souvenez-vous, dans les moindres détails, de notre première rencontre ? demanda Gilbert !

—Si je me souviens ? s'écria Tavanne. Comment aurais-je pu oublier la circonstance la plus singulière de ma vie et peut-être la plus importante ?

—Le roi passe la journée entière de demain à Choisy ?

—Oui, mais il ne chassera pas. Il y a promenade à cheval et en voiture dans la forêt et grand souper à sept heures.

—Il viendra demain, à l'heure du souper, des invités de Paris ?

—Quelques-uns : à Choisy les invitations pour le souper sont peu nombreuses, car la table magique n'est pas grande.

—Au souper, poursuivit Gilbert, on parlera de Feydeau de Marville et de Poulailler.

—Ah ! fit Tavanne. Qui en parlera ?

—Les personnes arrivant de Paris.

—Alors?

—Quand on en aura parlé, vous raconterez, dans les plus légers détails, sans rien omettre, notre première rencontre."

Tavanne tressaillit.

"Comment, dit-il, vous voulez?

—Que vous racontiez tout au roi?

—Cependant...

—Il le faut! C'est l'unique service que je vous demande."

Tavanne tendit la main à Gilbert:

"Ce sera fait! dit-il.

—Vous n'omettrez rien?

—Rien, absolument rien!

—Maintenant autre recommandation.

—Laquelle?

—Dans le cas où, demain, le roi, dans n'importe quelle circonstance, recevrait ou verrait un coq, vivant ou mort, et cela sans sortir du château, vous vous abstiendriez de raconter.

—Comment?

—N'interrogez pas! faites seulement ce que vous prie de faire et la reconnaissance sera de mon côté.

—Soit! je ferai ainsi que vous le dites!

—Voici la nuit qui descend, reprit Gilbert, le roi va quitter le pavillon de la Croix-Fontaine dans lequel il aura pris quelques instants de repos...

—Le roi est à la Croix-Fontaine? répéta Tavanne avec étonnement. Comment le savez-vous? Le roi ne devait pas y aller.

—Il y est, vous dis-je. La Peyronie, arrivé près du roi tandis que nous étions ici, a , comme médecin, or-
comme la Croix-Fontaine est la seule habitation voisine,
comme la Croix-Fntaine est la seule habitation voisine.

le roi s'est rendu à la Croix-Fontaine. Il va quitter le pavillon dans un quart d'heure au plus tard.

—Gilbert! Gilbert! dit Tavanne avec une expression d'étonnement profond, mais ce que vous me dites là est plus qu'étrange.

—Cela est!

—Comment le savez-vous?

—Qu'importe! pourvu que cela soit!

—La Peyronie n'était pas avec nous lors de l'événement. Je ne vous ai pas quitté depuis cet instant, comment savez-vous que la Peyronie soit venu et qu'il ait ordonné au roi d'aller prendre du repos à la Croix-Fontaine?

—Il s'est contenté d'ordonner le repos, et c'est le fermier Bourret qui est venu mettre son pavillon à la disposition du roi.

—Gilbert! il est impossible que vous sachiez tout cela!"

On entendit un bruit de galop de cheval.

"Voici un cavalier qui passe sur la route, dit Gilbert. Interrogez-le!"

Et, entraînant Tavanne par la main, il le conduisit vers la route. Tavanne s'avança et Gilbert se rejeta en arrière de manière à ne pas être vu du cavalier.

C'était M. de Créqui qui galopait sur la route. En apercevant Tavanne, il arrêta sa monture.

"Où est le roi? demanda Tavanne.

—A la Croix-Fontaine, répondit le marquis, chez Bourret.

—Et pourquoi le roi a-t-il été là?

—La Peyronie lui a ordonné une heure de repos avant de partir, et Bourret a supplié le roi de prendre ce repos dans son pavillon. Le roi va partir et je vais commander sa voiture, car son carrosse n'est point ici."

Créqui rendit la main et disparut. Tavanne était demeuré immobile et réfléchissant.

"Eh bien?" lui dit Gilbert en s'approchant doucement.

Tavanne se retourna vers lui.

"Quel homme êtes-vous? dit-il.

—Vous le saurez! Maintenant, M. de Tavanne, retournez auprès du roi. Que votre absence trop longue ne soit pas remarquée, et si quelqu'un de la cour vous a vu courir à ma recherche, dites que vous n'avez pu me rejoindre!

—Je le dirai.

—Vous n'oublierez pas votre promesse? Demain, à Choisy, le récit de l'aventure si une apparition de coq n'a pas eu lieu."

Tavanne fit un signe affirmatif:

"M. le vicomte, poursuivit Gilbert en changeant de ton et en s'inclinant profondément, je n'ai qu'un seul mot à vous dire, mais ce mot dira tout: merci!"

Tavanne tendit la main à Gilbert, puis il s'élança dans la direction du pavillon de la Croix-Fontaine.

On entendait le roulement des voitures et le piaffement des chevaux.

Gilbert se rejeta en arrière; rentrant dans le fourré, il s'approcha d'un massif épais que des lierres centenaires enroulés sur des bois morts rendaient presque impénétrable. Il s'arrêta.

Un premier coq chanta. Puis un second fit entendre son *kokoriko*.

Les lierres s'écartèrent doucement à leur base et une tête noire et velue apparut dans la demi-ombre. Cette tête était celle d'un nègre.

"La lettre? dit Gilbert.

—Elle est portée, répondit le nègre.

—Et Coq-Huppé?

—Il est au pavillon.

—Nouvelles de Paris?

—Aucune."

Gilbert fit un geste: la tête noire rentra sous les lierres qui se refermèrent.

X

LE SALON DES GLACES

Choisy était le séjour favori de Louis XV, sa résidence de prédilection, sa *Petite Maison*, car c'était là qu'il venait s'efforcer d'oublier cette royauté qui l'ennuyait si fort et de la faire oublier aux autres.

Aussi, en voyant le roi aimer ce ravissant coteau, sur lequel, de Thiais à la Seine, s'est groupé un village, nomma-t-on Choisy: *Choisy-le Roi*.

Jadis on l'appelait *Choisy-Mademoiselle* du nom de sa fondatrice, car c'était là, qu'après la Fronde, la grande Mademoiselle s'était fait construire un château.

Mademoiselle aimait cette route d'Etampes, de Corbeil et d'Orléans, théâtre de ses chevaleresques exploits aux jours agités des guerres civiles, et elle aima ce château dans lequel elle vint pleurer l'absence de Lauzun, détenu à Pignerol.

Mansart avait construit les bâtiments. Le Nôtre avait dessiné les jardins qui descendaient en espaliers jusque:

Sur ces bords fleuris
Qu'arrose la Seine...

Ces jardins de Choisy étaient renommés par leurs fleurs et surtout par leurs rosiers et leurs jasmins, aussi beaux et plus beaux même que ceux de Sceaux-Penthièvre. Là on ne voyait que vastes labyrinthes, murailles de verdure avec des statues mythologiques : les amours de Vénus, les chasses de Diane et les Nymphes poursuivies par les Pans et les Satyres.

Louis XV avait conservé et embelli les jardins ; mais, ne trouvant pas assez coquet le château de Mansart, il en avait fait construire un autre par Gabriel.

C'était à Choisy que Louis XV recevait ses *intimes*.

Or, à la cour, il y avait alors trois degrés dans la masse des courtisans : le *monde*, la *société* et les *intimes*.

On appelait le *monde* les grands officiers de la couronne, les ministres, les ambassadeurs, toute cette foule de gentilshommes enfin pour laquelle le roi ne descendait jamais des sommités de sa grandeur.

La *société* se composait des seigneurs et des dames que le roi recevait le soir dans ses appartements, honorait d'une sorte de familiarité et admettait à la faveur de *rire* en sa présence.

Enfin le titre d'*intimes* appartenait aux familiers, aux gentilshommes galants devant lesquels Louis XV déposait la majesté royale. C'étaient les habitués des *petits appartements*, les invités ordinaires de Trianon et de Choisy.

Mais c'était à Choisy surtout qui était la *Petite maison* du roi, c'était à Choisy que l'on célébrait ce qu'on nommait les *petites fêtes*, et qui étaient dédiées, comme dans le culte païen, tantôt à Bacchus, tantôt à Vénus, tantôt aux autres divinités. C'était, affirme-t-on, la charmante Mlle de Charolais et la séduisante comtesse de Toulouse qui, avant le règne de Mme Châteauroux, avaient fondé ces fêtes nocturnes.

A Choisy, le *grand lever* n'existait pas, mais il y avait *petit lever*.

Le *grand lever* était exclusivement réservé à Versailles : c'était un grand acte de grande cérémonie.

Le *petit lever* n'avait lieu que lorsque le roi était peigné et rasé. Le Dauphin ou un des plus grands seigneurs lui présentait la *serviette*. La *chemise* était également donnée par un prince du sang, ou, à défaut, par le chambellan de la couronne.

Tous ceux qui avaient les *grandes entrées* assistaient au *grand lever*.

Quand le roi était complètement habillé et que l'aumônier de service avait répété les prières, les ambassadeurs entraient. Le *grand lever* se terminait à l'heure du conseil.

C'était le *lever* favori de Louis XIV.

Le *lever* favori de Louis XV était le *petit lever*, infiniment moins long et plus familier que l'autre.

Dès que le roi était réveillé et avait récité l'office du Saint-Esprit, le *petit lever* commençait.

Les princes du sang, les principaux officiers de la maison du roi et les intimes étaient seuls admis au *petit lever* du roi.

Paraître au petit lever était une faveur toute spéciale qui indiquait une haute influence et un puissant crédit, car au *petit lever* on causait familièrement avec le roi et on échangeait en riant les bruits de la ville et les anecdotes de cour.

Huit heures venait de sonner, et le petit salon des Glaces, celui qui, à Choisy, précédant la *chambre du roi*, remplissait les fonction de l'*OEil-de-Boeuf* de Versailles, était encombré par les invités au château.

Louis XV avait conservé les habitudes de Louis XIV. Chaque matin, le valet de chambre en quartier qui couchait dans la chambre du roi, au pied du lit, réveillait le roi à huit heures.

(Quand le roi était absent plusieurs jours, un autre valet de chambre que celui en quartier, qui suivait son

maître, couchait au pied du lit vide, afin que la couche royale fût toujours gardée).

De huit heures un quart à huit heures et demie, le petit lever commençait ; cela dépendait de la facilité plus ou moins grande avec laquelle le roi se réveillait. A huit heures donc, tous les favoris et les favorisés étaient dans le salon d'attente.

Ce salon des Glaces avait trois communications : la première avec l'antichambre du roi, la seconde avec la chambre du roi et la troisième avec le cabinet des Perruques.

A la porte de la chambre du roi, devant le battant de droite se tenait debout, le dos appuyé entre le chambranle, la main posée sur le bouton de la serrure, un suisse de taille colossale, carré des épaules et aussi rouge de visage que de costume.

Ce suisse était le même que celui de l'*Œil-de-Bœuf* de Versailles, et il vivait dans ces salons d'attentes comme un gros oiseau dans sa cage sans jamais en sortir.

Un simple paravent entourant l'angle de la salle, à droite de l'entrée de la chambre du roi, servait d'habitation au suisse. Là était son lit, là était sa table. Jour et nuit, aux ordres du roi, qu'il fût à Choisy, à Versailles, à Fontainebleau, à Marly, le suisse demeurait en faction à la porte de la chambre à coucher dans laquelle personne ne pouvait pénétrer sans son agrément.

Son service consistait à ouvrir et à fermer la porte et à prononcer douze mots formant quatre phrases avant chacune un sens différent :

"Passez, messieurs, passez !

"Messieurs, le Roi !

"Retirez-vous !

"On n'entre pas, monseigneur !"

Personne n'osait répondre au suisse. Princes, ducs, marquis, comtes fuyaient devant sa voix ou accouraient à son appel. Les princes et les princesses du sang

même étaient renvoyés ou accueillis par lui sans qu'aucune réflexion ne lui fut adressée.

Le suisse n'avait qu'un maître: le roi. Il n'avait d'ordre à recevoir que d'un seul: du roi. Tout ce qui n'était pas le roi n'existait pas pour lui

Au moment où huit heures avaient sonné, le suisse, qui jusqu'alors était demeuré derrière son paravent, en était sorti et était venu se placer devant la porte.

Tous les regards des courtisans s'étaient alors fixés sur cette large main qui, immobile sur le bouton, allait tout à l'heure permettre l'accès du royal sanctuaire.

Dans le salon des Glaces se pressaient parmi les intimes toutes les célébrités conquérantes de la cour: Richelieu, Grammont, la Trémouille, Créqui, Maurepas, Tavanne, Coigny, Souvré et d'autres encore.

La conversation était brillante et bruyante.

"Et Flavacourt est parti? disait Souvré en riant.

—Oui, répondit la Trémouille. Il est parti et il a enlevé sa femme!

—Il n'a pas voulu, ajouta Créqui, qui Mme de Flavacourt héritât de ses soeurs.

—C'est la cinquième fille de Nesle, dit Coigny.

—Si sa réponse est vraie, elle peint un beau caractère, dit Tavanne.

—Elle est exacte, dit Richelieu, car c'est à moi qu'elle a été faite. Entre nous, messieurs, je n'étais pas fâché de savoir si Mme de Vintimille ayant succédé à Mme de Mailly, Mme de Lauraguais à Mme de Vintimille, Mme de Châteauroux à Mme de Lauraguais, Mme de Flavacourt ne serait pas disposée à succéder à Mme de Châteauroux. Je causai donc un soir avec elle et je posai la question assez vertement: — "L'héritage de vos soeurs est vôtre," — dis-je. Elle minauda et sourit, mais elle ne répondit pas. Je lui fis voir alors le beau côté de la situation: je parlai richesses, puissance, gloire, bonheur, adoration... — "C'est beau, tout cela, me

dit-elle enfin, mais je préfère à tout cela l'estime de mes contemporains!"

—Peste! dit la Trémouille en riant, quel esprit fort!

—Esprit fort ou esprit forcé! dit M. de Maurepas avec ce sourire railleur qui lui était familier, et qui plus tard lui coûta le portefeuille.

—Comment: esprit forcé! demanda Créqui.

—Oui. Mme de Flavacourt est partie avec son mari, n'est-ce pas?

—Partis tous deux, avant-hier matin, pour leur terre du Dauphiné, dit le duc de la Trémouille.

—Eh bien! il y a trois jours, Flavacourt eut, à ce qu'il paraît, une conversation avec sa femme. Il fut question du roi triste et esseulé depuis la mort de la duchesse. Mme de Flavacourt souriait en regardant le marquis. Celui-ci se pencha vers elle, lui prit la main, la baisa, et lui dit galamment: "Ma chère, avez-vous envie de vivre ou de mourir? — Vivre! répondit-elle. — Alors, madame, partons demain, et soyons quelques mois sans revenir à la cour."

—Flavacourt a dit cela? dit Grammont.

—Oui! cela vous étonne?

—Nullement! Flavacourt, s'il le pensait, serait homme à tuer sa femme comme à lui baiser la main.

—Et qu'a-t-elle répondu, la marquise? demanda Coigny.

—Elle a ri de la jalousie de son mari, mais elle lui a demandé de partir la nuit même sans attendre au lendemain!

—Que Flavacourt se soit mêlé ou non de la chose, dit Richelieu, toujours est-il que la marquise est partie.

—Et que le roi s'ennuie! dit Grammont.

—Et que rien ne lui plaît... ajouta Souvré.

—C'est-à-dire ne lui plaisait, dit Tavanne.

—Comment? comment? demandèrent à la fois la Trémouille, Maurepas, Créqui et Coigny.

—Que dis-tu donc, Tavanne? ajouta Grammont.

—Je dis que rien ne plaisait au roi.

—Ce qui signifie que maintenant quelqu'une lui plaît.

—Peut-être.

—Et qui donc?

—Je ne sais, mais depuis avant-hier, depuis la chasse au sanglier dans laquelle le roi a couru un danger si grand, il est infiniment plus gai qu'il n'était.

—C'est vrai! dit Souvré.

—Très-vrai! dit la voix d'un [illegible]

—Bonjour de Bridge! dit Richelieu en serrant la main du premier écuyer du [illegible]

—Vous disiez que le roi était plus gai depuis la chasse, reprit de Bridge, cela est vrai que je répète, et la preuve, c'est qu'hier, même au débat, Sa Majesté a parcouru la forêt à cheval avec une ardeur et un entrain...

—Qui n'ont permis qu'à Richelieu et à Tavanne de le suivre, dit la Trémouille: car eux seuls, par suite d'un hasard aussi heureux pour eux que malheureux pour nous, étaient merveilleusement montés...

—Oui! dit de Bridge, ces messieurs avaient les chevaux les plus vifs des grandes écuries.

—C'est vous qui nous les aviez fait donner, monsieur l'écuyer! dit Richelieu.

—Non!

—Mais cela ne saurait vous contrarier que nous ayons pu suivre le roi?

—J'eusse voulu être à sa place monsieur le duc.

—Et moi à la vôtre, mon cher de Bridge, le soir du bal masqué de Versailles, où la belle présidente vous prit pour le roi et où vous vous laissâtes prendre..."

Une bruyante gaieté accueilit ce souvenir d'une récente aventure légèrement arrivée à Versailles.

"Eh! de Bridge, le courtier des nouvelles amusantes,

dit la Trémouille, quel bon mot nous apportez-vous, ce matin?

—Un bon mot qui n'est pas de moi, répondit de Bridge.

—De qui est-il?

—De la troisième fille du roi: la princesse Adélaïde qui a eu il y a quatre jours ses treize ans accomplis.

—Qu'a-t-elle dit?

—Le soir même de son anniversaire de naissance, elle gagna à la reine quatorze louis en jouant à la *cavagnole*. Le lendemain matin, on la rencontra, à six heures, s'efforçant d'ouvrir les portes du palais pour quitter Versailles. On lui demanda où elle allait. Elle répondit que *Papa-Roi* étant mal avec son frère d'Angleterre, elle allait acheter des armes pour battre les Anglais. Et comme on lui fit encore observer qu'elle était femme, elle répondit ces mots que je rapporterai au roi: "Jeanne d'Arc aussi, était femme, mais elle était de moins belle naissance que moi. Donc si elle a tué quelques Anglais, moi je les tuerai tous!

—Bravo! bravo!" dirent les courtisans.

A ce moment la porte de l'antichambre s'ouvrit, et un nouvel intime fit son entrée.

XI

LE FUTUR CARDINAL MINISTRE

"Ah! grand Dieu! s'écria Tavanne, mais c'est une *pleureuse* qui nous arrive."

Effectivement, le personnage qui venait de pénétrer dans le salon des Glaces avait un air de consternation rendu plus lugubre encore par le costume ecclésiastique qu'il portait.

Et cependant c'était l'abbé de la cour le plus spirituel et le plus gai, c'était Bernis dont d'ordinaire la mine épanouie et le triple menton retombant en cascade respiraient la joie et le bien-être.

Mais ce jour-là de Bernis avait véritablement l'air de la désolation personnifiée. Le front penché, les yeux baissés, les bras balants, un mouchoir humide dans chaque main, le pas traînant, le corps affaissé sur lui-même, il s'avançait en poussant des soupirs qui eussent suffi pour alimenter les fameux moulins de Don Quichotte.

Sa mine lugubre était d'un effet si comique que tous les assistants partirent d'un fol éclat de rire.

Bernis, la physionomie de plus en plus sombre, la démarche de plus en plus traînante, l'air de plus en plus dramatique, Bernis leva à la fois ses deux mains et ses deux mouchoirs.

"Ah! fit-il en agitant dans les airs les deux tissus de batiste.

—Qu'y a-t-il?" dit Richelieu.

Tous les gentilshommes entouraient l'abbé qui secoua la tête sans répondre.

"Qu'y a-t-il? répéta Richelieu.

—Ah! mon Dieu! prenez pitié de moi! dit Bernis.

—Mais qu'avez-vous? que vous est-il donc arrivé? cria la Trémouille.

—Et dire, fit Bernis avec des gestes imposants, et dire qu'un tel malheur était suspendu sur ma tête, et que moi, pauvre et innocente victime...

—Oh! dit Maurepas en voyant la parole expirer sur les lèvres de l'abbé, pauvre, oui! victime... peut-être! mais innocent!... Pourquoi cette amplification?

—C'est cela, dit Bernis, raillez! Quand un homme est dans une situation douloureuse, ses amis n'ont qu'à l'abandonner, à le mépriser, à le lapider...

—Nous n'avons pas de pierres, dit Maurepas.

—Ah çà! s'écria Tavanne, qu'est-ce qu'il te prend, l'abbé? Toi, d'ordinaire si gai, si joyeux, si entraînant te voilà dans les larmes, les gemissements et les cris. Encore une fois, qu'as-tu?

—Ce que j'ai? dit Bernis.

—Oui; qu'est-il donc arrivé?

—Ce qu'il est arrivé? dit encore Bernis.

—Oui! oui! cria-t-on de tous côtés. Parlez, l'abbé! parlez vite!"

Bernis se renversa en arrière en prenant une pose magistrale.

"Messieurs, dit-il, jusqu'ici, jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure, je m'étais cru issu d'une noble, honnête et inattaquable famille. Eh bien! cette conviction consolatrice vient d'être subitement et abominablement arrachée de mon coeur!"

Et l'abbé termina sa phrase pathétique avec un geste superbe.

"Bravo' dit Créqui avec admiration. Garrick n'eût pas mieux fait!

—Oui, messieurs, continua l'abbé avec un redoublement d'emphase, tel que vous me voyez je suis sous le coup de la plus terrible catastrophe!"

Les courtisans se regardaient mutuellement, se demandant des yeux ce que signifiait cette plaisanterie de l'abbé folâtre et où elle devait conduire.

"Mais enfin, qu'y a-t-il? demanda encore Richelieu.

—Hélas! dit l'abbé, je ne puis trouver d'expression pour peindre la situation!

—Quelle situation? cria Créqui.

—La mienne!

—Mais en quoi est-elle mauvaise?"

Bernis se tordit les mains.

"Je n'ai qu'une chose à faire, dit-il, c'est de me jeter à deux genoux aux pieds du roi et de lui demander grâce.

—Demander grâce au roi! dit Créqui avec étonnement. Pourquoi?

—Pour ne pas être condamné à mourir sur l'échafaud.

—Ah ça! dit Richelieu en riant, vous avez donc commis quelque crime?

—Plût au ciel, monsieur le duc! au moins ce qui m'arriverait ne serait que justice, tandis que je suis innocent.

—Innocent de quoi?

—Du crime.

—Quel crime?

—Ah! dit Bernis, ne me le demandez pas!

—Eh! l'abbé, cria Tavanne, jusqu'à quand te moqueras-tu de nous?

—Hélas! et quatre fois hélas! dit Bernis, que ne dis-

tu vrai, Tavanne! Ah! que j'aimeraia en ce moment à me moquer de vous tous! Mais non! La cruelle fatalité, l'aveugle destin se plaisent à m'attacher, moi pauvre innocent, au gibet de la souffrance! Ah! plaignez-moi bien fort, vous tous qui m'entourez!"

Et l'abbé, joignant les mains avec onction, prit un air béat qui était loin, bien loin d'être son air habituel.

"Mais, l'abbé, parlez donc! cria La Trémouille avec impatience.

—Oui, expliquez-vous! dit Richelieu.

—Qu'il parl ajouta Créqui.

—Ou qu'on lui administre la question! dit Maurepas. Tout le champagne du château y passera.

—Bravo! dirent plusieurs seigneurs.

—Et s'il n'y en a pas assez, ajouta Richelieu, on ira chercher celui des caves d'Etioles et du pavillon de la Croix-Fontaine.

—Miséricorde!... dit l'abbé en joignant les mains, je serais condamné à boire tout cela sans m'arrêter?

—Si tu ne peux boire tout ce champagne, dit Tavanne, on te noiera dedans!

—Ah! grand Dieu!"

Et changeant de ton pour prendre une voix dolente:

"Si je suis condamné à tout boire, reprit-il, je supporterai la torture avec une résignation qui, peut-être, me donnera la force!

—Ca! dit Richelieu, avant de vous torturer, l'abbé, tirons d'abord la chose au clair pour savoir ce qui vous est arrivé. D'où venez-vous?

—De Paris.

—Vous y étiez retourné?

—Hier après-dîner.

—Et qu'y avez-vous fait à Paris?

—Ce que j'y ai fait? dit l'abbé d'une voix étranglée. Voilà précisément le terrible de ce que j'ai à vous dire.

—Qu'est-ce que c'est?"

Tous s'étaient avancés, entourant l'abbé. Celui-ci fit un effort pour parler.

"C'est... dit-il c'est..."

En ce moment le gros et colossal suisse, qui était demeuré impassible sans paraître écouter ce qui se disait dans la salle, se redressa brusquement et fit tourner le bouton de la porte de la chambre du roi.

Ce bruit bien connu arriva à la fois aux oreilles de tous les assistants, et la conversation fut interrompue comme par un coup de foudre.

Le suisse avait ouvert la porte.

"Passez, messieurs, passez!" cria-t-il de sa voix de stentor.

Il y eut un silence profond dans le salon des Glaces.

XII

LE PETIT LEVER

Deux pages, beaux enfants de quatorze ans, portant l'uniforme royal et les armes de France brodées sur l'épaule, étaient campés à droite et à gauche de la porte, à l'intérieur, le poing sur la hanche, le nez au vent, l'œil au guet et la mine insolente et railleuse.

Un gentilhomme, vêtu d'un costume splendide et ayant les insignes d'officier de la chambre, s'avança jusque sur le seuil de la porte en adressant un salut aux courtisans. C'était M. le duc d'Ayen, qui remplissait ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre en quartier.

Tous ceux qui étaient dans le salon des Glaces s'avancèrent lentement, tête nue, marchant par ordre hiérarchique, suivant la coutume qui voulait qu'on cédât le pas à ses supérieurs, et dont ceux-ci abusaient singulièrement.

"Passez, messieurs, passez!" répéta le suisse une seconde fois.

Tous s'étaient respectueusement inclinés. Ils pénétrèrent dans la chambre sans faire aucun bruit et sans prononcer une parole.

La chambre royale à Choisy était haute, vaste, spacieuse et magnifiquement meublée, comme tous les appartements de cette époque où le bon goût du mobilier

était dans toute sa splendeur. Elle était matelassée de damas de soie blanc et marron, avec des crépines d'or.

Le lit, placé debout, comme tous les lits d'honneur, était en même étoffe que la tenture, et entouré d'une balustrade en bois doré qui en interdisait l'approche. Aux deux extrémités de cette balustrade se tenaient debout deux pages. Deux autres étaient en face du lit, dans l'embrasure d'une fenêtre. Avec les deux pages gardant la porte d'entrée, cela faisait six pages, nombre réglementaire des pages de la chambre, qui avaient pour chef le premier gentilhomme en quartier.

Au fond, à la tête du lit, à droite, se tenait, à la disposition du roi, le premier valet de chambre. Ce jour-là, c'était Binet qui était de service. Au reste, Binet était de service à peu près tous les jours, car le roi ne pouvait se passer de lui, et les trois valets de chambre qui, eux aussi, devaient avoir leur quartier de service, jouissaient d'une véritable sinécure.

Huit valets de chambre ordinaires étaient épars dans la chambre, attendant les ordres de Binet.

De l'autre côté du lit était la Peyronie, le chirurgien du roi, qui, avec Quesnay le médecin, devait toujours être présent au Lever. Puis il y avait encore dans l'intérieur de la balustrade le barbier ordinaire, les deux porte-chaises et les deux maîtres de la garde-robe.

Le roi venait de se lever, et les deux pages lui avaient présenté ses pantoufles, car c'était là un de leurs privilèges.

Il répondit au salut profond des courtisans par une aimable inclination de tête.

Un silence profond régna dans la chambre. Personne ne devait, suivant les lois de l'étiquette, adresser la parole au roi.

Louis XV avait une habitude, commode au reste pour les courtisans : c'était, chaque matin en se levant, de prononcer la même phrase adressée tantôt à l'un, tantôt

à l'autre, mais formulée de même manière. Cette phrase était ainsi conçue:

"Eh bien! ce matin, que me conterez-vous de neuf et d'amusant!"

Ce matin-là, où nous assistons au petit lever de Choisy, le roi adressa sa question ordinaire au marquis de Créqui:

"Sire, répondit le marquis, ce n'est pas moi qui puis répondre à Votre Majesté: c'est l'abbé de Bernis qui arrive de Paris et qui affirme qu'il lui est survenu l'aventure la plus étrange, la plus étonnante, la plus douloureuse, la plus pénible...

—Vite! qu'il nous conte cela," dit le roi.

Les courtisans s'étaient écartés, faisant place à l'abbé qui se tenait humblement à l'écart, au fond de la chambre, paraissant n'oser ni avancer, ni reculer.

"Eh bien! ce matin, que me conterez-vous de neuf et d'amusant, monsieur l'abbé? reprit le roi.

—Sire! dit Bernis, l'événement le plus étonnant et le plus pénible...

—Sire! dit Richelieu en souriant, ayez pitié de la mine piteuse de ce cher abbé. Tel que vous le voyez, il avoue, lui-même, avoir mérité l'échafaud!

—L'échafaud! répéta le roi.

—Oui, sire!

—Comment!"

Bernis leva les mains vers le ciel, puis, courant au roi, il se précipita à ses pieds:

"Sire! dit-il, que Votre Majesté me fasse grâce!

—Grâce! répéta le roi sans trop savoir si Bernis parlait sérieusement où s'il se permettait une de ces plaisanteries autorisées à Choisy, le château des Intimes.

—Oui, sire, grâce!

—Pour qui?

—Pour moi!

—Mais qu'avez-vous donc fait, monsieur l'abbé. Quelque querelle avec votre évêque, j'imagine.

—Ah! sire! si ce n'était que cela!

—Comment! que cela?

—Sire! il ne s'agit pas de ce que j'ai fait, mais de ce qui m'arrive.

—Relevez-vous, l'abbé!"

Bernis obéit.

"Que Votre Majesté me pardonne!

—Mais, qu'est-il donc arrivé?

—Ah! sire! Ce qui m'est arrivé est la chose du monde la plus affreuse. Ma vie est entre les mains de Votre Majesté!

—Encore une fois, expliquez-vous, monsieur l'abbé, j'écoute.

—Sire! c'est tout une histoire. Hier, pendant la promenade de Votre Majesté dans la forêt, j'étais demeuré au château...

—Pour ne pas vous livrer à une existence mondaine, monsieur l'abbé?

—Oui, sire, et puis pour veiller à la confection parfaite de ce mets délicat à l'inauguration duquel j'ai eu l'insigne honneur de travailler avec Votre Majesté.

—C'est vrai, dit Louis XV, qui, à Choisy et à Trianon, avait pris l'habitude de faire souvent la cuisine de ses mains royales.

—J'étais donc plongé dans des méditations essentielles gastronomiques, repris Bernis, lorsqu'un courrier m'apporta une lettre. Cette lettre était d'un mien oncle, l'abbé des Rosniers de Saint-Ange, chanoine doyen du chapitre noble de Bruxelles en Brabant. Il m'annonçait son arrivée à Paris pour le jour même, en me disant de venir à sa rencontre à la barrière Saint-Martin. Cet oncle est puissamment riche, et bien qu'il n'ait jamais été généreux pour son pauvre neveu (je le

confesse pour lui), je crus de mon devoir d'aller lui présenter mes hommages.

—Jusqu'ici, dit le roi, je vois avec plaisir, monsieur l'abbé, qu'il n'y a rien d'effrayant dans votre histoire.

—Hélas! sire! je ne suis pas au bout.

—Continuez!

—Je pars donc pour Paris, et, à peine arrivé, je me fais conduire à la barrière Saint-Martin. Je m'installe et j'attends dans une auberge placée en face de la barrière. Les heures s'écoulent, mon oncle ne vient pas. La nuit descend, personne. J'interroge les habitants. Aucun d'eux n'avait vu entrer dans Paris un chanoine dans son carrosse. Tous m'affirmaient même qu'ils n'avaient pas vu passer l'ombre d'un personnage ressemblant au portrait que je traçai de mon digne et saint parent. Je pensai alors qu'il avait éprouvé quelque retard dans son voyage, et qu'il n'entrerait à Paris que le lendemain.

—Sagement raisonné," dit Louis XV en livrant sa tête au valet de chambre coiffeur qui venait d'être introduit.

Le roi était enveloppé dans un grand peignoir tout garni de dentelles. Le coiffeur présenta au roi le cornet en forme de masque destiné à l'abriter contre la poudre.

"Et votre fille, Dagé, comment va-t-elle? demanda Louis XV en se cachant à demi le visage.

—Mieux, sire! beaucoup mieux, répondit le célèbre coiffeur.

—C'est ce que Quesnay m'avait dit. Vous lui direz que je m'intéresse fort à elle, Dagé. Quand elle pourra supporter la voiture, qu'elle aille voir la reine et les princesses.

—Ah! sire! dit le coiffeur avec émotion, vous voulez donc que Sabine guérisse deux fois plus vite!"

XIII

L'AVENTURE

Louis XV [illegible] conférant aux soins de l'illustre coiffeur, s'était retourné vers l'abbé de Bernis qui attendait.

"Cependant, [illegible] l'abbé, dit-il, je suis tout oreilles."

Bernis répéta

"Convaincu que mon oncle le chanoine ne serait à Paris que le lendemain, je me décidai à retourner chez moi. Au moment où j'arrivai à ma demeure, mon valet de chambre me prévint qu'un homme aux allures mystérieuses était venu deux fois me demander avec insistance et qu'il était parti en [illegible] son nom. "Un envoyé de mon oncle," pensai-je aussitôt. Je me trompais. Je n'eus pas achevé de formuler cette pensée quand l'homme revint. Il me salua [illegible], [illegible] avec basse et avec de grandes précautions [illegible] avant [illegible] par en a mon sen

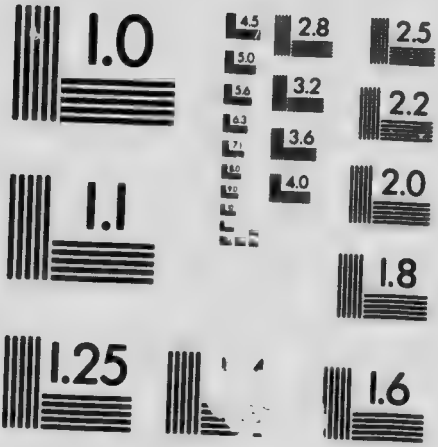
Plus d'intérêt [illegible]

[illegible] de le [illegible] dans mon appartement. A peine fut-ils nous sens qu'il tira un petit cachet de sa poche et qu'il me le présenta en prononçant cette simple formule [illegible] de la part [illegible] M. le lieutenant [illegible] du royaume."

J'ai l'honneur [illegible] avec M. Fouquet de Marville [illegible] changeant de rôle et je l'amène

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

fort, mais quelque [illegible] phénomène de politesse [illegible] Lorsque [illegible] mauvaise [illegible] n'est jamais chose agréable [illegible] malgré [illegible] avant nos [illegible].

— On rêve *bien de* [illegible] la Téléautographe.

— Pourquoi [illegible], ai-je pris [illegible] que je le déchirerai et que [illegible] plaisanteries [illegible].

— Que vous [illegible] pouvez [illegible].

— C'était une [illegible] à [illegible] Hôtel de la police pour [illegible] affaire. Une voiture m'attendait [illegible] et arrivant à l'Hôtel je trouvai M. [illegible] en fort joyeux humeur. Il me [illegible] venait d'opérer le plus heureusement [illegible] station la plus importante et la plus difficile.

Je le regardai avec une [illegible] étonnement, ne comprenant pas trop ce que je venais faire près de lui. Il sourit en devinant [illegible] en moi :

— J'ai besoin de vous [illegible].

— A quel propos, [illegible] avec une [illegible] quelque chose, car je n'ai jamais été mêlé avec [illegible] aventures mystérieuses [illegible].

— A propos [illegible] faire, me répondit-il.

— Comment [illegible] ?

[illegible] Pantin, au moment [illegible] Paris, est, ou se [illegible] ?

— Dames [illegible].

— [illegible]

— Mademoiselle ?

— [illegible].

—Et vous l'avez arrêté?

—Oui."

J'étais dans un état de stupéfaction voisin de la folie.

"Vous avez arrêté mon oncle, l'abbé des Rosniers de Saint-Ange, chanoine doyen du chapitre noble de Bruxelles en Brabant? m'écriai-je encore.

—J'ai fait arrêter celui-là, ou du moins celui qui porte ce titre et ce nom, me répondit le lieutenant de police.

—Mais pourquoi?

—Parce qu'il a volé l'un et l'autre.

—Mon oncle a volé son titre et son nom?

—Mieux que cela! Celui dont je vous parle a volé le degré de parenté avec vous!

—Mais de qui peut-il donc être question? m'écriai-je.

—De celui qui a tué l'abbé des Rosniers de Saint-Ange, et qui s'est affublé de son nom et de son titre.

—Ah! mon Dieu! balbutiai-je. Mon oncle est mort!

—Légitime émotion d'héritier!" dit Richelieu en souriant.

Bernis reprit:

"Combien y a-t-il d'années que vous n'avez vu votre oncle? me demanda M. Feydeau de Marville.

—Vingt ans et plus même, et j'étais tout jeune enfant, répondis-je.

—Diable! vous ne l'avez pas revu depuis cette époque!

—Non. Nous avons été en correspondance, mais je ne l'ai pas vu depuis qu'il a quitté la France pour aller à Bruxelles, et il y a vingt ans au moins de cela.

—Vous rappelez-vous son visage?

—Nullement."

M. Feydeau parut fort peu satisfait.

"Vous ne sauriez reconnaître votre oncle, si complètement effacés de mon souvenir.

—Alors, mon cher abbé, je regrette de vous avoir

fait venir. Vous ne pouvez me rendre le service que j'attendais de vous.

—Mais, dis-je fort inquiet, je désire cependant avoir une explication concernant mon oncle et ce qui lui arrive.

—Cet homme n'est pas votre oncle.

—En vérité?

—Votre oncle, le véritable abbé, a été tué par le bandit qui a pris son nom et son titre, ainsi que je vous l'ai dit, et qui, pour se mettre, à Paris, à l'abri de mes recherches, voulait porter ce nom et ce titre.

—Mais il m'a écrit qu'il arrivait!

—Naturellement. Vous déclarez vous-même ne pouvoir reconnaître votre oncle. L'autre se serait servi de vous pour mieux tromper.

—Miséricorde!" m'écriai-je.

Puis mettant à contribution l'amitié de M. de Marville:

"Le nom de ce bandit qui se prétend mon oncle? demandai-je.

—Ce nom, me répondit le lieutenant de police, je puis vous le dire, car il est connu: c'est celui de Poulailler.

—Poulailler! dit le roi avec un mouvement rapide. Feydeau a arrêté Poulailler?

—Oui, sire, répondit Bernis.

—Et depuis quand?

—Depuis hier soir.

—Et je n'en sais rien!

—Sans doute le lieutenant de police se rendra ce matin à Choisy."

En entendant prononcer le nom de Poulailler, Dagé avait fait un pas en arrière.

"Poulailler! murmura-t-il; celui qui a frappé ma fille."

Tavanne, qui était près du coiffeur, lui lança un regard sévère.

"Tais-toi!" lui dit-il à voix basse.

En entendant prononcer l'arrestation du fameux bandit, dont le nom était dans toutes les bouches, tous les assistants se regardèrent.

—Poulailler arrêté! répéta le roi. Allons! j'en suis bien aise."

Et se retournant vers Bernis:

"Mais, dit-il, je ne vois pas trop, monsieur l'abbé, quelle sorte de malheur vous frappe dans cette circonstance?

—Mais beaucoup de malheurs, sire! s'écria l'abbé. D'abord, si Poulailler n'avait pas été arrêté, je l'aurais embrassé comme s'il eût été réellement mon oncle, et il m'eût appelé son neveu. Il se serait servi de moi pour commettre ses crimes et j'eusse été son complice sans le savoir.

—C'est vrai, dit le roi en souriant; mais cela n'est pas arrivé heureusement.

—Il a tué mon oncle qui était fort riche. Il l'a donc dépouillé et je suis dépouillé moi-même.

—Dans ce cas, l'abbé, vous êtes à plaindre.

—Enfin, sire, pour beaucoup de gens je passerai maintenant pour le propre neveu de Poulailler; et cette affaire, dans laquelle le nom de ma famille sera prononcé à tout propos, peut me faire le plus grand tort.

—Poulailler! Poulailler!" dirent plusieurs seigneurs.

Il y eut un moment de silence dans la chambre.

Tout à coup, un formidable kokoriko retentit au dehors.

Le roi et les gentilshommes se regardèrent avec étonnement.

Deux autres cris de coq retentirent à même intervalle, puis tout rentra dans le silence.

"Parbleu! dit le roi, voici un coq qui a chanté à propos pour célébrer la fin de l'histoire du sire du Poulailler!"

En ce moment, un huissier entra dans la chambre et vint s'incliner profondément devant le roi.

XIV

L'ATTAQUER DE LA DAUPHINÉ

Monseigneur François de Mesgrigny demande à Sa Majesté [illegible] de chasse.

— L'évêque de Mesgrigny a [illegible] et amoureuse.

Par [illegible]

« Qui [illegible] »

L'évêque s'est [illegible] en recevant [illegible] il sortit.

Louis XV [illegible] Le roi [illegible] dans sa petite maison, le [illegible]

François Bocer, évêque [illegible] dans du [illegible] Fleury, [illegible] en [illegible] de France le [illegible] Dauphiné et le [illegible] prêta [illegible] *bouillon* [illegible] très prélat [illegible] l'époque [illegible] propriété [illegible] la puissance [illegible] de l'Église.

Nommé [illegible] Mme de Maintenon, [illegible] temps de la Régence [illegible] de l'exp[illegible] que [illegible] fait [illegible]

L'évêque [illegible] de B[illegible]

Boyer était, à juste titre, une des célébrités du dix-huitième siècle. Prêtre convaincu, homme honnête et probe; froid, rigide, lent, mais inébranlable, il a été grand prélat, grand politique et grand savant.

Membre de l'Académie française en 1736, de l'Académie des Sciences en 1738, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1741, il s'était opposé nettement à l'élection de Piron, disant en pleine tribune que la honte des odes licencieuses l'emportait dans la balance de la justice sur le mérite de *la Métromanie*.

C'était lui qui, au mois d'août de la précédente année, durant le séjour de Louis XV à Metz, s'était entendu avec l'évêque de Soissons pour contraindre le jésuite Perusseau, le confesseur du roi, à refuser l'absolution tant que Mme de Châteauroux serait près du mourant.

En même temps, en dépit de l'ordre donné par Louis XV lui-même qui avait défendu à la reine et à ses enfants de quitter Versailles, l'évêque de Mirepoix, de son autorité privée, avait fait partir Marie Leczinska et le Dauphin, les envoyant à Soissons d'abord et à Metz ensuite.

Quand la reine était arrivée, le roi dormait; il s'était réveillé. Voyant sa femme, qu'accompagnait le rigide et pieux prélat, il s'était senti profondément ému; et s'adressant à la reine :

" Madame, lui avait-il dit, je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné, des peines et des chagrins dont j'ai été la cause. Me pardonnez-vous? "

La reine, qui était certes la meilleure des femmes, et qui fut un type de bonté et d'indulgence comme fille, comme femme et comme mère, la reine n'avait pu répondre. Attachée au cou du roi à demi agenouillée, elle avait pleuré *pendant plus d'une heure*, dit le journal de la maladie du roi à Metz.

Le roi n'avait pas reproché à Boyer d'avoir fait venir la reine.

Une preuve encore plus récente, car elle remontait à quelques semaines à peine, de la ténacité, de l'inflexibilité et de la puissance de l'évêque, premier aumônier de la Daphine, était son affaire avec le duc de Richelieu.

Mme de Richelieu, sœur du duc, et abbesse du Trésor, à Rouen, désirait ardemment obtenir l'Abbaye-aux-Bois, que la mort de Mme de Carignan rendait libre.

Louis XV, dont Richelieu était le favori, avait promis, en janvier, cette abbaye à la sœur du duc. En février, l'évêque de Mirepoix nomma de son chef une autre abbesse, déclarant simplement que la conduite privée de l'abbesse du Trésor ne lui paraissait pas convenable.

Le roi n'osa rien dire.

Richelieu, furieux, réclama; mais Louis XV le prit de ne plus insister.

D'ordinaire, l'évêque ne quittait jamais Versailles. Le Dauphin, qui avait pour son ancien précepteur un profond attachement, aimait à l'avoir près de lui.

Jamais Boyer n'était venu à Choisy dans cette résidence royale, dont la reine et les princesses étaient éloignées; jamais il n'avait franchi le seuil de ce château dont les invitées, femmes, recevaient, avec l'invitation de séjour, la défense de se faire accompagner par leurs maris. (C'est bien étrange, mais c'est strictement exact.)

L'arrivée de l'évêque pouvait donc et devait donc, non-seulement étonner le roi, mais encore l'inquiéter.

Un sentiment de gêne et d'ennui était peint sur la physionomie de tous les assistants.

La porte se rouvrit; un huissier annonça:

" Monseigneur de Mirepoix! "

Le vénérable prélat entra dans la chambre du roi. Il avait soixante-dix ans alors, mais il supportait bravement le poids de la vieillesse. Haut de taille, de con-

formation sèche et maigre et nerveuse, il avait la démarche noble et digne qui convenait à son rang.

Il salua le roi sans adresser même un regard aux gentilshommes qui assistaient au petit lever.

" Qu'y a-t-il donc, M. de Mirepoix, et quelle cause vous amène? dit Louis XV. Dans tous les cas soyez le bien-venu. Est-ce que la reine est malade?

—Sa Majesté est heureusement en excellente santé, sire, répondit l'évêque.

—Mon fils?

—Monseigneur le Dauphin, Mme la Dauphine et toutes les princesse du sang se portent à merveille.

—Alors, à quoi devons-nous le plaisir de vous recevoir à Choisy."

L'évêque fit un pas en avant et étendant le bras:

" Sire! dit-il. Je viens demander justice!"

Le ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées était si grave et si calme que le roi tressaillit. Il devinait que de la démarche de l'évêque, il allait résulter quelque embarras pénible.

" Justice! reprit Louis XV, et en faveur de qui?

—D'une victime innocente, sire, répondit M. de Mirepoix. Un acte arbitraire vient d'avoir lieu. Un homme a été arrêté au nom de Votre Majesté comme bandit, et cet homme est un saint serviteur de Dieu, c'est l'humilité et la vertu même.

—De qui voulez-vous parler?

—De l'abbé des Rosniers de St-Ange, le chanoine doyen du chapitre noble de Bruxelles. Cet homme a été indignement arrêté à son arrivée à Paris et conduit à l'hôtel du lieutenant de police. Victime d'une erreur, que je ne puis expliquer, il a été jeté au fond des prisons. Ce n'est pas la liberté de l'abbé des Rosniers de St-Ange, mon ami depuis vingt ans, que je réclame, c'est simplement que justice lui soit rendue!"

Et croisant ses bras sur sa poitrine, l'évêque attendit.

XI

MADEMOISELLE SABINE

Dagé, coiffeur de la cour

Ce nom et ce titre, tracés en grosses lettres de cuivre doré, resplendissaient sur un fond bleu d'azur au-dessus d'une boutique de la rue St-Honoré, occupant tout le rez-de-chaussée d'une maison placée entre la rue Saint-Roch et la rue de la Sourdière, en face du bâtiment des écuries du roi.

Cette boutique, très bien peinte pour l'époque, très coquettement parée, avait, à son centre, une porte vitrée garnie d'un rideau de soie cramoisie et de chaque côté de la porte une montre dans laquelle trônait un buste en cire, buste de femme à la tête ornée d'une coiffure pittoresque. Tout autour de chacun des bustes était une double rangée de perruques de tout genres et de toutes formes, poudrées à blanc et de l'aspect le plus neigeux.

Puis, encadrant ces perruques, des flacons d'odeur, des parfums, des houppettes, des cache-nez en cartons, des vases de tous genres et de toutes formes, des boîtes à poudre, des boîtes à mouches, des boîtes à rouge.

Cette boutique était celle de Dagé qui, ainsi que le disait son enseigne, était le coiffeur de la cour, coiffeur

en vogue s'il en fût, que toutes les dames s'arrachaient, et qui avait reçu le surnom de : *Virtuose de la Papillote.*

Dagé, disent les mémoires du temps, ne connaissait point d'égal dans toutes les nations de la société frisée. Son peigne était plus vanté que le pinceau d'Apelles ou le ciseau de Phidias. Il possédait l'art difficile d'approprier la frisure à l'expression des physionomies. Par lui, le regard recevait un surcroît de séduction de la disposition d'une boucle de cheveux, et le sourire s'animait de toute la grâce auxiliaire d'un crêpé. " L'âge même, ce grand vainqueur de la coquetterie (toujours au dire des contemporains), s'évanouissait sous la main habile de Dagé.

Dagé avait été le coiffeur de la duchesse de Châteauroux : c'était elle qui l'avait lancé. Dagé avait sa boutique à Paris, comme tous les grands fournisseurs, mais comme eux aussi, et plus qu'eux même, il était sans cesse à Versailles.

Jamais au reste (et il l'avait formellement déclaré), il n'eût consenti à donner un coup de peigne autre part que dans une résidence royale. La magistrature, la haute bourgeoisie, la finance étaient abandonnées à ses garçons, qu'il appelait complaisamment ses *clercs.*

C'était humiliant pour les Parisiens et surtout pour les Parisiennes, mais la réputation de Dagé était si grande, que les dames de Paris passaient par-dessus son indifférence pour recevoir les soins de ses premiers clercs.

Se faire coiffer chez Dagé était déjà une chose de grande importance.

Aussi on comprend facilement si les clients et les clientes affluaient en foule vers cette boutique dont plus d'un talon rouge avait franchi le seuil.

Ce jour-là, et tandis que s'accomplissaient dans le cabinet de M. Feydeau de Marville, les scènes précédemment rapportées, la foule était encore plus grande

que c'est assez la grande rue que la boutique était trop petite pour pouvoir la contenir, la moitié formant des groupes s'étiennant dans la rue; mais parmi ces groupes il y avait une animation, une agitation, une expression d'impatience et d'anxiété qui décelaient évidemment, de la part des clients et des clientes, tout autre chose que le respectable désir de faire accommoder sa perruque ou friser son chignon.

A l'intérieur comme à l'extérieur l'émotion était la même. Tous se parlaient, s'interrogeaient, se répondaient à demi-voix et sur un ton confidentiel. Puis on voyait des mains, des bras, des yeux se lever vers le ciel, tandis que de gros soupirs, accompagnés d'*helas!* sortaient de toutes les bouches.

Dans un groupe surtout, groupe composé de trois femmes et de cinq hommes qui se tenaient précisément devant la porte entr'ouverte de la boutique, l'animation des paroles et la rapidité des réponses étaient extrêmes.

"C'est à douter de la Providence, savez-vous bien, ma chère Jérémie! disait l'une des femmes en joignant les mains.

—Le fait est que c'est un bien grand malheur, ma pauvre Ursule!

—C'est épouvantable! dit la troisième femme.

—Et, ajouta un homme, ce maître Dagé, ce célèbre poudreur, ce grand échafaudeur, comme disait M. de Voltaire, ce cher Dagé enfin ne revient pas!

—Peut-être n'a-t-il pas été prévenu à temps, mon cher M. Roupart.

—Prévenu à temps, Mme Joncières! Mais sur ma part du paradis, vous êtes dans une divagation complète, dans une aberration non équivoque, comme dit M. d'Alembert.

—Une quoi?... demanda Mme Joncières qui paraissait avoir mal entendu.

—Je dis une divagation, une aberration

—Mais, M. Roupart, je me porte très bien!

—Je ne dis pas que vous soyez malade au point de vue matériel du corps, *corpus* comme disent les philosophes, mes amis, mais je parle au point de vue immatériel de l'intelligence, parce que dès lors l'intelligence étant le siège de...

—Qu'est-ce qu'il a donc, votre mari? dit Armande Jancières à Ursule Roupart. Quand il parle, maintenant, on n'y comprend plus rien.

—Oh! il ne se comprend pas davantage ,allez; mais n'y faites pas attention!

—Pourquoi parle-t-il ainsi?

—C'est parce qu'il est le fournisseur de M. de Voltaire et de tous ses amis qui lui doivent tous de l'argent. Depuis qu'il leur vend ses bas, mon mari croit qu'il est devenu philosophe.

—Pauvre cher homme! dit Mme Joncières en haussant les épaules. Mais tout cela ne nous explique pas l'événement!

—Oui! Cette pauvre Sabine! Et on dit qu'elle n'en reviendra pas?

—On l'affirme.

—Mais c'est qu'elle a des blessures horribles!

—Abominables!

—Qu'est-ce qui l'a traitée ainsi?

—Ah! voilà ce qu'on ignore!

—Mais elle! qu'est-ce qu'elle dit?

—Rien! Vous savez bien qu'elle ne peut pas parler. Ah! la pauvre chère enfant est dans une bien vilaine position! Quand Mlle Quinault, vous savez? la célèbre comédienne qui n'est plus comédienne, quand elle l'a rapportée ici ce tantôt, Sabine ne disait pas un mot...

—C'est vrai!

—Eh bien! elle n'a pas ouvert la bouche depuis.

—Ah! voilà qui est étonnant!

—C'est comme cela!

—De sorte qu'on ne sait rien?

—Rien absolument! Rien du tout!

—Et Dagé qui ne revient pas! reprit M. Roupart.

—Puisqu'il est à Versailles, on n'a pas eu encore le temps de le prévenir et de le ramener.

—Madame! reprit Roupart du ton le plus sinistrement lugubre, vous aurez beau dire, cela cache le mystère le plus effrayant.

—Le fait est, reprit un autre homme, que l'on ne sait rien.

—Et quand on ne sait rien, reprit Roupart, ce n'est pas clair!

—Qui est-ce qui aurait pu jamais se douter de cela! dit Ursule en joignant les mains.

—Cette chère petite Sabine, reprit Jérémie. Dire qu'hier soir je l'ai embrassée comme si de rien n'était, et que ce matin on la rapporte tout ensanglantée et inanimée!

—A quelle heure l'avez-vous quittée hier soir?

—Un peu avant le couvre-feu.

—Et elle vous avait dit qu'elle sortirait?

—Non.

—Son père n'y était pas?

—Dagé? Il était à Versailles.

—Elle est donc sortie toute seule?

—Il paraît.

—Et son frère?

—Roland l'armurier?

—Oui. Il n'était donc pas non plus avec elle?

—Non. Il avait à travailler à son atelier d'armes toute la nuit pour une commande très pressée. Il a quitté sa soeur quelques instants avant qu'elle ne m'ait souhaité la bonne nuit.

—Mais les garçons? les servantes? qu'est-ce qu'ils disent?

—Ils ne disent rien. Ils sont ébahis: aucun d'eux ne savait que Sabine était sortie.

—Ah! voilà qui est vraiment très étonnant!

—C'est que personne n'en sait plus que nous!

—Peut-être que quand Dagé reviendra on pourra savoir, prévoir ou soupçonner à seule fin de. . ."

Une pirouette brusque que M. Roupart fit sur lui-même arrêta net la parole sur ses lèvres.

" Eh bien! eh bien! fit-il en reprenant son équilibre.

—Mais prenez donc garde!" dit aigrement Mme Joncières.

Le groupe des causeurs et des causeuses venait 'dêtre brusquement séparé par la venue subite d'un personnage qui, fendant la foule, s'était dirigé droit vers l'entrée de la boutique du coiffeur de la cour.

Ce personnage était un homme de haute taille, enveloppé dans les plis d'un long manteau de nuance grise. En pénétrant dans la boutique, cet homme écarta tous ceux qui gênaient sa marche sans paraître se préoccuper des murmures et des réclamations, et, gravissant d'un pas rapide les marches d'un escalier en spirale pratiqué au fond de la grande pièce, il atteignit le premier étage.

Sur le palier, il y avait un garçon coiffeur, le visage consterné, les prunelles rougies par les larmes et semblant en proie à l'abattement le plus complet.

Le nouveau venu désigna du geste une petite porte percée dans la muraille près d'une autre plus élevée. Le garçon coiffeur fit un signe de tête affirmatif.

L'homme au manteau posa avec précaution la main sur la clef de la serrure qu'il fit tourner doucement. La porte s'ouvrit sans bruit, il entra.

La pièce dans laquelle il pénétrait et qu'éclairaient deux fenêtres donnant sur la rue, contenait un lit, une table, une commode, un bonheur-du-jour, des chaises et des fauteuils.

Dans le lit dont les draps portaient des empreintes sanglantes, était étendue Sabine Dage, la fille du coiffeur, la jeune fille que Tavanne avait relevée la nuit précédente sur la neige, en face de l'hôtel Soubise.

Elle avait toujours le visage affreusement pâle, les yeux fermés, les traits tirés et la respiration à peine sensible. On eût dit une agonisante.

Près d'elle, dans un fauteuil, était assise une autre jeune fille, le visage baigné de larmes et paraissant en proie à la douleur la plus vive.

Au pied du lit, debout, les mains posées sur la traverse du meuble, les regards rivés sur la pauvre blessée, se tenait un jeune homme de vingt-cinq ans, très bien pris dans sa taille, à l'aspect noble, martial et vigoureux, au visage empreint d'une triple expression de franchise, de bonté et d'intelligence, expression que voilaient les nuages d'un chagrin profond.

Debout devant la commode, et s'occupant à préparer un breuvage pour la pauvre blessée, était une femme de riche taille et très élégamment vêtue. Un miroir, accroché au-dessus du meuble et placé en face d'elle, reflétait le gracieux et spirituel visage de Mlle Ounault.

Deux filles de service se tenaient à l'extrémité de la chambre, paraissant attendre des ordres.

S'arrêtant sur le seuil de la porte, le nouveau venu parcourut des yeux la chambre. Son regard s'arrêta sur le lit, et son visage devint d'une pâleur extrême.

Quelque faible qu'il eût été, le bruit de la porte, en s'ouvrant et en tournant sur ses gonds, avait fait retourner la tête à la jeune fille assise dans le fauteuil.

Elle tressaillit et se leva vivement :

" Mon frère, dit-elle en courant vers l'homme au manteau qui demeurait immobile. Ah ! vous voilà enfin ! "

Le jeune homme aussi s'était retourné et il fit un pas en avant.

Le nouveau venu s'avança lentement : il salua tristement Mlle Quinault, puis s'approchant du lit, il demeura les bras pendants et les mains jointes dans la position d'un homme que la douleur accable.

Il poussa un profond soupir

" Mais c'est donc vrai? dit-il.

—Oui, Gilbert, c'est vrai! dit le jeune homme en secouant tristement la tête. Ma pauvre soeur a été frappée cette nuit!

—Et qui a pu commettre un pareil crime, reprit Gilbert, dont les yeux étincelèrent soudain et dont la physionomie prit une expression étrange. Qui a pu frapper Sabine?

—Les bandits, sans doute, qui désolent Paris."

L'homme examinait encore Sabine avec une attention profonde. La jeune fille s'était rapprochée de lui.

" Mon frère! dit-elle en se jetant dans ses bras. Je suis bien malheureuse!

—Du courage, Nicette! du courage! reprit Gilbert. Il ne faut pas désespérer!"

Et, se dégageant doucement des bras de la jeune fille, il prit le jeune homme par la main et l'entraîna vers une fenêtre :

" Roland! dit-il, avec un accent décisif, te doutes-tu des causes de ce crime?

—Non, répondit Roland.

—Tu ne soupçonnes personne de l'avoir commis?

—Personne, absolument!

—Parle sans crainte, sans hésiter... il faut tout dire! Il faut que je sache tout."

Puis, après un moment de silence :

" Roland, reprit-il, tu sais que j'aime Sabine autant que tu aimes Nicette. Tu dois comprendre ce qu'en ce

moment j'éprouve de douleur, d'inquiétude et de désir de vengeance!"

Roland étreignit les mains de Gilbert:

"Oh! dit-il, je sens ce que tu sens!

—Eh bien! réponds sans hésiter, comme je te le demandais: Sabine avait-elle inspiré à quelqu'autre un amour semblable à celui que j'éprouve?"

Gilbert regardait fixement Roland.

"Non! repondit celui-ci sans hésiter.

—Tu en es sûr?

—Aussi certain que tu peux l'être, toi, que Nicette n'en aime pas un autre."

Gilbert secoua la tête:

"Comment expliquer ce crime?" murmura-t-il.

Un roulement de voiture retentit dans la rue: il y eut un mouvement parmi la foule.

"Un carrosse qui s'arrête devant la maison! dit une des servantes.

—C'est Dagé qui revient! dit Gilbert.

—Non, dit Mlle Quinault qui s'était approchée de la fenêtre et qui regardait au dehors. C'est le duc de Richelieu.

—Et M. Feydeau de Marville !ajouta Roland

—Le lieutenant de police! dit Gilbert.

—Et deux autres personnes, dit Nicette.

—Le docteur Quesnay et le vicomte de Tavanne!

—Mon Dieu! que viennent-ils faire? dit Nicette avec une inquiétude douloureuse.

—Ah! une autre voiture? s'écria à demi-voix Roland. C'est mon père!

—Pauvre Dagé! dit Mlle Quinault en retournant vers le lit, comme il doit avoir du chagrin!"

L'arrivée successive des deux voitures, la venue du duc de Richelieu, du lieutenant de police, avaient vivement impressionné la foule qui se pressait aux abords de la maison.

Gilbert avait fait un pas en arrière, en lançant dans la glace un regard rapide comme pour inspecter son visage. Puis, jetant sur une chaise le manteau qu'il n'avait pas quitté, il attendit.

Sabine ne faisait pas un mouvement: elle n'ouvrait pas les yeux.

On entendait les marches de l'escalier craquer sous le poids des personnages qui venait de pénétrer dans la maison du coiffeur de la cour.

XII

LA LETHARGIE

Un homme, le visage pâle, les traits bouleversés, les vêtements en désordre, se précipita dans la pièce d'un pas chancelant.

" Ma fille... dit-il d'une voix entrecoupée; mon enfant...

—Mon père! dit Roland en s'élançant vers Dagé, prenez garde!

—Sabine!..."

Et il s'avança vers le lit.

En ce moment le duc de Richelieu, le lieutenant de police et le docteur Quesnay entrèrent dans la chambre. Mlle Quinault alla au devant d'eux.

Dagé était penché sur le lit de Sabine. Il avait pris la main de la jeune fille qu'il pressait dans les siennes. Ses yeux pleins de larmes fixaient leurs regards sur le visage pâle et sans expression de la malade.

Sabine semblait être sous l'empire d'une prostration complète. Ses yeux étaient à demi ouverts, mais sans regard. Son immobilité était absolue; sa respiration s'entendait à peine.

" Mon Dieu! murmura Dagé, dont l'émotion prenait des proportions effrayantes: mon Dieu! mais elle ne me voit pas, mais elle ne m'entend pas!"

Et se penchant plus encore vers elle:

" Sabine! dit-il; ma fille... mon enfant... n'entends-tu pas ton père! Sabine, regarde-moi! Sabine!... Sabine!..."

Le docteur qui s'était approché, passa sa main sur l'épaule de Dagé et l'écarta doucement.

" Docteur!... murmura le coiffeur de la cour.

—Laissez-moi faire et éloignez-vous! dit Quesnay à voix basse. Si le sentiment de la connaissance lui revenait, la moindre émotion pourrait lui être fatale.

—Cependant, je....

—Passez dans l'autre pièce. Remettez-vous et laissez-moi faire!"

Et s'adressant à Roland et à Nicette:

" Emmenez-le, dit le docteur.

—Venez, mon père, dit Roland.

—Dans cinq minutes vous rentrerez," ajouta Quesnay.

Nicette prit le bras du coiffeur.

" Venez, venez, dit-elle. La vie de Sabine dépend du docteur; obéissons-lui.

—Mais ,mon Dieu! s'écria Dagé entraîné par Nicette et par Roland, qu'est-il donc arrivé?"

Tous trois sortirent suivi des deux servantes, auxquelles le docteur avait adressé un geste.

Mlle Quinault était près du lit. Gilbert debout dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée du lit, et à demi caché derrière le rideau retombant, n'avait pas été remarqué par le docteur.

Le lieutenant de police et le duc s'étaient approchés du lit, et ils regardaient attentivement la jeune fille.

" Morbleu! dit Richelieu, qu'elle est belle!"

Quesnay examinait la blessée. Il secoua la tête lentement et il se retourna vers le duc et le lieutenant de police.

" Peut-elle parler? demanda M. Feydeau.

—Non, répondit le docteur.

—Entend-t-elle, au moins?

—Non.

—Voit-elle?

—Non plus. Elle est dans un état léthargique qui peut encore durer plusieurs heures.

—Et est-ce à la blessure reçue que vous attribuez cet état léthargique?

—Moins à la blessure elle-même qu'à l'événement qui a dû avoir lieu. Ma conviction est que cette jeune fille a dû éprouver une émotion profonde: colère, terreur; que cette émotion, en bouleversant l'organisme, a dû déterminer un épanchement au cerveau qui eût pu causer une mort subite. Le sang, coulant par la blessure, a dû modifier la force de l'épanchement; mais, en affaiblissant le sujet, il a amené un accès de coma.

—Coma? répéta Richelieu; qu'est-ce que cela veut dire?

—Assoupissement morbide, premier degré de la léthargie. Elle ne voit, ni n'entend, ni ne sent. La léthargie n'est pas complète puisqu'on entend la respiration, et que l'apparence de la mort n'est pas absolue; mais le coma est à un degré tel qu'elle est absolument privée, je vous le répète, de toute ses facultés.

—C'est bien étrange, dit Richelieu.

—Ainsi, reprit M. Feydeau de Marville, nous pouvons causer et discuter devant elle sans craindre qu'elle puisse entendre aucune de nos paroles?

—Parfaitement.

—Cependant, cet état de sommeil peut cesser.

—Sans doute. Je n'affirmerais pas que d'ici à quelques instants même, elle n'ouvrit pas les yeux et ne balbutiât quelques mots; mais le regard ne verra pas et les paroles ne signifieront rien.

—Combien de temps peut durer cette léthargie! demanda Richelieu.

—Je ne sais, monseigneur. L'accès de la léthargie ayant été déterminé par un cas exceptionnel, je n'ose pas le combattre. Le sang perdu a épuisé les forces et je ne puis employer les moyens ordinaires pour amener le réveil. D'un autre côté, la cessation immédiate et même naturelle de ce sommeil pourrait fort bien causer la mort, et la mort subite. Elle pourrait ouvrir les yeux et rendre le dernier soupir.

—Ah mon Dieu! dit Mlle Quinault en joignant les mains.

—Mais cela est peu probable. Cette continuation de la léthargie, en donnant au corps un repos absolu et en détruisant la surexcitation nerveuse, est une heureuse crise.

—En vérité?

—Oui, mademoiselle. Toute la question est dans le réveil. Si ce réveil ne détermine pas une mort immédiate, la jeune fille sera certainement sauvée.

—Et quel est votre avis? Que pensez-vous ce qui arrivera, docteur?

—Je l'ignore.

—Ainsi, reprit le lieutenant de police, je ne puis ni lui parler, ni la faire parler?

—Non.

—Vous allez dresser procès-verbal de cela, docteur, et M. le duc nous fera l'extrême bonheur de l'approuver.

—Volontiers! dit Richelieu.

—Si cette jeune fille mourait sans pouvoir donner aucun renseignement sur cet horrible crime dont elle a été victime, ce serait affreux! dit M. Feydeau de Marville.

—Sans doute, mais cela peut être.

—Cependant, il faut poursuivre cette affaire!

Et, se tournant vers Richelieu:

—Vous m'avez dit, monseigneur, tout ce que vous saviez?

"Absolument tout, répondit Richelieu. Ma mémoire ne m'a pas fait défaut un seul instant, j'en réponds. Voici comment les choses se sont passées, et Mlle Quinault, qui en sait autant que moi à cet égard, va vérifier mes paroles. La nuit dernière, je soupais chez Mlle Camargo, dans son hôtel de la rue des Trois-Pavillons, en compagnie de Mlles Quinault, Salé, Camargo, Gaussin, Sophie et Dumesnil, et de MM. de Cossé-Brissac, Lixen, Créqui, Tavanne et l'abbé de Bernis. Je n'oublie personne, n'est-ce pas?

—Non! dit Mlle Quinault.

—Il était trois ou quatre heures du matin, continua le duc, quand notre attention fut attirée par des cris plaintifs poussés au dehors. Créqui, Tavanne et Lixen se précipitèrent avec des valets qui les éclairaient, et ils trouvèrent étendu sur la neige, en face de l'hôtel Soubise, rue Vieille-du-Temple, le corps ensanglanté de cette jeune fille. C'est bien cela, mademoiselle?

—Parfaitement cela, M. le duc.

—On apporta la pauvre enfant blessée à l'hôtel Camargo, et tandis que ces dames lui prodiguaient leurs soins, j'envoyais chercher le docteur. Le jour venu, on prit ma voiture, et Mlle Quinault et Mlle Camargo, accompagnées du docteur, rapportèrent ici, avec des précautions infinies, la pauvre enfant toujours absolument privée de sa connaissance."

Le duc s'arrêta.

"C'est tout? demanda le lieutenant de police.

—Oui," dit Richelieu.

M. de Feydeau se tourna vers Mlle Quinault.

"Les souvenirs de M. le duc, dit-il, ont-ils réveillé les vôtres, mademoiselle?

—Ces souvenirs sont les mêmes; seulement, il y a des observations qui ont été faites sur le moment et que je crois utile de rappeler.

—Qu'est-ce donc?

—On a constaté, et je crois en présence du docteur, que Sabine avait été trouvée étendue sur la neige, avec des taches de sang autour d'elle, mais que ces taches ne faisaient point trace et n'indiquaient pas que la jeune fille se fût traînée après avoir été frappée.

—Oui, dit Quesnay.

—Ensuite! demanda Feydeau qui écoutait Mlle Quinault avec une grande expression d'intérêt.

—Il n'y avait non plus, sur la neige, aucune trace de lutte.

—Ce qui indiquait suprise... Après! après! continuez, mademoiselle! Ces remarques sont excellentes! Vous dites?

—Que Sabine n'a pas été volée. Elle avait encore sa chaîne et sa croix d'or, aux oreilles ses boucles, et dans sa pochette une bourse suffisamment garnie.

—Ah! ah! fit le lieutenant de police.

—Elle n'a pas été volée," dit une voix sonore.

Tous se retournèrent. Gilbert, qui n'avait pas perdu un mot de ce qui venait d'être dit, s'était avancé vers le groupe des causeurs.

"Qui êtes-vous? demanda le lieutenant de police en le regardant fixement.

—Le fiancé de Mlle Dagé, répondit Gilbert.

—Votre nom?

—Gilbert... Au reste, monseigneur me connaît, car j'ai l'honneur d'être son armurier.

—C'est vrai! dit Richelieu, c'est Gilbert, du quai de la Ferraille."

Gilbert s'inclina.

"Et tu es le fiancé de cette ravissante enfant?

—Oui, monseigneur.

—Peste! Je t'en fais mon compliment. Tu viendras me présenter ta femme le jour de tes noces, je suppose?

—Hélas! pour que les noces aient lieu, il faut que la guérison soit accomplie. Mais je vous supplie, vous,

monseigneur, et vous, monsieur le lieutenant de police, de me pardonner de m'être mêlé à votre conversation, mais c'est que j'aime Sabine, c'est que Sabine m'a dit qu'elle m'aimait, et tout ce qui la concerne me touche au fond du cœur."

Et s'adressant à Mlle Quinault:

"Ainsi, reprit-il, elle n'a pas été volée?

—Non, mon ami, répondit Mlle Quinault.

—On ne lui a rien pris?

—Absolument rien.

—Alors, si on n'a pas voulu commettre un vol, pourquoi l'a-t-on frappée?"

Tous se turent.

"Et portait-elle sur les bras, sur le corps, des traces de violence? reprit Gilbert.

—Non, dit Quesnay.

—Non, ajouta Mlle Quinault.

—Alors, elle a été frappée au moment où elle s'y attendait le moins, sans tenter de se défendre? Mais pourquoi était-elle rue Vieille-du-Temple!

—Voilà ce que personne n'a pu savoir et ce qu'elle seule peut dire. Elle était sortie cette nuit [illegible] que personne le sût. Son frère a, depuis ce ma[illegible] interrogé tous les garçons et toutes les servantes, [illegible] les voisins et toutes les voisines sans pouvoir rien éclaircir. A quelle heure est-elle sortie? Pourquoi est-elle sortie seule sans prévenir? Avec qui enfin est-elle sortie? Voilà ce qu'aucun de nous n'a pu découvrir."

Gilbert avait les sourcils contractés, comme un homme dont toutes les facultés mentales sont tendues et centralisées vers un même point.

"Etrange! étrange!" murmura-t-il.

Puis, comme frappé par une pensée subite:

"Au moment où on l'a rapportée chez Mlle Camargo, où vous l'avez soignée, elle n'a pas parlé?

—Non. Elle était déjà dans l'état où vous la voyez.

—Il était quatre heures, dites-vous?

—Oui.

—C'était donc quelques instants à peine avant que n'éclatât l'incendie de l'hôtel de Charolais!

—Une demi-heure avant cet événement."

Gilbert laissa retomber sa tête sans parler.

"Vous n'avez pas autre chose à me dire? demanda M. Feydeau à Mlle Quinault.

—Rien, monsieur le lieutenant de police; j'ai tout dit.

—Et vous, docteur?

—J'ai dit tout ce que j'avais à dire, répondit Quesnay.

—Alors, dressez le procès-verbal que je vous ai demandé."

Quesnay alla vers une petite table et se mit en devoir de dresser l'acte.

Gilbert demeurait immobile, la tête penchée, plongé dans un océan de réflexions. Un silence assez long régna dans la pièce.

La porte s'entr'ouvrit doucement et Roland apparut.

"Mon père veut absolument revoir sa fille, dit-il.

—Qu'il vienne, répondit Quesnay sans cesser d'écrire. Nous avons dit tout ce que nous avions à nous dire."

XIII

MONSIEUR LE DUC

Dix minutes après, le duc et le lieutenant de police étaient assis au fond du carrosse qu'emportaient au grand trot deux chevaux vigoureux.

Le duc de Richelieu avait les jambes étendues sur la banquette de devant. Sa physionomie était éclairée par une succession de pensées vives, et son regard s'animait, par instant, d'un reflet fauve, tandis qu'un sourire de satisfaction glissait sur ses lèvres.

M. Feydeau de Marville, les bras croisés, le corps appuyé dans l'angle du carrosse et le front chargé de nuages, était plongé dans une rêverie profonde.

" Elle est véritablement charmante! " dit le duc.

M. Feydeau ne répondit pas. Richelieu se tourna vers lui:

" Que diantre avez-vous donc, mon cher? demanda-t-il. Vous paraissez méditer un crime! Vive Dieu! quel air sombre !Qu'avez-vous. "

Le lieutenant de police étouffa un soupir:

" Je suis inquiet et tourmenté! dit-il.

—Et pourquoi?

—Parce qu'en ce moment tout semble tourner contre moi.

—Et comment cela?

—Monsieur le duc, reprit Feydeau avec un accent

confidentiel, vous avez daigné me témoigner tant de fois une charmante bienveillance que je ne saurais aujourd'hui cacher ce que je ressens. C'est en ami que je vous prie de m'écouter.

—C'est toujours en ami que je vous écoute, Marville. Qu'avez-vous à me dire?

—Vous n'ignorez pas que le roi m'a exprimé ce matin son mécontentement...

—A propos de Poulailler?

—Précisément.

—Oui. Je sais que Sa Majesté voudrait que le drôle fût en prison depuis longtemps.

—Eh bien! ce mécontentement que j'espérais voir disparaître, va prendre de nouvelles forces.

—Pourquoi?

—A propos de cette affaire de Sabine Dagé.

—Ah! ah! fit le duc en secouant la tête en homme convaincu.

—Dagé est le coiffeur de la cour. Dagé coiffe la reine, les princesses: son influence est grande à Versailles, et le roi lui parle souvent.

—C'est vrai.

—Cet événement va faire un bruit immense. A cette heure toute la cour s'en occupe. Demain il ne sera question que de cela au lever.

—Incontestablement.

—Dagé va demander justice. Sa Majesté voudra avoir des détails. Elle me fera venir, elle m'interrogera. Que lui dirai-je?

—Ce que vous savez.

—Je ne sais rien.

—Ah diantre! c'est vrai.

—Or, le roi, qui m'a fait ce matin des reproches sur ce qu'il a nommé ma négligence, va demain m'accuser d'incurie en me voyant dans l'impossibilité de lui donner un renseignement.

—C'est bien possible.

—Ces myriades d'attentats commis avec l'impunité des criminels donnera beau jeu à mes ennemis, et Dieu sait si j'en ai!

—Oh! je le sais, mon cher Marville.. Eh bien! alors, qu'allez-vous faire?

—Je suis fort embarrassé, et c'est ce qui me désole. Je ne puis renseigner Sa Majesté qui m'exprimera de nouveau son mécontentement. Je ne puis offrir la démission de ma charge, car en présence de ce nouveau méfait impuni, tous ceux qui me détestent trouveront des monceaux de pierres pour m'écraser...

—Encore une fois, que voulez-vous faire?

—Encore une fois, je ne puis le dire, car je n'en sais rien, mais absolument rien."

Richelieu se pencha vers son voisin:

"Eh bien! dit-il, si vous ne le savez pas... je le sais moi.

—Vous, monsieur le duc, s'écria Feydeau, vous savez ce que je dois faire?

—Oui.

—Et que dois-je faire?

—Vous réjouir au lieu de vous désoler.

—Comment!

—Voulez-vous m'écouter?

—Je suis tout oreille.

—Tel que vous me voyez, mon cher Feydeau, et je vous engage à me regarder bien en face: il vient de naître en moi une pensée étonnante et mirifique.

—Une pensée?

—Concernant l'événement qui vient d'avoir lieu et qui, loin d'être pour vous une cause de chute, doit être une cause de fortune.

—Comment?

—Ecoutez-moi bien.

—Je suis tout oreilles, monsieur le duc.

—Soyez mieux que cela, Feydeau! Soyez tout intelligent.

—Cela est facile, puisque je suis près de vous.

—Très bien! J'accepte le compliment pour une vérité et je commence."

Le duc prit sa tabatière, la mania, l'ouvrit et puisant dedans avec le pouce et l'index:

"Mon cher monsoeur de Marville, dit-il, il faut avant tout que je vous dise que le service que je vais vous rendre doit être la conséquence d'un service que vous me rendrez. Je solde ma reconnaissance par anticipation.

—Un service, monsieur le duc?

—Oui, un service important.

—Je suis à vos ordres.

—Oh! oh! ce que j'ai à vous demander n'est pas facile à accomplir.

—Si ce n'est point impossible... Mais si vous voulez me dire de quoi ou de qui il s'agit...

—Mon cher de Marville, commença le duc sur un ton tout confidentiel, il s'agit de cette bonne et regrettée duchesse de Châteauroux.

—Ah! ah!

—Morte il y a six semaines à peine, morte pour le malheur du roi et pour le nôtre... Cette chère duchesse! C'était une amie véritable... Nous étions en grande correspondance, surtout depuis ses déplorables affaires de Metz... et dans ses lettres, ainsi que vous le pensez, je faisais preuve d'une franchise complète... je donnais à la duchesse de ces conseils... que l'on donne dans l'intimité..."

En parlant ainsi, le duc scandait, pour ainsi dire, chacune de ses phrases. Il appuyait sur chaque mot en lançant un regard oblique sur le lieutenant de police.

"La duchesse morte, poursuivit Richelieu, les scellés ont été apposés dans son hôtel. Or, vous vous rappelez

ce qui s'est passé à la mort de Mme de Vintimille, la soeur et la prédécesseuse de la belle duchesse, il y a quatre ans? On apposa les scellés et le roi se fit apporter le portefeuille de Mme de Vintimille pour reprendre sa correspondance particulière avec elle. Malheureusement avec cette correspondance du roi il y en avait d'autres. Vous savez ce qui arriva?

—Des disgrâces accompagnées de plusieurs ordres d'exil.

—Voilà précisément ce qu'il faut empêcher qu'il arrive cette fois.

—Comment, monsieur le duc, vous craignez...

—Je crains, mon cher de Marville, que le roi ne prenne en mauvaise part certains excellents conseils que j'ai donnés. Les meilleures intentions du monde peuvent être mal interprétées.

—Cela est vrai. Mais alors que désirez-vous?

—Vous ne comprenez pas?

—A peu près. Cependant je préférerais que vous vous expliquassiez nettement afin de pouvoir mieux vous servir.

—Eh bien! Les scellés ayant été apposés chez Mme de Châteauroux, je désirerais avant que ces scellés fussent levés et que le roi se soit fait apporter le portefeuille de la duchesse, que cette correspondance intime rentrât entre mes mains..."

Feydeau secoua la tête:

"C'est fort difficile! dit-il.

—Difficile ,oui! Impossible, non!

—Comment faire?

—Cela vous regarde, mon cher ami. Je ne vous impose rien. Je vous ai fait confidence de mes inquiétudes. C'est à vous à voir si vous pouvez me rendre ma tranquillité. Maintenant ne parlons plus de cela, parlons de l'affaire de la petite Sabine Dagé qui, à bon droit, vous préoccupe si fort. Savez-vous bien qu'elle

est ravissante, cette petite, et qu'à bien prendre c'est un vrai morceau de roi.

—Ah !vous croyez, monsieur le duc? dit le lieutenant de police en tressaillant.

—Je crois, mon cher, qu'il peut y avoir quelque chose d'excellent dans cette prétendue mauvaise affaire. Le roi s'ennuie fort. Depuis la mort de la duchesse son coeur est vide. Il est temps que Sa Majesté ait une distraction aimable. N'est-ce pas votre avis?

—Tout à fait.

—L'affaire de Sabine va faire grand bruit. On peut lui donner le côté le plus extraordinaire. Le roi désirera évidemment la voir. Elle est fort belle... Qu'elle guérisse vite, mon cher de Marville...

—Une fille de coiffeur! murmura le lieutenant de police.

—Bah! Le roi aime le changement, et cette succession des demoiselles de Nesles l'a fatigué des amours de grandes dames.

—En vérité?

—Mon cher ami, songez à ce que je viens de vous dire, veillez sur la petite Dagé, faites-la guérir vite et pensez que la succession de Mme de Châteauroux ne peut rester longtemps vacante."

La voiture venait de s'arrêter, un valet de pied ouvrit la portière.

"Vous voici devant la petite porte du jardin de votre hôtel, continua le duc. Au revoir,mon cher de Marville.

Le lieutenant de police descendit: la portière se referma et la voiture s'éloigna. M. Feydeau de Marville regarda autour de lui. Il était sur le boulevard, et cette partie de Paris était absolument déserte. En face de lui il y avait une petite porte percée dans la muraille. Il prit une clef dans sa poche et l'introduisit dans la serrure.

Au moment où il appuyait la main sur la clef pour la faire tourner, une ombre surgit subitement, et un homme apparut se glissant le long de la muraille du couvent des Capucines.

" Monsieur ! " dit-il.

Le lieutenant de police reconnut Gilbert, l'homme qu'il venait de rencontrer dans la chambre de Sabine Dagé.

" Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

—Vous parler quelques instants, dit Gilbert. Je vous ai suivi depuis que vous avez quitté la maison du coiffeur.

—Qu'avez-vous à me dire ?

—Vous demander ce que vous supposiez touchant Sabine. A quelle cause attribuez-vous cet horrible attentat ? Qui peut l'avoir commis ?

—Je ne puis vous répondre.

—Permettez-moi, monsieur le lieutenant de police, de vous parler avec franchise. J'aime Sabine... je l'aime de toutes les forces de mon coeur et de mon âme. Elle et ma soeur sont les deux seuls liens qui me rattachent à la vie. Qui a osé attenter à l'existence de Sabine et pourquoi y a-t-on attenté ? Voilà ce qu'il faut que je sache, voilà ce que je veux savoir, voilà ce que je saurai !"

Gilbert prononça ce dernier mot avec une telle expression énergique que le lieutenant de police le regarda fixement.

" Je mettrai tout en oeuvre pour arriver au but, continua Gilbert. Et maintenant, monsieur le lieutenant de police, ce que je vous demande, c'est de me mettre à même d'avoir près de vous à l'égard de cette affaire les renseignements les plus précis.

—Adressez-vous au bureau des comissaires et on vous renseignera chaque jour.

—Non. Je ne veux avoir affaire qu'à vous.

—A moi?

—A vous seul, monsieur. Trois fois par jour et trois fois par nuit, je passerai sur ce boulevard, devant cette porte, à minuit et à midi, à trois heures et à sept heures. Quand vous aurez quelque renseignement à me donner, je serai à votre disposition. Moi-même si je puis vous éclairer dans cette affaire, je le ferai. Ne vous étonnez pas de la façon que je vous parle, monsieur. Je suis tout autre que ce que je parais être. En échange du service que vous me rendrez, je puis vous en rendre un plus grand encore.

—Un service à moi? dit le lieutenant de police avec étonnement.

—Oui.

—Et lequel?

—Vous faire trouver face à face avec Poulailler.

—Face à face avec Poulailler, dit M. Feydeau en tressaillant.

—Oui.

— Où cela?

—Dans votre hôtel, dans votre cabinet.

—Prenez garde, monsieur! Il est dangereux de plaisanter sur un tel sujet avec un homme tel que moi.

—Sur la vie de Sabine, monsieur, je parle sérieusement.

—Quoi! Vous pourriez me faire trouver face à face avec Poulailler.

—Oui.

—Dans mon hôtel?

—Dans votre hôtel.

—Quand cela?

—Le jour même où je saurai quel est celui qui a frappé Sabine.

—Et si je savais cela dans une heure?

—Dans une heure vous verriez Poulailler."

La réponse fut faite avec une telle assurance que le

lieutenant de police parut dominé. Cependant un doute traversa son esprit.

" Encore une fois, reprit-il, ne vous jouez pas de moi ! Je vous punirais cruellement.

—Pour quel motif vous ferais-je cette promesse ? Pour qui parlerais-je ainsi ? "

Gilbert supporta sans trouble et sans effronterie le regard du lieutenant de police, ce regard, qui faisait cependant frissonner bien des gens.

—Passez chaque jour et chaque nuit aux heures que vous avez dites, reprit M. Feydeau. Quand j'aurai à vous parler, je vous ferai prévenir. "

En achevant ces mots, le lieutenant de police ouvrit la porte et il entra dans le jardin.

XIV

UNE SITUATION EMBARRASSANTE

M. Feydeau de Marville traversa le jardin et pénétra dans l'hôtel par l'entrée des appartements particuliers. A peine gravissait-il la dernière marche du perron, qu'un huissier accourut vers lui.

"Son Excellence M. le ministre des affaires étrangères, dit-il, attend monsieur le lieutenant-général dans le salon.

—Le marquis d'Argenson! dit M. Feydeau avec étonnement.

—Oui, monsieur.

—Il y a longtemps qu'il est là?

—Cinq minutes à peine."

M. Feydeau ouvrit vivement une porte, et il pénétra dans le salon. M. d'Argenson l'attendait effectivement.

Le Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, avait été nommé secrétaire d'Etat, chef du département des affaires étrangères en 1744. Il était le successeur d'Amelot de Chaillou.

C'était un homme de grande taille, haut en couleur. L'expression de sa physionomie était vague; il y avait de la bonté, de la froideur, de la timidité dans ce visage. Le marquis offrait un contraste complet avec son

frère le comte, qui a laissé un nom célèbre dans les annales de la police.

Son maintien embarrassé et gêné, sa timidité excessive en apparence, sa parole inquiète lui avaient valu à la cour le surnom de d'*Argenson la Bête*.

Mais s'il n'avait pas les dehors d'un homme d'esprit, il en avait cependant les qualités précieuses. Il était doué d'un grand sens et d'une grande pénétration. Louis XV l'avait estimé à sa juste valeur, lorsqu'il l'avait nommé ministre en dépit des sarcasmes qui avaient plu sur le marquis, et les travaux accomplis font foi que le roi avait eu raison, à commencer par le livre intitulé: *Jusqu'où la démocratie peut-elle être admise dans un Etat monarchique*, que Rousseau cite avec éloge dans son *Contrat social*, et qui peut être considéré comme le prélude des écrits des économistes.

M. de Marville s'était incliné profondément devant le ministre des affaires étrangères; celui-ci lui répondit par un salut courtois.

" Désolé de vous avoir fait attendre, dit le lieutenant de police, mais je m'occupais du service du roi.

—C'est aussi le service du roi qui m'amène près de vous, répondit le marquis.

—A vos ordres, monsieur.

—Nous pouvons causer ici? demanda M. d'Argenson en regardant autour de lui avec une expression d'inquiétude.

—En toute sécurité, monsieur; personne ne peut nous entendre.

—C'est que ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance.

—J'écoute, monsieur le ministre.

—Alors venez vous asseoir ici, sur ce canapé, près de moi. "

M. Feydeau adressa un geste au ministre comme pour le prier d'attendre, puis il alla successivement vers les

trois portes donnant accès dans le salon, il les entr'ouvrit, ensuite il revint s'asseoir près de M. d'Argenson.

"Je vous écoute, dit-il.

—Mon cher monsieur de Marville, reprit le ministre, j'eusse pu, à la rigueur, me dispenser de vous attendre, car je n'avais à vous remettre que cet ordre émané du roi et dicté mot à mot par Sa Majesté."

D'Argenson prit dans sa poche un parchemin plié en quatre qu'il présenta au lieutenant général de police.

"Lisez!" lui dit-il.

Feydeau ouvrit le parchemin et lut:

"Mander ce qui suit au lieutenant général de police:

"Ce soir, de dix heures à minuit, par la barrière Vincennes, entrera dans Paris une chaise de poste conduite par quatre chevaux et deux postillons.

"Deux valets en *grison* seront sur le siège de la chaise.

"Cette chaise a la caisse de couleur brune avec des roues de même nuance, rechampies vert.

"Elle ne porte aucune armoirie.

"Elle doit contenir un homme fort jeune, ne parlant pas français.

"Ne rien négliger pour s'emparer de cet homme à son entrée dans Paris. Son individualité constatée, on le conduira dans sa chaise à l'hôtel de la police, mais que personne ne monte à côté de lui, qu'on ferme même les contrevents des portières, afin d'isoler absolument le prisonnier.

"Veiller surtout à ce qu'aucun papier ne soit jeté au dehors.

"Qu'un profond secret enveloppe les moindres particularités de cet événement."

M. Feydeau avait achevé sa lecture.

"Cet ordre est facile à exécuter, dit-il; je vais prendre des mesures immédiatement.

—Très bien! dit d'Argenson.

—Et cet homme conduit ici, que devrai-je en faire?

—Cet homme, s'il ne parle pas français, parle polonais. Sans aucun doute, quand il se verra arrêté, il exigera qu'on le conduise devant moi pour réclamer l'autorité et l'assistance de l'ambassadeur de son pays. dans ce cas, vous le conduiriez à mon hôtel, quelle que soit l'heure. Dans le cas, au contraire, où il ne réclamerait pas, faites-moi prévenir et gardez-le à vue dans votre cabinet jusqu'à ce que j'arrive.

—C'est tout?

—Mettez ses papiers à l'abri de tout regard indiscret.

—Soyez sans crainte à cet égard.

—Cet événement d'enlèvement ne doit être connu que de trois personnes: le roi, moi et vous. Employez donc des hommes habiles et intelligents pour l'arrestation à la barrière, car il y va de la vie pour eux, de l'emploi de lieutenant de police pour vous, et du ministère pour moi.

—Je vais donner les ordres en conséquence, repondit M. Feydeau, et je réponds de mes agents.

—Alors le roi sera content.

—Dieu vous entende!

—Autre chose encore, reprit d'Argenson sur un ton très confidentiel.

—Quoi donc?

—Le roi serait curieux, à cause de certains points inconnus à tout autre qu'à moi, de savoir ce que fait M. le prince de Conti, quelles sont les personnes qu'il fréquente le plus, et si on ne remarque pas, dans son intérieur, des préparatifs de voyage ou de prochain déplacement.

—Je m'occuperai de cela."

M. d'Argenson s'était levé.

"Vous m'avez compris? demanda-t-il.

—Parfaitement," répondit Feydeau.

Le ministre fit quelques pas vers la porte, M. Feydeau se précipita pour lui faire les honneurs :

" Non ! non ! demeurez ! dit vivement le marquis, je suis venu sans livrée. J'ai défendu à l'huissier de dire à tout autre qu'à vous que j'étais ici. Il est inutile que ma visite fasse bruit. Au revoir, monsieur le lieutenant général, et faites que Sa Majesté soit satisfaite de vos services. "

M. Feydeau s'inclina : le ministre des affaires étrangères quitta le salon.

A peine seul, M. Feydeau passa dans son cabinet. Il s'approcha de sa bibliothèque, il fit jouer un ressort et il ouvrit un tiroir secret dans lequel il prit une liasse de papiers. Il porta ces papiers sur son bureau, ouvrit un autre tiroir et en tira deux *grilles* en cuivre comme celles dont on se sert pour la correspondance diplomatique.

Il appuya successivement ces grilles sur plusieurs papiers et il lut à voix basse.

" C'est bien cela ! murmura-t-il. Ces renseignements étaient exacts. Un parti polonais veut renverser le roi Auguste, un autre veut rappeler au trône le roi Stanislas, mais ce parti-là ne saurait triompher de la maison de Saxe. Ce qu'il faut pour dominer ces Magnats, ces Staarostes, ce peuple turbulent, c'est un prince au nom célèbre, un Bourbon de France !... C'est évidemment au prince de Conti que cet envoyé polonais est adressé ! "

M. Feydeau réfléchit longuement.

" Le roi approuve-t-il ou désapprouve-t-il ce projet ? reprit-il. Là est le point délicat à traiter... En arrêtant ce Polonais me ferai-je un ami ou un ennemi d'un prince de Bourbon ? "

M. Feydeau de Marville s'était levé, et il parcourait la pièce avec des mouvements d'inquiétude et d'impatience. Il était anxieux et hésitant, et cela s'expliquait. Les lieutenants de police, parmi les mille et un désagré-

ments de leurs charges, mettaient au premier rang la fâcheuse attribution de surveiller les princes du sang et les membres de la famille royale. Ils savaient que ces hauts personnages, dès qu'ils en étaient instruits ou qu'ils le devinaient, en ressentaient du dépit, qu'ils ne se gênaient pas pour faire passer aux dépens de qui les rendait l'objet d'une surveillance incommode.

"Il était rare, dès un lieutenant de police de cette époque, qu'un service de ce genre ne fût pas récompensé par des avanies très directes, après les réconciliations plâtrées des puissances ennemies. Le sacrifice d'un subalterne est une de ces mièvreries dont on ne se fait pas faute, et qui compte au premier rang des réparations d'honneur, que, d'une part, on exige toujours, et que, de l'autre, on accorde volontiers."

"Corbleu! dit le lieutenant de police en s'arrêtant avec un geste de colère, tout se réunit donc aujourd'hui pour rendre la situation plus difficile! Ces indéchiffrables affaires de Poulailler, cet attentat commis sur la fille de Dagé, cette nouvelle histoire de Pologne qui me met dans la position la plus délicate!... Que faire?

Puis après un silence:

"Il faut agir, cependant!" reprit M. Reyde.

Et il agita violemment un cordon de sonnette.

XV

LA SERVANTE

"Gilbert a raison! disait Dagé. Il faut procéder ainsi.

—Voulez-vous me permettre d'agir come je l'entendrai ?demanda Gilbert.

—Oui! Faites tout, mais arrivons à connaître le secret de cette infamie!... Oh! ma fille! ma pauvre enfant!...

—Calmez-vous, par grâce !Ayez autant de courage que Roland et moi en avons.

—Eh bien! faites! je me contiendrai!"

C'était dans l'arrière-boutique de Dagé que se passait cette scène. Cette arrière-boutique avait une ouverture sur la cour, une autre sur l'allée de la maison et une troisième sur la boutique.

Il faisait nuit, les lampes étaient allumées. Dagé, Gilbert et Roland étaient assis autour d'une table ronde sur laquelle il y avait tout ce qui était nécessaire pour écrire.

"C'est ton avis aussi que j'agisse comme j'ai l'intention de le faire? dit Gilbert à Roland.

—Oui, Gilbert! Je sais combien tu aimes ma soeur. Je sais quel homme tu es. J'approuve d'avance tout ce que tu feras."

Gilbert se leva et alla ouvrir la porte donnant dans la boutique.

" Phoebus ! " appela-t-il.

Un garçon coiffeur accourut.

" Dites à Isnarde et à Justine de descendre. J'ai à leur parler. "

Le garçon s'élança dans l'escalier et disparut.

" Léonard ! " appela encore Gilbert.

Un second garçon vint à lui.

"Allez prier M. Roupart le bonnetier et sa femme de venir voir M. Dagé. Ensuite, vous entrerez dans la boutique de Mme Joncières, la parfumeuse, et dans celle de Mme Jérémie, la brodeuse, et vous prierez également ces dames de venir ici sur l'heure sans perdre une minute. "

Le garçon se précipita comme s'était précipité Phoebus.

" Pourquoi demander tous ces gens? dit Dagé avec inquiétude.

—Laissez-moi faire; vous allez le savoir, " répondit Gilbert.

Les deux servantes descendaient à la suite de Phoebus.

" Comment va ma fille? demanda Dagé.

—Toujours de même, monsieur, répondit Justine. Elle est immobile, mais cependant Mlle Quinault disait tout à l'heure à Mlle Nicette que la respiration était plus forte. "

Dagé joignit les mains et leva les yeux vers le ciel comme pour remercier Dieu.

" Mlle Quinault ne veut donc pas prendre un peu de repos? dit Roland.

—Non, répondit Gilbert. Elle a déclaré qu'elle veillerait toute la nuit auprès de Sabine, et qu'elle ne sortirait de sa chambre que lorsque Sabine l'aurait reconnue et lui aurait souri.

—Comment la remercier jamais! dit Dagé. C'est un bon ange qui veille sur ma fille."

La porte de la boutique s'ouvrit; un troisième garçon rentra.

"Ah! dit Roland c'est Blondin.

—M. de Tavanne est-il revenu de Versailles? demanda Gilbert.

—Pas encore, monsieur, répondit le garçon; mais, dès qu'il sera revenu, on lui remettra votre lettre. C'est le premier valet de chambre qui l'a prise.

—Bien!" dit Gilbert en congédiant le garçon du geste.

Cinq minutes après, Roupart, Ursule, Mme Jérémie, Mme Joncières étaient assis dans l'arrière-boutique, se regardant mutuellement avec une expression de vive curiosité. Les deux servantes étaient debout près de la cheminée; les trois garçons se tenaient devant la cloison vitrée séparant l'arrière-boutique de la boutique.

"Mes amis, dit Gilbert qui dominait l'assemblée, vous avez tous ressenti un profond chagrin du cruel événement qui nous frappe. Vous aimez tous Sabine, vous devez être comme nous bien horriblement anxieux de savoir la vérité, de lever ce voile qui recouvre jusqu'ici le crime accompli. Vous allez nous aider, n'est-ce pas, pour nous efforcer de faire jaillir la lumière?

—Oui! oui! dirent à la fois Mme Jérémie, Ursule et Mme Joncières.

—Il est évident, dit Roupart, que la lumière de la vérité est le grand flambeau social.

—Taisez-vous donc! dit Ursule en poussant son mari du coude.

—Procédons par ordre," reprit Gilbert.

Et s'adressant à Dagé:

"Hier, à quelle heure êtes-vous parti pour Versailles? demanda-t-il.

—Hier matin à huit heures, répondit Dagé.

—Et vous n'êtes pas revenu dans la journée ni dans la soirée?

—Non.

—Quand vous êtes parti, comment était Sabine?

—Exactement comme à l'ordinaire. Elle était vive, gaie, légère. Elle paraissait heureuse et pas l'ombre d'une pensée triste n'obscurcissait son regard.

—Vous demanda-t-elle si vous reviendriez le soir à Paris?

—Non, elle ne s'en informa pas.

—Vous n'avez aucune observation à communiquer? Rappelez vos souvenirs.

—Rien de particulier, rien qui m'ait frappé.

—Et toi, Roland, à quelle heure as-tu quitté ta sœur?

—Je suis revenu souper à six heures, dit Roland. Sabine était joyeuse et gaie comme elle l'est tous les jours de sa vie. Elle m'a demandé si tu étais venu à l'atelier dans la journée. Je lui ai répondu que non. Alors elle a fait une petite moue indiquant une intention de bouderie à ton égard. Je lui dis que tu avais eu à fourbir des armes dans ta boutique du quai de la Ferraille, et que je te verrais le soir, car nous avions à travailler ensemble. Elle sourit. Puis elle me demanda si je t'avais parlé au sujet de ta sœur Nicette. Je lui répondit que je te déclarerais nettement mes intentions et mes désirs le soir. Sabine m'embrassa en rougissant de plaisir. Cette pensée, d'une double union prochaine, la remplissait de joie. Quand je la quittai, elle était émue, mais cette émotion était bien douce.

—Quelle heure était-il lorsque tu la quittas? demanda Gilbert.

—Huit heures à peine.

—Et tu ne l'as revue?...

—Que ce matin au moment où on la rapportait.

—Tu étais rentré?

—Oui. J'étais dans ma chambre, croyant Sabine dans la sienne.

—Et tu n'as rien remarqué à l'extérieur ni à l'intérieur de la maison qui dût indiquer des traces de violence?

—Rien.

—C'est tout ce que tu sais?

—Absolument."

Gilbert fit signe à Phoebus d'approcher.

"Que s'est-il passé hier soir? demanda-t-il.

—Rien d'extraordinaire, monsieur, répondit le garçon coiffeur. Léonard et Blondin le savent comme moi. Mlle Sabine est restée assise dans le comptoir toute la soirée. Elle a brodé n

—Est-il venu quelqu'un?

—Le valet de chambre de M. le marquis de Caussade, le grand laquais de M. Béjart, le fermier général, et le valet de chambre du duc de Larochefoucauld.

—C'est tout?

—Je crois que oui."

Phoebus regarda ses deux collègues les interrogeant tacitement.

"Non, il n'est venu personne autre après que M. Roland a été parti, dit Léonard.

—Personne, ajouta Blondin, si ce n'est Mme Jonciè-res, et Mme Jérémie qui sont venues passer une heure auprès de mademoiselle.

—Oui, dit Mme Jérémie, et je...

—Pardon! interrompit Gilbert, tout à l'heure je vous prierai de me répondre, mais, laissez-moi suivre la ligne que je me suis tracée."

Et s'adressant aux garçons:

"A quelle heure avez-vous fermé?

—A neuf heures et demie, monsieur! répondit Léonard.

— [illegible] en fermant la boutique, vous n'avez [illegible] rien remarqué ?

— Rien absolument, monsieur. Mlle Sabine [illegible] un seul [illegible] nous [illegible]

— Et, ajouta Phœbus [illegible] [illegible]

— Elle n'était pas habillée pour sortir.

— Oh ! non, monsieur.

— Il n'est venu aucune lettre pendant la soirée.

— On n'a rien apporté.

— A neuf heures et demie, reprit Phœbus, après [illegible] [illegible] [illegible] pendant que [illegible] [illegible] reconduisait [illegible] par la porte de l'[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ?

— Non, monsieur, dirent les trois garçons.

— Et pendant la nuit vous n'avez rien entendu ?

— Rien absolument, répondirent-ils.

Gilbert se tourna vers Mme Jérémie et Mme Joncières.

" Et vous, mes amies, qu'en savez-vous ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose de bien important, répondit Mme Jérémie. Nous sommes venues passer la soirée auprès de Sabine, travaillant avec elle comme nous en avons l'habitude. Nous l'avons quittée au moment de la fermeture et elle nous a reconduites par la porte de l'abbé. C'était Isnarde, qui était avec elle et qui nous éclairait.

— Nous lui avons souhaité bonne nuit, reprit Mme Joncières, et tout a été fait.

— Et durant le reste de la soirée, durant la nuit même, vous n'avez rien entendu ?

— Pas l'ombre. Pas [illegible], dit Mme Joncières. Rien qui puisse attirer notre attention.

— Ni la nôtre, dit Mme Jérémie.

— Ni la nôtre, " ajouta Ursule.

Gilbert regarda les deux servantes :

" Approchez ! " dit-il.

[illegible] avancées...

" Qu'est-ce [illegible] celle de vous qui est restée la dernière avec Mlle Sabine? demanda-t-il.

— Isarde! répondit vivement Justine. C'est elle qui s'est toujours occupée de mademoiselle bien plus que moi."

Le [illegible] pour faire passer Isarde devant elle:

" Mais parle donc! dit-elle en la poussant.

— Moi, dit Isarde dont le visage était empourpré, je ne sais rien.

— Et vous qui êtes restée avec Sabine quand elle a fermé la porte de l'allée? demanda Gilbert.

— Je ne... je crois que oui... monsieur, balbutia la servante.

— Comment? vous croyez? vous n'en êtes pas sûre, dit Gilbert.

— Je ne sais... pas...

— Qui a fermé la porte? Est-ce elle ou vous?...

— Ce n'est ni elle ni moi...

— Qui donc?

— Je ne... personne...

— Comment? personne n'a fermé la porte d'entrée donnant sur la rue?"

Isarde ne répondit pas. Elle avait pris le bord de son tablier et le roulait machinalement dans ses doigts, les yeux baissés.

" Répondez donc, dit Gilbert avec impatience. Vous êtes restée la dernière avec Sabine?

— Je ne sais pas...

— L'avez-vous accompagnée dans sa chambre?...

— Je ne crois pas...

— Est-il venu quelqu'un la demander pendant que vous étiez ensemble?

— Je ne sais pas..."

A cette phrase répétée pour la troisième fois, Gilbert s'arrêta, et il regarda successivement Dagé et Roland.

Le père et le fils paraissaient profondément impressionnés.

"Isnarde, dit vivement le coiffeur, il faut que tu parles plus clairement que tu ne le fais...

—Mon digne maître, dit la servante en joignant les mains, je vous en supplie en grâce, ne me demandez rien!

—Ne te demander rien! s'écria Roland. Et pourquoi dons?"

Gilbert avait éte décrocher un Christ appendu à la muraille. Il le présenta à Isnarde:

"Jure sur cette croix que tu ne sais rien, que tu n'as rien à nous apprendre, et je te jure, moi, de ne plus t'interroger."

Isnarde ne répondit pas.

"Jure!" répéta Gilbert.

Le visage de la servante était devenu plus pâle qu'un linceul. Elle continua à garder le silence, mais ses lèvres se contractaient:

"Jure ou réponds!" dit Gilbert avec un ton menaçant.

Elle se tordit les mains.

"Mais parle donc! réponds! explique-toi! s'écria Dagé avec violence.

—Mon bon maître, je vous en supplie!" dit Isnarde, les mains toujours jointes.

Et elle tomba à genoux devant le coiffeur.

"Jour de Dieu! s'écria Roland. Cette femme sait quelque chose!

—Parle! dis tout! ne cache rien! s'écrièrent à la fois Mme Jérémie, Ursule et Mme Joncières.

—Parle donc!" ajouta Justine.

Isnarde était toujours à genoux dans la même position suppliante:

"Que le bon Dieu me vienne en aide! murmura-t-

elle. Que ma sainte patronne ne m'abandonne pas! Qu'elle me secourt!

—Encore une fois veux-tu parler! dit Gilbert.

—Quoi? s'écria Dagé, ma fille a été lâchement frappée, elle se meurt, elle ne peut parler, et cette misérable femme qui sait quelque chose refuse de nous répondre!

—Elle est donc coupable!" dit Roland.

Isnarde se redressa avec un seul élan:

"Coupable, moi! s'écria-t-elle.

—Pourquoi refuses-tu de parler?

—Je ne le puis.

—Mais pourquoi?

—J'ai fait serment sur le salut de mon âme de ne rien dire.

—A qui as-tu fait ce serment? demanda Dagé.

—A votre fille!

—A Sabine? s'écria Gilbert.

—Oui

—Est-ce elle qui te l'a demandé ce serment?

—Elle-même."

Tous les assistants se regardèrent avec une expression d'étonnement que rien ne saurait rendre.

Il était évident qu'on était loin de s'attendre à la participation qu'Isnarde devait avoir prise au fatal et mystérieux événement. Gilbert s'était rapproché de la servante:

"Tu vas tout nous dire! dit-il.

—Torturez-moi, tuez-moi! répondit Isnarde, mais je ne parlerai pas.

—Et que faudrait-il donc pour te faire parler? s'écria Dagé

—Que mademoiselle me relevât de mon serment.

—Mais, malheureuse! s'écria Roland, tu es folle! Quoi! ma soeur est victime d'un horrible attentat et tu refuses de nous éclairer, nous, le père et le frère, sur les circonstances qui ont accompagné le crime! Mais.

encore une fois, prends garde! Refuser de répondre à nos questions, c'est avouer ta culpabilité.

—Croyez ce que vous voudrez, dit Isnarde. J'ai juré. Je ne parlerai pas tant que mademoiselle ne m'ordonnera pas de parler!"

Gilbert avait les lèvres très pâles et les sourcils contractés. Il semblait en proie à l'anxiété la plus poignante.

Mme Jérémie, Ursule, Mme Joncières, Justine, ouvraient de grands yeux, et une expression de stupéfaction profonde avait envahi leur visage.

Les garçons du coiffeur paraissaient ne rien comprendre.

Quand au bon M. Roupart, depuis le commencement de l'interrogatoire, il écarquillait ses petits yeux gris, il ouvrait la bouche, il faisait des grimaces, ce qui dénotait en lui, au dire de sa femme, un grand travail d'esprit.

Il y eut un instant de solennel silence que Roupart fut le premier à rompre.

"Ah! mais! ah! mais! dit-il, c'est que c'est très drôle tout cela! très drôle!... si drôle même que je n'y comprends rien! Si cette fille ne parlait pas, on pourrait croire qu'elle est muette, mais il n'y a...

Gilbert avait saisi la main d'Isnarde.

"Au nom de la vie de Sabine, dit-il tu parleras!"

La servante se laissa secouer rudement.

"Non! dit-elle.

—Tu refuses?

—Oui!

—Eh bien! misérable! je....

—M. Dagé! M. Dagé!" cria une voix sonore partie de l'étage supérieur.

Dagé se leva brusquement.

"Quoi donc? demanda-t-il d'une voix rauque en se précipitant.

—Montez vite !rep[illegible] voix.

Ah! mon Dieu! [illegible]y a-t-il?" dit le malheureux père en se soutenant au chambranle de la porte.

Un pas léger retentit, et une jeune fille s'élança dans l'arrière-boutique. C'était Nicette. Elle paraissait profondément émue.

"Vite! vite! dit-elle. Sabine vous demande!

—Ma fille!" s'écria Dagé.

Et il se précipita comme un fou, que rien n'eût pu arrêter.

"M. Roland! M. Gilbert! montez aussi! reprit la voix de Mlle Quinault.

—Mais Sabine a donc repris ses sens? dit Gilbert en prenant les mains de Nicette.

—Oui, dit la jeune fille qui avait des larmes dans les yeux. Elle vient de se réveiller. Elle nous a reconnues, elle nous a embrassées et elle vous a demandés!

—Viens! s'écria Roland.

Gilbert saisit Isnarde par le bras.

"Tu vas monter, lui dit-il, et nous saurons tout!"

XI

UNE AVENTURE DE NUIT

Sabine, le visage moins pâle et les yeux un peu plus animés, était à demi assise sur son lit, le corps soutenu par le bras de Mlle Quinault passé autour d'elle.

C'était un charmant et attendrissant tableau que celui que présentait cette jeune femme, dans toute la force de l'âge et de la beauté, brillante et élégante de parure, entourée de soins et d'affection cette jeune fille que la souffrance endormissait encore et dans la molle ivresse de se savoir le cœur remaîtri.

Pierre employait avec [illegible] amour paternel le contenu du flacon vert qui agissait, savant et avec précaution, respirant à peine. Il avait peur de provoquer une crise en soulevant avec [illegible] l'explosion de sa tendresse.

Sabine sourit doucement en le voyant, et elle tendit sa main décolorée.

— Ma fille! dit Pierre, et ne put retenir ses larmes.

— Père, je ne souffre [illegible], murmura Sabine.

Nicette, Roland, Gilbert entraient, suivis des amis et des servantes. Les gardes s'étaient arrêtés sur le palier, n'osant pénétrer dans la chambre. Tous les cœurs battaient avec violence; tous les visages étaient empreints de la plus vive émotion.

— Elle peut parler, dit Mlle Quinault.

Roland et Nicette s'étaient approchés. Gilbert se tenait en arrière.

" Oh! reprit Sabine, que c'est bon de se sentir revivre! Il m'a semblé que j'étais mort.

—Sabine! s'écria Dagé.

—Approchez-vous tous que je vous voie bien, dit la malade. Mon Dieu!... je crois que nous avons été séparé des siècles.

Et ses regards, se reposant successivement sur tous ceux qui l'entouraient, s'arrêtèrent sur Gilbert qui était à l'écart. Un courant magnétique jaillit des deux prunelles.

" Sabine! dit Gilbert en s'avançant comme entraîné malgré lui. Sabine! oh! mon Dieu! que s'est-il donc passé?

—Oh! dit Sabine en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel. Pourquoi m'avez-vous écrit?

Gilbert fit un geste de profond étonnement.

" Je vous ai écrit... moi? dit-il.

—C'est cette lettre qui a causé tout mon malheur! murmura Sabine.

—Mais que voulez-vous dire? demanda Gilbert. Je parle de la lettre que vous m'avez envoyée...

—Une lettre? mais quand cela?

—Hier soir.

—Moi... je vous ai écrit hier soir?

Il y avait un tel accent de stupéfaction dans la réponse, que tous les assistants se regardèrent. On pensa qu'en parlant comme elle le faisait, Sabine n'avait pas encore recouvré l'usage de la raison.

" Elle est encore sous l'influence du délire! murmura Dagé.

—Non, mon père, non! dit vivement Sabine qui, avec cette étrange perception des sens que développe l'altération de l'organisme, avait entendu ce que disait Dagé. Non, mon père, j'ai toute ma raison.

—Cependant, dit Gilbert, je ne vous ai pas écrit."

Sabine fit un effort pour se pencher en avant:

"Vous ne m'avez pas écrit la nuit dernière? demanda-t-elle.

—Non.

—Vous n'avez pas préparé une lettre pour moi que vous ayez laissée quelque part?

—Non, Sabine."

Sabine passa la main sur son front.

"Oh! mon Dieu! dit-elle, mais c'est horrible."

Et, se tournant tout à coup vers Roland.

"Tu as été blessé? dit-elle.

—Moi! dit Roland avec un étonnement semblable à celui qu'avait manifesté Gilbert. Mais non, ma soeur, je n'ai pas été blessé.

"—Tu n'as pas été blessé la nuit dernière en travaillant à l'atelier?

—Je n'ai même pas reçu une égratignure.

—Oh! Seigneur! ayez pitié de moi!" dit Sabine avec une profonde expression de douleur.

Il y eut un silence dans la chambre. Tous s'interrogeaient du regard. Gilbert se rapprocha encore du lit:

"Il faut que nous sachions!" dit-il.

Et, s'adressant à Sabine:

"Ma belle et chère Sabine, dit-il d'une voix douce, maintenant que vous nous reconnaissez et que vous pouvez parler, pouvons-nous vous interroger?

—Oui, dit Sabine.

—Vous vous sentez la force de répondre?

—Oui.

—Et... les souvenirs que je vais évoquer ne vous effrayeront pas?

—Ils m'effrayeraient si j'étais seule, mais, vous êtes là... près de moi... je n'ai pas peur... et puis... cette lettre... Il faut que je sache..."

Cependant elle avait pâli.

" Peut-être serait-il prudent d'attendre, fit observer Mlle Quinault.

—Tu n'auras pas la force de parler, dit Nicette.

—Que Sabine ne parle pas, dit Gilbert, mais qu'elle autorise Isnarde à parler pour elle; nous saurons peut-être..."

Et il s'effaça pour laisser la servante en pleine lumière.

"L'autorisez-vous à dire tout ce qu'elle sait? demanda-t-il.

—Asseyez-vous, répondit Sabine; laissez-moi prendre un instant de repos, et ensuite je vous dirai moi-même tout ce qu'il faut que vous sachiez... car je ne comprends plus..."

Les forces semblaient renaître progressivement chez la jeune fille. Mlle Quinault lui fit un appui moelleux avec les oreillers réunis.

Tous prirent place, formant demi-cercle autour du lit. Sabine avait fermé les yeux, et elle semblait se recueillir profondément. Elle fit un mouvement et un soupir expira sur ses lèvres.

" Oh! dit-elle, je me rappelle tout... On venait de fermer la boutique... Roland était parti pour aller travailler... Phoebus, Léonard et Blondin étaient montés. Il était près de dix heures, je crois...

—Oui, mademoiselle, dit Phoebus que Sabine paraissait interroger du regard. Il était plus de neuf heures et demie quand nous avons commencé à fermer.

—J'étais avec Mme Joncières et Mme Jérémie, reprit Sabine dont la physionomie s'animait. Ces dames voulurent se retirer. . Elles partirent... Isnarde éclairait l'allée. J'étais debout sur le seuil de la porte, regardant Mme Joncières et Mme Jerémie qui regagnaient leurs demeures.

—C'est bien cela .. Je crois encore vous voir sur le pas de la porte, dit Jérémie.

—Mme Joncières rentra la première, et Mme Jérôme la dernière.

—Précisément...

—Au moment où Mme Jérôme refermait sa porte, je me retournai à demi pour rentrer à mon tour chez moi. Alors il me sembla voir une ombre se détacher dans les ténèbres. Je me sentis prise d'une terreur involontaire. Je retournai la tête et je rentrai. Isnard de m'éclairait toujours. Nous étions seules, toutes deux, au rez-de-chaussée. Au moment où je posai le pied sur la première marche, continua Sabine après un léger moment de silence, j'entendis un bruit de pas rapides dans la rue, puis ce bruit cessa subitement. Évidemment quelqu'un venait de s'arrêter devant la porte... Je crus que c'était Roland qui revenait plus tôt que qu'il m'eût dit qu'il devait passer la nuit à travailler et je m'arrêtai, prêtant l'oreille, convaincue que j'allais entendre le froissement d'une clef introduite dans la grosse serrure de la porte... Il n'en fut rien. Le bruit des pas avait cessé, mais un silence profond régnait. Je pensai que je m'étais trompée et je me remis à monter lentement.

Sabine s'arrêta pour respirer plus librement. Toutes les regards étaient rivés sur elle, on ne perdait pas une seule de ses paroles.

—Je n'avais pas gravi trois marches qu'un coup sec frappé doucement contre la porte se fit entendre dans l'allée. Je regardai Isnard qui me regarda à son tour. Nous frissonnâmes toutes deux.

—Faut-il aller voir? demanda Isnard.

—Non, répondis-je.

Nous demeurâmes immobiles et attentives. Un second coup retentit, puis un troisième... Nous ne pouvions bouger.

—Il y a du monde cependant, dit une voix [illegible]

la rue, puisque je vois de la lumière sous la porte. Pourquoi ne pas ouvrir?"

Et comme nous ne répondions pas:

"Ouvrez donc, reprit la voix. Il faut que je parle sur l'heure à Mlle Sabine Dag.

—A moi!" murmurai-je avec étonnement et ne sachant qui pouvait desirer me parler à pareille heure de la nuit

Tout à coup, je tressaillis: une pensée subite venait de m'assaillir.

"Si on venait me chercher de la part de mon père ou de mon frère!"

Et m'adressant à Isnarde:

"Va, lui dis-je, ouvre le guichet. Tu verras à qui nous avons à faire."

Isnarde, moins rassurée que moi peut-être, marcha vers la porte, mais s'arrêtant tout à coup au milieu de l'allée.

"Ah! mademoiselle, dit-elle, si c'était quelqu'un de la bande de Poulailler?

—Poulailler!" répétai-je.

Ce nom terrible nous fit battre le coeur à toutes deux.

"Et vous décidâtes-vous à ouvrir? demanda Gilbert.

—On frappa encore, cette fois avec plus de force reprit Sabine, et la même voix ajouta: "Il faut que je parle à Mlle Sabine pour le salut de son frère."

—Pour mon salut? s'écria Roland.

—Oui, mon frère, on me dit cela. Alors je pensai que tu pouvais avoir besoin de moi et ma terreur s'effaça. Je courus ouvrir moi-même le guichet de la porte. A travers la grille, j'aperçus un homme de grande taille, vêtu en ouvrier come ceux qu'emploi Roland dans sa fabrique d'armes: Que voulez-vous? dis-je. C'est moi qui suis la soeur de Roland. Parlez vite! je ne puis ouvrir la porte . .

—Je n'ai pas besoin que vous ouvriez la porte, répondit l'homme, pourvu que vous prenniez cette lettre.

—Et à travers les barreaux il me tendit une lettre ... celle écrite par vous, Gilbert.

—Ecrite par moi! s'écria Gilbert.

—J'ai cru reconnaître votre écriture. Cette lettre me disait que Roland avait besoin de mes soins.

—Mais que signifie cette infamie!

—Et cette lettre disait que j'avais besoin de tes soins? demanda Roland.

—Oui. Je crois la lire encore. Elle était courte. Elle m'informait qu'en fourbissant une lame d'épée, Roland avait été blessé grièvement, qu'il me demandait. Il fallait que je vinsse immédiatement auprès de lui. La lettre me disait encore que l'ouvrier qui la portait m'accompagnerait et que je pouvais avoir en lui la plus grande confiance.

—Et cette lettre était signée de moi? demanda Gilbert.

—Oui.

—Et vous avez reconnu mon écriture et ma signature?

—Oui, et on me présenterait cette même lettre à cette heure que je croirais encore qu'elle est de vous.

—Ah! voilà qui est étrange, bien étrange! dit Gilbert en étreignant son front dans ses doigts crispés.

XVII

LA MÉGÈRE

Sabine avait laissé retomber sa tête sur son oreiller. La pauvre enfant sentait les forces lui manquer subitement et elle reposait.

Mlle Quinault et Nicette l'entouraient, lui faisant respirer des essences et, suivant les prescriptions de Quesnay, lui bassinant doucement le front avec de l'eau fraîche.

Dagé était assis entre Gilbert et Roland.

" Mais, dit-il, que signifie tout cela? Dans quel but a-t-on pu vouloir employer une pareille ruse?

—C'est ce que nous allons savoir sans doute, dit Roland. On a voulu faire tomber Sabine dans un piège infâme.

—Mais, ce piège, qui l'avait tendu?

—C'est ce que nous saurons! dit Gilbert.

—Oh! dit Dagé avec une colère sourde, malheur à ceux qui ont attaqué lâchement mon enfant!"

Gilbert se pencha vers lui.

" Elle sera vengée! murmura-t-il.

—Oui! oui! dit Dagé. Dès demain, je demandai justice au roi.

—Justice au roi! dit Gilbert en posant sa main sur l'épaule du coiffeur. Ne lui demandez rien! Je vous

jure, sur mon honneur, que justice sera faite, et faite comme le roi lui-même ne saurait la faire!

—Oh! dit tout bas Roupart à sa femme, regardez donc les yeux de M. Gilbert, on jurerait de deux pistolets qui font feu. Je ne sais pas... mais je n'aimerais pas rencontrer la nuit un homme avec des regards en feu d'artifice comme cela!

—Mais... Ursule avec tant de peine... Voyez à autre chose. Vous êtes là à vous occuper des regards que vous n'aimez pas, quand cette pauvre Sabine est malade et nous raconte une histoire qui me fait dresser les cheveux...

—Bien sûr cela ne m'empêchera pas de dormir, dit Roupart; et le sommeil, au dire de M. de Voltaire qui m'a acheté des bas pas plus tard que la semaine der...

—Voulez-vous vous taire!" interrompit Ursule.

M. Roupart demeura bouche béante.

Sabine, aidée par Mlle Quinault, venait de se redresser lentement.

"Après avoir lu la lettre, reprit Sabine, je demeurai en proie à l'anxiété la plus vive. Je n'eus qu'une pensée: voler au secours de Roland... Mon pauvre frère! je le voyais pâle, ensanglanté, mourant et m'appelant pour le soigner...

—Chère Sabine, murmura Roland.

—Oh! que tu as dû souffrir! dit Nicette en se penchant vers la malade, pour cacher la rougeur que son exclamation involontaire avait fait naître sur ses joues.

—Convaincue que la lettre était de M. Gilbert, reprit Sabine, je n'hésitai plus. J'ordonnai à Isnarde d'aller me chercher ma mante, du linge, tout ce qu'il fallait pour panser une blessure... Puis, comme Isnarde ne comprenait pas, parce que je ne lui avais pas lu la lettre, comme elle ne se précipitait pas assez vite pour m'obéir, je m'élançai et je gagnai ma chambre. Isnarde m'avait suivie..

Je pris tout ce que je croyais nécessaire, je m'habillai à la hâte sans répondre à ce que me disait Isnarde, et j'allais redescendre, lorsqu'une pensée me traversa subitement l'esprit. Cette pensée c'était que, comme il n'était pas encore une heure très avancée, vous pourriez, mon père, revenir à Paris. Je songeai à toute la douleur du coup qui vous frapperait si, en rentrant, vous apprenniez que Roland était gravement blessé et que j'étais partie pour le soigner...

Cette pensée me traversa l'esprit comme un fer rouge. Mais j'avais hâte de partir, d'aller auprès de Roland. Je descendis, et, sans m'expliquer, j'ordonnai à Isnarde de ne parler à qui que ce fût de ma sortie et des causes de cette sortie. Comme elle ne comprenait pas encore:

"Jure-moi, lui dis-je, que tu garderas le secret de ce qui arrive, et que tu ne diras rien à personne avant que je n'aie parlé moi-même."

Isnarde, effrayée de l'état d'exaltation dans lequel elle me voyait, fit le serment que je demandais, et j'ouvris la porte de la rue sans faire le moindre bruit.

Je savais, mon père, que lorsque vous rentrez la nuit, jamais vous ne me faites réveiller.

"Au moins, me disais-je s'il faut lui apprendre la cruelle vérité, je la lui apprendrai moi-même, et je lui apporterai des consolations puisque j'aurai vu Roland.

—Rappelle-toi ton serment!" dis-je à Isnarde, et je m'élançai dans la rue...

L'homme m'attendait devant la porte.

"Venez vite, me dit-il, et ne craignez rien. Bien qu'il fasse nuit noire, je saurai vous protéger si besoin est!"

Je pensais à Roland; les dangers de la nuit m'effrayaient peu.

"Hâtons-nous!" dis-je.

Nous nous éloignâmes rapidement. L'ouvrier mar-

chait près de moi sans dire un mot. Il y a loin, de la maison à l'atelier de Roland. Cependant, pour aller au bout de la rue de la Ferronnerie, il n'y avait qu'à suivre la rue tout droit.

"Oh! me dit l'ouvrier, si nous pouvions trouver un fiacre vide nous le prendrions

—Marchons! dis-je.

—C'est que nous irions plus vite, ajouta-t-il. Et puis une voiture vous servirait pour ramener M. Roland qui ne peut pas marcher

—C'est vrai, dis-je encore frappée par cette pensée.

—Et que mademoiselle ne s'effraye pas, ajouta l'ouvrier, je ne monterais pas avec elle; je me placerais à côté du cocher.

—Mais nous ne trouverons pas de voiture à cette heure. Marchons.

Nous redoublâmes de vitesse. Tout à coup mon compagnon s'arrête.

"J'entends le bruit d'une voiture!" dit-il.

Nous étions près de la rue de l'Echelle. L'homme avait raison. Un fiacre venait vers nous, il l'arrêta; la voituer était vide.

"Montez," me dit-il en ouvrant la portière.

Je m'élançai dans la voiture. L'ouvrier monta près du cocher et le fiacre partit très vite.

"Oh! disais-je, nous allons être bientôt arrivés. Je garderai la voiture et nous ramènerons mon frère!"

Les chevaux couraient bien fort. La voiture tourna à gauche.

"Vous vous trompez!" criai-je.

Mais le cocher ne m'entendit pas; il fouetta ses chevaux plus fort.

J'appelai, je frappai aux vitres; il ne me répondit pas. Je voulus ouvrir la portière, mais je ne pus y parvenir. J'abaissai la glace de devant, et saisissant la houppelande du cocher, je l'agitai plus violemment;

mais il continua à fouetter ses chevaux sans se retourner vers moi..

Où allions-nous! je ne pouvais le dire. Où étions-nous? je ne le savais plus...

Je voyais toutes ces rues étroites et noires que nous parcourions; j'étais certaine que nous nous éloignions de l'atelier de Roland. Un sentiment de terreur s'empara de moi

" Oh! dis-je, je suis perdue!"

Et, ne pouvant crier ni appeler, je me laissai tomber à genoux dans la voiture implorant la miséricorde céleste.

Tout à coup la voiture tourna brusquement: elle entra sous une voûte. J'entendis le craquement d'une porte et le bruit de cette porte se refermant. La voiture s'arrêta.. Je me crus sauvée... Je vis beaucoup de lumière et j'entendis des éclats de voix. La portière s'ouvrit.

" Nous sommes arrivés! dit celui qui était venu m'apporter la lettre.

—Mais, dis-je, où sommes-nous?

—Là où nous devions aller.

- C'est donc ici qu'est mon frère?"

Il ne me répondit pas; je descendis. Mais au moment où mon pied se posait sur le pavé, sans que mes regards eussent pu rien explorer, je sentis un linge froid et humide me frapper au visage et un bandeau s'appuya sur mes yeux et sur mes tempes, tandis que deux mains saisissaient les miennes et paralysaient mes mouvements. Je criai: on ne s'opposa pas à mes cris...

Je me sentis enlevée et emportée sans que je puisse opposer la moindre résistance. Je voulus continuer à crier: on me posa un mouchoir sur la bouche...

Ce qui se passa alors en moi, je ne saurais le dire... J'étais affolée... Il me semblait que je perdais la raison

—Mais c'est affreux! s'écria Ursule. Pauvre chère enfant!

—C'était des voleurs qui l'avaient prise! ajouta Mme Joncières.

—Oh! dit Dagé, que n'étais-je là?

—Continuez.— Par grâce! continuez si vous en avez la force!" dit Gilbert, qui, les sourcils et les lèvres contractés, semblait ne se maintenir qu'à grand'peine, continuez!

"J'entendais des bruits étranges, reprit Sabine, des cris, des clameurs, des chansons, le son des instruments, des rires.

Tout à coup on me posa à terre... Mes pieds étaient sur un tapis moelleux... Le bandeau qui me couvrait les yeux tomba, et je demeurai immobile et comme foudroyée....

J'étais dans une pièce resplendissante de lumière, en face d'une table couverte d'un service princier et entourée d'hommes et de femmes vêtus des costumes les plus étranges... Des déguisements comme dans les bals masqués de la cour à Versailles...

A peine mes yeux avaient-ils pu voir, que mille exclamations frappaient mes oreilles... Des hommes vinrent à moi... Ce qu'ils me dirent, je ne le sais pas. Je ne pus ni entendre ni comprendre, mais je sentis le rouge me monter au visage.... Il me semblait être en enfer.

On voulut me prendre la main: je me reculai.

Un homme, habillé comme un oiseau, me parlait; mais j'avais un bourdonnement dans les oreilles, un éblouissement dans le regard.... Je n'entendais rien, et je ne voyais qu'à travers un nuage rougeâtre.

L'homme qui me parlait me saisit dans ses bras et voulu effleurer ma joue de ses lèvres...

Ce qui se passa alors en moi, je ne saurais le dire. Que puis-je avoir ressenti? Comment fus-je douée

d'une force extraordinaire... Encore une fois, je ne sais pas, mais je pus me dégager si violemment, que celui qui me retenait alla tomber à quelques pas.

Des cris, des rires, des éclats de voix retentirent, et je me vis entourée d'un double rang d'hommes et de femmes.

Alors je sentis mon coeur défaillir... ma tête se serrer... la vie s'arrêter en moi, et je tombai. J'étais évanouie... "

Sabine s'arrêta pour respirer, comme elle s'était arrêtée déjà. L'émotion des auditeurs était à son comble. Dagé surtout était profondément impressionné: il posait la main sur son coeur pour en contenir les battements.

Gilbert avait les regards rivés sur Sabine et l'expression de sa physionomie dénotait toute la somme de colère et de désir de vengeance qui s'amassait en lui.

Un silence avait succédé aux paroles de Sabine, mais l'impression ressentie étant si forte, que personne ne demanda à la jeune fille de continuer. Ce fut elle qui, après un moment de repos, reprit son récit.

"Quand je revins à moi, j'étais étendue sur un sofa, dans une petite pièce faiblement éclairée. Il me semblait que je sortais d'un rêve pénible.

—Mais, s'écria Gilbert, quels étaient ceux que vous aviez vu dans cette salle où l'on vous avait portée.

—Je ne sais.

—Vous ne les avez pas reconnus?

—Ils portaient tous des costumes si bizarres, qu'ils étaient cachés comme ils eussent été masqués.

—Après? dit Dagé. Continue."

Sabine reprit:

"Je regardai autour de moi... J'aperçus une femme, grande et belle, qui était assise près de la cheminée. En me voyant reprendre mes sens, elle se leva et

elle s'approcha du sopha sur lequel j'étais toujours étendue.

Elle me demanda comment je me sentais. Mais le son de sa voix avait quelque chose de si désagréable, la familiarité de ses expressions était si grande, que je frissonnai... Je ne sais pas quelle était cette femme mais, en l'entendant, j'éprouvai comme un dégoût violent.

Elle s'assit près de moi. Elle continua à me parler. Je l'écoutais sans trop comprendre, quand elle désigna de la main une robe éclatante de broderies et d'ornements qui était sur un fauteuil, et que je n'avais pas vue.

"Voulez-vous essayer cette toilette? me dit-elle. Elle vous ira merveilleusement.

Je la regardai sans répondre. Alors, elle se leva et elle alla prendre une corbeille placée près de la robe sur une table.

"Regardez, reprit-elle, comme tout cela brille! Est-ce beau?"

Et elle faisait scintiller des girandoles de diamants, et elle me montrait un bracelet, des chaînes, des bijoux de tous genres.

"Allons! levez-vous! parez-vous! me dit-elle, et tout cela sera à vous!"

—Je compris... Ce que je ressentis en entendant ces paroles, je ne puis le dire. Tout mon sang bouillonna dans mes veines.... Je me dressai, et, retrouvant toutes mes forces:

"Ne m'insultez pas! dis-je à cette femme. Sortez!"

Elle me regarda, puis elle partit d'un éclat de rire et elle fit un pas vers la porte... Se penchant vers moi:

"Pas mal joué! me dit-elle à voix basse. Vous ferez votre chemin."

Elle sortit en riant plus fort..."

Sabine passa la main sur son front.

" Oh! reprit-elle, le visage de cette femme, je ne l'oublierai jamais ".

—Visage rond, joues violacées, grands yeux noirs et vifs, lèvres carminées, nez retroussé, dit Gilbert vivement. Grande de taille, grasse, rouée, air commun, trente-cinq ans, costume aux tons criards. Est-ce cela?

—Mon Dieu! dit Sabine en joignant les mains, vous l'avez donc vue?

—Continuez! continuez! Que fîtes-vous quand cette femme fut partie?

—Je voulus fuir, dit Sabine, les portes étaient fermées en dehors... Je brisai mes ongles sur les serrures. J'entendais le bruit des chants joyeux et de la musique venir jusqu'à moi... Je crus que j'allais devenir folle... Il y avait une fenêtre... Je l'ouvris. Elle donnait sur un jardin ..."

Sabine s'arrêta.. Tous attendaient avec une anxiété extrême...

"Ensuite? dit Gilbert.

Parle donc," dit Dagé

Sabine ne répondit pas. Le front dans ses mains, elle demeurait immobile:

" La fenêtre ouverte... qu'avez-vous fait? demanda Mlle Quinault.

—Dis donc! s'écria Roland.

—Oh! Sabine! ne nous cache rien! ajouta Nicette.

—Mais que s'est-il passé alors?" demanda Gilbert d'un ton rauque.

Sabine laissa retomber ses mains:

" Je ne sais pas," dit-elle.

—Comment!

—Mes derniers souvenirs s'arrêtent là..

—En vérité?

Ce qui se passa ensuite... je l'ignore... En fermant les yeux et en rentrant en moi-même, je sens

un froid vif. . puis je vois tourbillonner la neige. et... et..."

Sabine s'arrêta :

" Ah ! " fit-elle.

Et elle porta la main sur sa blessure.

Les auditeurs se regardaient avec une expression d'angoisse poignante. Mlle Quinault, désignant du geste Sabine, fit signe qu'on lui laissât prendre un moment de repos. Un silence profond, troublé seulement par le bruit des respirations haletantes, régna dans la salle.

Sabine releva doucement la tête :

" Vous souvenez-vous ? demanda Gilbert

—Non ! dit la jeune fille

—Vous ne savez pas ce qui s'est passé dans le petit salon après le moment où vous avez ouvert la fenêtre ?

—Non.

— Avez-vous vu entrer quelqu'un ?

—Je ne sais...

—Vous êtes-vous élancée au dehors ?

—Je crois que... ma... non !... je ne sais... je ne puis dire...

—Cependant vous avez senti tomber la neige ?

—Oui... oui... je vois des gros tourbillons de flocons blancs qui m'entourent... Quand j'y pense, il me semble qu'ils m'aveuglent..

—Etiez-vous dans un jardin ? dans une rue ? Rappelez vos souvenirs !

—Je ne me rappelle rien.

—Rien ? Vous êtes certaine ?

—Rien que la douleur aiguë que j'ai ressentie dans la poitrine...

—Ah ! vous n'avez pas vu la main qui vous frappait ?

—Non.

—Vous n'avez pas vu une ombre se dresser devant vous ?

—Je n'ai rien vu...

—Ah! voilà qui est étrange!

—Oui! dit Dagé, bien étrange."

Un nouveau silence régna dans la pièce. Ce mystère impénétrable qui paraissait entourer le fatal événement portait le trouble dans tous les esprits.

Dagé et Rolandi regardaient Gilbert. Celui-ci avait les yeux rivés sur Sabine. Il se leva, s'approcha du lit, prit les mains de la jeune fille et les pressant doucement:

"Sabine! dit-il d'une voix douce et pénétrante. Ce n'est ni la crainte de nous affliger, ni la terreur qu'évequeraît en vous le réveil d'un souvenir qui vous empêchent de parler?

—Oh! non! dit Sabine.

—Vous ne savez rien de plus que ce que vous venez de nous dire?

—Rien! absolument rien!

—Et vous avez été blessée subitement, sans savoir où, ni par qui, ni comment?

—J'ai ressenti le froid du fer... et puis c'est tout! Entre l'instant ou j'ouvris la fenêtre du petit salon et celui où je viens de m'éveiller... je ne me souviens de rien de précis.

—Elle dit vrai! dit Mlle Quinault.

—Parfaitement vrai!" dit Gilbert.

En ce moment neuf heures sonnèrent à l'eglise de St-Roch. Au dernier coup du marteau sur le timbre, le chant du coq retentit dans le lointain.

Gilbert tenait toujours les mains de Sabine:

"Sabine! dit-il d'une voix émue, pour faire cesser un doute affreux qui me déchire le coeur, jurez-moi, sur le souvenir de votre sainte mère, que vous ignorez quel est le bras qui vous a frappée?"

Sabine serra doucement les doigts de Gilbert:

"Ma mère est au ciel et elle m'entend, dit-elle. Je

jure devant elle que je ne sais quel est celui qui a voulu me tuer!

—Jurez encore que vous ne pouviez supposer être menacée?

—Je le jure! 2 2

—Enfin jurez que vous ne redoutez rien de personne?

—Je le jure! dit Sabine. Je jure devant ma mère, que j'ignorais et que j'ignore encore tout ce qui peut avoir rapport aux horribles événements de la nuit dernière.

—C'est bien!" dit Gilbert.

Il se courba sur le lit et baisa la main blanche de la jeune fille. Puis se redressant lentement:

"Au revoir! dit-il.

—Vous partez, mon frère? dit vivement Nicette avec un peu d'effroi.

—Il faut que je sorte, ma chère enfant, répondit Gilbert. Il faut que j'aille à l'atelier.

—Je t'accompagne! dit Roland.

—Non! demeure ici. Demain matin je viendrai chercher Nicette et j'aurai des nouvelles de Sabine."

Et saluant avec un geste rapide tous ceux qui entouraient le lit, Gilbert quitta la chambre et descendit rapidement l'escalier.

XVIII

LE CARROSSE

La rue de Rivoli n'existait pas alors, de sorte qu'entre la rue St-Honoré et les Tuileries, il existait un énorme terrain occupé par le couvent des Feuillants et les Ecuries du roi. Le mur du couvent servait d'enceinte au jardin et le bâtiment des Ecuries était adossé au pavillon du Palais. Jusqu'à la rue de l'Echelle il n'y avait donc aucune voie de communication débouchant sur le côté gauche de la grande rue Parisienne.

En quittant la maison du coiffeur Dagé, Gilbert avait tourné à gauche et, marchant d'un pas rapide, il avait gagné cette rue de l'Echelle communiquant avec la place du Carrousel. Le quartier était désert. Le ciel était nuageux, le froid moins vif. Tout indiquait un prochain dégel, et la neige, qui avait fondu depuis le matin, avait transformé les chaussées des rues en véritables marécages.

A cette époque, où le service de la salubrité publique n'était pas merveilleusement organisé, des échasses eussent été aussi nécessaires dans la capitale du royaume que dans les landes de Mont-de-Marsan.

Les nuages sombres se reflétaient dans des flaques énormes, et le ruisseau, courant au milieu de la rue, se transformait en torrent impétueux. Le long des mai-

sons, heureusement, la neige n'était pas complètement foncée, rendait le passage plus praticable.

Gilbert s'engagea dans la rue de l'Échelle. A l'angle formé par cette rue et la petite rue St-Louis stationnait une voiture, carrosse élégant, sans armoirie, bien attelé, avec un cocher en *grison*. C'était une de ces voitures comme s'en servaient les hommes de qualité alors qu'ils ne voulaient pas s'afficher publiquement en se livrant aux plaisirs de quelque fine partie.

Gilbert était enveloppé dans son manteau. Il arriva devant cette voiture, la portière s'ouvrit. Gilbert s'élança dans l'intérieur sans que le marche-pied fut abaissé, et la portière se referma aussitôt.

Le cocher rassembla ses guides: la glace de devant s'abaissa:

"Croix-Rouge!" dit une voix.

La glace fut remontée: la voiture partit, emportée au trot rapide de deux beaux chevaux, se dirigeant vers le Carrousel.

Gilbert s'était assis sur la banquette de derrière. Un homme était placé sur celle de devant. La voiture n'avait pas de lanterne, de sorte qu'il était impossible de distinguer les traits du compagnon de Gilbert: mais ce compagnon était vêtu de noir des pieds à la tête.

"Tout a été fait ce soir? demanda Gilbert tandis que la voiture traversait la place.

—Tout! répondit l'autre.

—Rien n'a été omis?

—Rien.

—Vous avez suivi mes notes?

—De point en point.

—Très bien. Et B?

—Il n'est pas sorti de la journée.

—Le roi chasse toujours demain dans la forêt de Sénart?

—Oui.

—Alors tout marche..

—A merveille!

Gilbert fit signe de la main qu'il était satisfait, puis se penchant vers son interlocuteur.

"Mon cher C, dit-il, j'ai un service à vous demander. Voulez-vous me le rendre?

—Un service! répéta l'homme vêtu de noir. Pouvez-vous employer un pareil mot quand vous vous adressez à moi!

—Ah! vous voilà comme André!

—C'est que vous avez fait pour moi plus encore que vous n'avez fait pour lui.

—J'ai fait ce que je devais faire.

—Et je ferai ce que je devrai faire, moi, en vous obéissant aveuglément. Parlez, maître, ou plutôt mon cher A, car laissez-moi vous donner désormais ce nom comme je tiens à conserver celui de C... Ce seront des souvenirs de la date du 30 janvier!

—Du 30 janvier !répéta Gilbert en frissonnant. Pourquoi dire cela!

—Pour vous prouver que mon sang vous appartient jusqu'à la dernière goutte, car je sais tout, vous ne l'ignorez pas, et si vous étiez jamais trahi, ce ne pourrait être que par moi, puisque j'ai seul votre secret! Donc ma vie est absolument entre vos mains... et elle est bien placée..."

Gilbert se pencha vers son compagnon:

"Tu as donc en moi pleine confiance! dit-il.

—J'ai en vous la confiance aveugle que les disciples ont dans leur prophète, et si vous le vouliez je croirais aux miracles.

—Alors tu agiras?

—Commandez!

—Tu connais la Brissault!

—Cette horrible créature qui fait métier de tendre

des embûches sous les pas des jeunes filles honnêtes pour les faire tomber dans le gouffre de la débauche?

—Oui. Et sages filles.

—Certes, je la connais.

—N'importe où soit cette femme à l'heure où je te parle, il faut que, de gré ou de force, elle soit à minuit dans la maison de la rue du cimetière St-André, chez Leonarde.

La voiture avait traversé le Pont-Royal, elle venait de s'engager dans la rue de Bourbon et elle longeait le mur des Theatins. C tira le cordon communiquant avec le cocher.

Le cri du coq retentit aussitôt, la voiture s'arrêta: une ombre apparut extérieurement à la portière. Cette ombre était celle d'un homme mal vêtu à la figure ornée d'une barbe énorme.

Gilbert s'était rejeté en arrière, dans l'angle du carrosse, ramenant devant son visage les plis de son manteau.

C s'était penché en avant. Bien que la nuit fût noire, on put voir alors qu'il portait sur le visage un masque de velours noir. Il parla bas et très rapidement au personnage barbu. Celui-ci écouta attentivement, suspendu à la portière dont la glace était abaissée. Lorsque C eut fini sa rapide explication:

"Tu as compris? dit-il à voix plus haute.

—Oui, répondit l'homme.

—A minuit?

—Ce sera fait!

—Alors, va!"

L'homme barbu sauta sur le pavé. La voiture repartit au grand trot. C se retourna vers Gilbert:

"Ensuite? demanda-t-il.

—Le compte rendu des soupers de la nuit dernière? dit Gilbert.

—Il est fait depuis une heure. Il est rue de la Sonnerie.

—Très bien. Où est Coq-Patu?

—A la Samaritaine.

—Lors de l'affaire Charolais, il était rue Barbette et rue de Soubise, avec onze poules?

—Oui.

—Il était en face de l'hôtel Soubise?

—Précisément.

—Et il a laissé deux poules veiller le reste de la nuit?

—Oui.

—Il me faut son rapport, celui des autres coqs! Il faut que je sache heure par heure, minute par minute, ce qui s'est passé la nuit dernière dans Paris. Il faut que je sache qui a frappé Sabine et qui l'a fait enlever!

—Vous le saurez! dit C.

—Quand?

—A minuit, chez Léonarde.

—Je vous attendrai!"

C ouvrit la portière, et sans faire arrêter la voiture, il s'élança au dehors. Demeuré seul, Gilbert frappa ses mains l'une contre l'autre, et étreignant ses doigts avec une énergie furieuse:

"Oh! fit-il avec un accent de rage sourde qui ressemblait au grondement du lion, malheur à celui qui a voulu perdre Sabine. Celui-là aura autant de tortures que mon coeur a eu d'heures d'angoisses! Cette nuit du 30 janvier me sera donc toujours fatale! Chaque année je verserai donc des larmes de sang à cette heure de douleur et de crimes!"

Gilbert se renversa en arrière et posant la main sur son coeur:

"Vengeance! dit-il. Amasse-toi là et grandis! Tu deviendras si forte que rien ne pourra te résister. Ma mère, mon père, Sabine, vous serez vengés et je me vengerai ensuite, moi!"

Il y eut dans l'intonation avec laquelle fut prononcé ce mot : *moi!* une personnification impossible à qualifier. On sentait que cet homme en disant : *je me vengerai ensuite, moi!* se promettait une vengeance dans toute sa sanglante ivresse.

La voiture atteignait la Croix-Rouge. Elle s'arrêta. Gilbert avait pris un masque de velours et se l'était placé sur le visage. Il ouvrit la portière, sauta sur le pavé et adressa un geste au cocher. La voiture repartit alors aussi rapidement qu'elle était venue.

Demeuré sur la place, Gilbert la traversa et il alla frapper à la porte de la première maison de la rue du Four. On ouvrit aussitôt, mais la porte demeura entrebâillée.

Gilbert se retourna, il lança autour de lui un regard investigateur, retenant toujours la porte avec sa main droite. Convaincu sans doute qu'aucun œil indiscret ne suivait ses mouvements, il se glissa par l'entrebâillement de la porte qui se referma sur lui sans faire le moindre bruit.

XIX

LA BARRIERE DE VINCENNES

La barrière de Vincennes et la porte Saint-Antoine étaient une seule et même entrée de Paris connue sous deux noms différents. Elle s'ouvrait sur la gauche de la Bastille, au commencement même du boulevard, jadis extérieur et devenu intérieur depuis l'accroissement de Paris.

La place ne ressemblait pas précisément, à cette époque, à ce qu'elle est aujourd'hui.

L'énorme monument, à la réputation lugubre, que quarante-quatre ans plus tard la Révolution devait abattre, dressait ses grosses tours grises crénelées sur cette partie de la place, qui s'étendait depuis le canal jusqu'aux murs du jardin de l'Arsenal (jardin sur lequel on fit passer plus tard le boulevard Bourdon).

En entrant dans Paris, par le pont établi sur le canal, on avait donc la Bastille à sa gauche, et à sa droite l'esplanade du boulevard avec une belle prairie allant jusqu'à la rue du Pas-de-la-Mule. En face de la porte, s'ouvrait la rue St-Antoine.

Cette nuit-là, le vent soufflait de l'ouest, le ciel était de plus en plus nuageux et rendait l'obscurité plus opaque. La fonte des neiges faisait de la place un véritable étang. Pas une lumière ne brillait aux petites fenêtres percées dans les épaisses murailles de la prison

d'Etat. Les maisons avoisinantes étaient également sombres et muettes.

De l'autre côté de la porte St-Antoine, s'ouvraient l'avenue du faubourg et la rue de Charenton, non pavées toutes deux et ayant leurs chaussées défoncées d'ornières profondes.

Place, rue et faubourg étaient absolument déserts et silencieux.

Au moment où des [illegible] pendant, on entendit un piétinement de chevaux dans la direction de la place Royale. Un groupe de cavaliers, marchant en bon ordre, apparut, se dirigeant vers la porte Saint-Antoine. C'étaient des mousquetaires noirs, regagnant leur caserne de la rue de Charenton.

Ils disparurent et le bruit s'éteignit.

Une demi-heure s'écoula, puis un bruit sourd retentit au loin, en haut du faubourg : ce bruit se rapprochait rapidement. C'était celui du roulement d'une voiture sur ce terrain fangeux. Au bruit du roulement se joignaient celui du trot de plusieurs chevaux et des claquements sonores.

Au centre de la chaussée du boulevard, débouchant par la rue de Montreuil, s'avançait une chaise de poste entraînée par la vive allure de quatre vigoureux percherons, à la crinière nattée et à la queue nouée en rosette. Deux postillons, les jambes enfermées dans des bottes énormes, faisaient claquer leurs fouets avec un entrain merveilleux. Sur le siège, étaient assis deux hommes enveloppés dans des houppelandes fourrées.

La chaise roulait rapidement et elle allait atteindre la porte St-Antoine, lorsque de chacun des deux côtés de la rue s'élancèrent brusquement quatre hommes. Deux se jetèrent à la tête des chevaux.

" Arrêtez ! dirent-il .

- Jarnibleu ! hurla le postillon de tête en levant son fouet. Gare ! ou je te passe sur le ventre !

"Au nom du roi, arrêtez!" dit une voix ferme.

Deux cavaliers, portant le costume de la maréchaussée, surgirent à la fois de la rue de la Roquette et de la rue de Charenton. Ils entourèrent la chaise.

L'un d'eux s'approcha de la portière, et, ouvrant brusquement la porte d'une lanterne sourde, il fit jaillir la lumière dans l'intérieur de la voiture.

Un homme jeune, richement vêtu, sommeillait dans un angle. Il était seul. L'éclat de la lumière et le bruit le réveillèrent brusquement. Il regarda autour de lui, et il prononça quelques mots en langue étrangère. Ce jeune homme avait une grande chevelure noire, non poudrée, retombant sur ses épaules, et de fines moustaches ornant la lèvre.

Le garde de la maréchaussée fit tourner sa lanterne pour s'assurer que le voyageur était bien seul.

"Vous n'êtes pas Français? dit-il.

Le jeune homme, qui paraissait extrêmement étonné, prononça d'autres mots que ne comprit pas le garde qui, retirant sa lanterne, la referma.

"C'est bien cela! dit-il à l'un de ses compagnons. Fermez les contrevents des portières et vissez-les!"

L'ordre fut exécuté et les contrevents en bois pleins relevés, il fut impossible au regard de pénétrer dans l'intérieur de la voiture.

Deux cavaliers se placèrent en tête, quatre en queue, les quatre autres se mirent, par deux, de chaque côté de la chaise.

Deux des piétons s'élancèrent sur le siège, se maintenant près des valets, en se cramponnant aux lanières de cuir. Les deux autres se placèrent sur le siège de derrière.

"Droit à l'hôtel du lieutenant de police! reprit le cavalier qui avait examiné l'intérieur de la voiture, en s'adressant aux postillons. Au nom du roi, en route!"

La chaise de poste, escortée de dix gardes, partit ra-

pidement. Elle entra dans Paris, s'engagea sur les boulevards qu'elle parcourut avec une extrême vitesse, et elle atteignit l'entrée de l'hôtel de la rue des Capucines, au moment où onze heures sonnaient.

Elle pénétra dans la cour: la porte se referma sur elle.

"N'ouvrez pas les portières!" dit le garde d'une voix impérieuse en s'élançant sur le pavé de la cour.

Il abandonna son cheval et disparut sous la voûte. Un huissier était à la porte du prem[illegible]

"M. le lieutenant de police? dit [illegible] chaussée.

—Entrez! il vous attend dans [illegible] pondit l'huissier.

Le garde traversa plusieurs p[illegible] éclairées. Un coup de sonnette retentit, pr[illegible] sans doute le magistrat, car une porte s'ouvr[illegible] de Marville apparut sur le seuil.

"Avez-vous réussi? demanda le lieutenant de police.

—Oui, monsieur le lieutenant général.

—Vous avez arrêté la voiture?

—Ce soir, à onze heures moins vingt minutes, j'ai arrêté une chaise de poste, à la caisse peinte en brun avec des ornements verts, attelée de quatre chevaux, avec deux domestiques sur le siège et un jeune gentilhomme seul dans l'intérieur.

—Ce gentilhomme ne parle pas français?

—Non, monsieur le lieutenant.

—Quelle langue parle-t-il?

—Je l'ignore: je n'ai pas compris un mot de ce qu'il a dit.

—Où était la voiture?

—A la porte St-Antoine.

—Personne autre que vous n'a vu ce gentilhomme?

—Personne autre que moi. J'ai éteint la lanterne et fait fermer les contrevents, qui ont été maintenus

extérieurement avec un cadenas et des vis, de sorte qu'il est impossible de les abaisser de l'intérieur.

—Très bien.

—La voiture vient d'entrer; elle est dans la seconde cour de l'hôtel.

—Faites passer vos gardes et les agents dans l'autre cour et attendez seul, sans ouvrir la portière. J'ai donné des ordres concernant les valets."

Le garde s'inclina et sortit.

"Enfin, murmura M. Feydeau avec un sourire joyeux j'aurai, de ce côté, satisfait immédiatement les désirs de Sa Majesté."

Il quitta à son tour le cabinet et traversa les salons, se dirigeant vers la cour dans laquelle stationnait la voiture.

La chaise de poste était devant le perron. Les chevaux avaient été dételés. Les valets, les gardes, les agents avaient disparu. Le garde de la maréchaussée était seul, la main appuyée sur le bouton de la portière.

M. Feydeau de Marville s'était arrêté sur l'avant-dernière marche du perron. Il examinait attentivement la voiture qu'éclairaient les deux lampes placées dans le vestibule.

"C'est bien cela!" murmura-t-il.

Et se tournant vers le garde, il allait lui donner l'ordre d'ouvrir, quand une réflexion subite parut le frapper.

"Mais je ne sais pas le polonais, se dit-il à lui-même; comment pourrai-je l'interroger?"

Il réfléchit.

"Bah! reprit-il, je lui parlerai par signes. D'ailleurs, M. d'Argenson s'expliquera, lui, comme il l'entendra."

Et s'adressant au garde:

"Ouvrez!" lui dit-il.

Le garde ouvrit la portière. L'intérieur du carrosse

était profondément obscur, puisque le contrevent de l'autre portière était fermé. Le voyageur ne parut pas faire un mouvement.

"Veuillez descendre! dit M. Feydeau.

—Ah! s'écria une voix fraîche et enjouée, je suis donc arrivée. C'est bien heureux!

La phrase avait été prononcée en excellent français. A peine s'achevait-elle qu'une tête charmante, mignonne, avec des cheveux poudrés à demi enfermés sous une coiffe de voyage, apparaissait dans l'ouverture de la portière, et qu'une petite main s'étendait en avant pour demander un point d'appui.

Cette main rencontra le bras du lieutenant de police, et une femme, vêtue du plus coquet costume, s'élança lestement sur les marches du perron. Cette femme était jeune et pimpante, légère, avec des allures de grande dame.

M. Feydeau était stupéfait. Il regarda le garde. Celui-ci, qui ouvrait de grands yeux, se précipita dans la voiture. Elle était absolument vide.

"Oh!" fit-il.

M. Feydeau et le garde de la maréchaussée demeurèrent face à face, sans faire un mouvement; on eût dit qu'ils étaient transformés en statue.

La jeune femme, elle, paraissait aussi à l'aise que si la cour de cet hôtel eût été celle de son habitation. Elle s'occupait à réparer les désordres de sa toilette qu'avaient causés les cahots de la voiture, corrigeant un ruban, faisant bouffer sa coiffure, s'ensevelissant dans sa mante garnie d'une fourrure, dont le prix devait être effrayant à cette époque, où la fourrure n'était à la portée que des premières fortunes de France.

"Mais, dit-elle sans se donner la peine de regarder les deux hommes, à qui devons-nous cette sotte loi de faire fermer les voitures des personnes qui arrivent à Paris? On dirait d'un parlementaire introduit dans un

camp ennemi. Si je n'avais pas reconnu l'uniforme de la maréchaussée, j'aurais eu très grande peur, je vous l'affirme."

Et la jeune femme partit d'un éclat de rire. Puis, changeant de ton brusquement, et reprenant la parole avec une vivacité d'élocution qui rendait la réplique difficile

"Eh bien! mon cher hôte, vos appartements sont-ils toujours à mes ordres? Vous m'avez réservé celui que j'ai l'habitude de prendre, n'est-ce pas?

Mais... mais... c'était un homme; je l'ai vu s'en aller le garçon.

Un homme! répéta le lieutenant de police; un homme!"

Il regardait fixement la jeune et charmante femme qui, certes, avait bien les grâces de son sexe; le doute se pouvait avec permis, et, comme le lieutenant de police ne bougeait pas, elle le regarda fixement à son tour.

Ah! dit-elle, je ne vous connais pas. Ce n'est donc plus celui qui était ici autrefois? Vous êtes donc le nouveau locataire principal?

Mais, madame, dit Feydeau, où croyez-vous être?

Où j'ai donné l'ordre qu'on me conduisît: à l'*Hôtel de l'Europe*, dans la rue St-Honoré. C'est là qu'on me retient d'ordinaire mon appartement.

Madame, vous n'êtes point à l'*Hôtel de l'Europe*. Vous êtes à l'hôtel de la police du royaume.

Chez le gouverneur de police?

Oui, madame.

Et pourquoi donc?

Veuillez m'accompagner, madame, et je vais vous le dire."

Et M. Feydeau, prenant la main de la jeune et jolie [illegible] entraîna sous le vestibule.

XX

HOMME OU FEMME?

Conduite par M. Feydeau de Marville, la jeune et charmante femme avait traversé plusieurs pièces.

En arrivant devant la porte du salon, le lieutenant de police s'effaça et elle passa lestement devant lui. S'arrêtant au milieu de la pièce, elle se retourna, et, toisant le magistrat des pieds à la tête avec un regard d'une insolence superbe:

" Monsieur, dit-elle, vous allez me faire l'honneur de m'expliquer immédiatement ce que signifie ma présence ici à pareille heure et en telle circonstance?

—Madame, dit le lieutenant de police, il faut d'abord que....

—Rien avant que vous ne m'ayez répondu, monsieur. Et, d'ailleurs, suis-je prisonnière ou ne le suis-je pas?

—Il faut, je le répète, madame, que nous nous expliquions.

—La première explication, monsieur, est de me donner celle que je demande.

—Cependant....

—Suis-je, oui ou non, prisonnière?

—Madame...

—Monsieur, dit la jeune femme en faisant une leste révérence, j'ai l'honneur de vous saluer..."

Et elle fit un mouvement vers la porte. M. de Marville se jeta au-devant d'elle.

" Ah ! fit-elle en s'arrêtant, je suis donc prisonnière ? Mais c'est odieux, cela, attenter à la liberté d'une femme de mon rang ! vous ne savez donc pas ce à quoi vous vous exposez !

—Je suis les ordres du roi, madame, et je n'ai rien à craindre, répondit le lieutenant de police avec dignité.

—Les ordres du roi ! s'écria la jeune femme. Le roi a donné l'ordre de m'arrêter ? Montrez-moi la lettre de cachet.

—Madame, madame, je vous en conjure, écoutez-moi ! dit Feydeau de Marville avec un geste de prière. Accordez-moi quelques instants d'attention. "

Il avançait un siège : elle le repoussa du geste.

" J'écoute, monsieur.

—Veuillez, madame, me faire l'honneur de me dire votre nom.

—Mon nom ! s'écria la jeune femme. Comment, vous ne le savez pas, et vous me faites arrêter ? Ah ! voilà qui dépasse toutes les bornes de la plaisanterie, monsieur. "

Et sans laisser à Feydeau le temps de formuler une réplique, elle partit subitement d'un violent éclat de rire.

" Ah ! reprit-elle en faisant des efforts évidents pour reprendre son sérieux, j'oubliais ! Nous sommes en carnaval ; c'est une intrigue ? Mes compliments, cher monsieur, vous avez joué votre rôle à merveille : mais vous voyez que je ne suis pas dupe !

—Madame, dit le lieutenant de police avec un commencement d'impatience marquée, je vous affirme que je parle très sérieusement. Je suis magistrat, directeur de la police du royaume, et si, pour vous convaincre, il vous faut des preuves, c'est facile. Veuillez passer dans mon cabinet.

—Inutile, monsieur, dit la jeune femme en repre-

nant son sérieux. Mais alors, si vous êtes le lieutenant de police, veuillez m'expliquer ma présence ici.

—Madame, la situation est plus grave que vous ne le pensez; avant tout, dites-moi votre nom.

—La comtesse Potoka.

—Vous êtes Polonaise?

—Mon nom l'indique.

—D'où venez-vous?

—De Strasbourg.

—Vous habitez Strasbourg?

—Non pas.

—Quand êtes-vous partie de Strasbourg?

—Il y a huit jours; le temps de franchir la distance qui sépare Strasbourg de Paris sans perdre une minute.

—Vous étiez pressée d'arriver?

—Très pressée.

—Puis-je vous demander pourquoi vous venez à Paris et pourquoi vous étiez aussi pressée d'y venir?

—Vous le pouvez!

—Alors, je vous le demande.

—C'est votre droit; mais, si vous pouvez demander, moi je ne puis répondre.

—Et d'où veniez-vous quand vous êtes arrivée à Strasbourg?

—Je venais de Kehl.

—Vous habitez Kehl?

—Non; je n'y ai même jamais séjourné.

—Mais vous dites que vous veniez de Kehl?

—Sans doute. Quand je suis entrée à Strasbourg, je sortais de Kehl, et quand je suis arrivée à Kehl, je venais de Tubingue; et, quand je suis entrée à Tubingue, je sortais d'Ulm; et, quand je suis arrivée à Ulm, je...

—Madame, dit le lieutenant de police, ces plaisanteries ne sont pas prudentes...

—Je ne plaisante pas! dit la jeune femme: je m'ennuie..."

Et elle porta son mouchoir à ses lèvres pour étouffer un bâillement.

" Madame, reprit M. de Marville, je suis désolé de vous tourmenter ainsi, mais il le faut. "

La jeune femme porta de nouveau son mouchoir à ses lèvres; puis elle s'étendit nonchalamment dans un fauteuil.

" Monsieur, dit-elle en fermant à demi les yeux, j'ai fait un long voyage, je suis extrêmement fatiguée, et, quelque gaie que soit votre aimable conversation, j'ai le regret de vous avouer que je n'ai plus la force d'y prendre part.

—Madame, dit vivement Marville, il faut que je vous interroge.

—Interrogez donc, monsieur, puisqu'il faut que vous interrogiez; mais je ne répondrai plus.

—Mais, madame...

—Parlez tant qu'il vous plaira, je ne vous interrompraï plus; car, à partir de cet instant, je suis muette. "

Et, adressant un léger salut de tête à son interlocuteur, la jeune femme se renversa en arrière en s'installant le plus confortablement possible et elle ferma les yeux.

Enveloppée dans les plis de sa mante de voyage, le visage éclairé par le feu des bougies, les traits calmes, l'ombre de ses longs cils se projetant sur ses joues veloutées, la jeune femme était ravissante à contempler dans sa pose gracieuse et nonchalante.

M. Feydeau de Marville la regarda durant quelques instants; puis s'approchant doucement d'elle:

" Madame, reprit-il, je suis, je le répète, véritablement désolé de vous torturer ainsi et de m'opposer au repos si nécessaire que vous désirez prendre, mais je dois agir comme je le fais. Le service du roi avant tout. D'ailleurs, il est un point de l'aventure de cette nuit qu'il est absolument essentiel d'expliquer. "

La jeune femme ne répondit pas; elle ne fit pas un mouvement.

" Madame la comtesse, dit le lieutenant de police, je vous prie de m'accorder l'attention que je sollicite. "

Même silence, même immobilité.

" Madame la comtesse de Potoka, reprit M. de Marville avec un ton de plus en plus impérieux, je vous demande, au nom de la justice, de me répondre. "

La comtesse paraissait ressentir les premières atteintes d'un sommeil doux et réparateur. Elle avait la physionomie souriante d'une personne goûtant un repos agréable.

M. de Marville fit un geste de violente impatience. Il attendit un moment en rapprochant ses épais sourcils puis, traversant brusquement la pièce, il saisit un cordon de sonnette suspendu à la muraille.

Il se retourna vers la comtesse. Celle-ci était dans la même immobilité et sa respiration régulière était celle d'une personne qui dort.

M. de Marville frappa du pied et il agita vivement le gland du cordon. La comtesse ne parut pas entendre le bruit sonore de la sonnerie.

Un valet entrebâilla la porte.

" Martial? dit le lieutenant de police.

—Il est dans la cour, monseigneur, répondit le valet.

—Qu'il vienne ici sur-le-champ! "

Le valet disparut. M. de Marville se retourna vers la jeune femme; elle dormait de mieux en mieux.

" Mordieu! murmura le lieutenant de police en se parlant à lui-même, cède-t-elle réellement à la fatigue insurmontable du voyage ou joue-t-elle une comédie dont l'effronterie justifierait toutes les punitions? "

Puis, encore un silence.

" Qu'elle est cette femme? pensa-t-il encore. Que signifie cette étrange aventure?

La porte s'ouvrait doucement.

" Martial! dit le valet.

—Qu'il entre!" répondit le lieutenant de police en [illegible] quelques pas en avant.

Le brigadier de la maréchaussée, celui-là même qui avait arrêté le carrosse dans le faubourg St-Antoine et qui avait éprouvé une surprise si vive en ouvrant la portière de la chaise de poste dans la cour de l'hôtel de [illegible] police, entra, en saluant, dans le salon.

M. de Marville s'effaça et d'un geste impérieux désignant la comtesse.

" Martial! dit-il, c'est bien madame qui était dans le carrosse que vous avez fait arrêter à la porte Saint-Antoine?"

Martial secoua la tête.

Non monseigneur. Quand j'ai fait arrêter le carrosse, madame n'était pas dans la voiture.

Vous en êtes sûr?

Parfaitement sûr.

Mais alors, si elle n'était pas dans ce carrosse, où était-elle?

Je l'ignore.

Mais qui était dans le carrosse, car il y avait quelqu'un.

Oui, monseigneur, il y avait un homme.

Un homme! s'écria Marville.

Un homme en chair et en os, existant et vivant [illegible]

Un homme!" répéta Marville.

Martial fit un geste affirmatif.

Mais qu'est devenu cet homme?

Je l'ignore dit le brigadier.

Impossible!

Monsieur le lieutenant de police, quand j'ai arrêté [illegible] de poste à l'entrée du faubourg, elle ne contenait [illegible] un gentilhomme portant des moustaches [illegible] faites [illegible]

—Mais comment expliquer que ce jeune gentilhomme ait disparu et que madame soit seule dans la chaise de poste?

—Je m'y perds!

—Avez-vous quitté le carrosse?

—Pas une minute.

—Depuis le moment de l'arrestation jusqu'à son entrée à l'hôtel, est-il demeuré stationnaire?

—Pas une seconde.

—A-t-il été surveillé?

—Tous mes hommes l'entouraient. J'ai suivi de point en point les ordres reçus.

—Vous venez de fouiller le carrosse?

—Absolument, complètement: j'ai enlevé les banquettes, arraché les étoffes, sondé la caisse et les parois et je n'ai rien trouvé.

—Rien?

—Pas le moindre vestige qui puisse me faire comprendre la métamorphose opérée. Rien, absolument rien, et je vous le répète monseigneur, j'ai tout fouillé, tout remué, tout sondé."

M. de Marville s'était brusquement retourné vers la jeune femme tandis que le brigadier de la maréchaussée parlait ainsi. La comtesse n'entendait rien sans doute, car elle continuait à dormir de ce sommeil calme et paisible qui indique une conscience pure ou un esprit trop fort.

Le lieutenant de police revint au brigadier:

"Cependant, dit-il, raisonnons! Au moment où vous avez arrêté la voiture et fermé la portière il y avait un homme dans la chaise de poste, vous en répondez?

—Sur ma tête! dit Martial.

—Et cet homme était seul.

—Absolument seul.

—Et au moment où vous avez rouvert la portière, vous vous êtes trouvé en présence d'une femme?

—Oui, monseigneur.

—Ce qu'on doit donc admettre, dans tous les cas, c'est que, trompé sur le sexe de la personne qui était dans la voiture, cette personne, ce voyageur ou cette voyageuse, ait changé de vêtements en route...

—Cela est certain.

—Elle n'en a pu changer que dans la voiture?

—Je l'affirme.

—Les vêtements quittés ont-ils été jetés sur la voie?

—Monseigneur, dit Martial, les contrevents étaient fermés: donc on ne pouvait rien jeter par aucune portière, pas plus que par la glace de devant. Ensuite la chaise de poste était entourée par des hommes sûrs qui veillaient attentivement. Il est donc matériellement impossible qu'un costume complet d'homme, depuis les souliers jusqu'au chapeau, ait pu être jeté même par morceaux, sur la route. D'ailleurs, par quelle ouverture eût-on pu les jeter? Je viens à l'instant de visiter la chaise de poste et si monseigneur veut se donner la peine de....

—Mais, s'écria M. de Marville avec impatience, si ces vêtements n'ont pas été jetés, ils doivent être dans la voiture et on doit les retrouver!"

Martial regarda le lieutenant de police, en appuyant la main sur son cœur.

"Monseigneur, dit-il avec un accent de sincérité profonde, quand j'ai arrêté la voiture, cette voiture renfermait un homme brun. Maintenant, cet homme brun est devenu une femme blonde, je le vois. Comment ce phénomène s'est-il accompli? Où sont passés les vêtements quittés? Je l'ignore, je le jure sur le salut de mon âme! à moins que..."

Martial avait subitement changé de ton. Une pensée nouvelle venait évidemment de luire dans son esprit.

"A moins que? répéta le lieutenant de police.

—A moins que madame ne cache sous ses vêtements de femme..."

M. Feydeau fit un geste.

"C'est vrai!" murmura-t-il.

Et, s'approchant de la comtesse toujours immobile:

"Madame! dit-il, vous avez entendu?"

La comtesse ne bougea pas.

"Vous avez entendu?" reprit le lieutenant de police.

Il lui saisit la main et la secoua. La comtesse poussa un cri, sans ouvrir les yeux. Elle étendit les bras, tandis que ses lèvres se contractaient avec une expression de souffrance. Elle poussa un ou deux soupirs, soulevant ses paupières sans avoir la conscience de la vue:

"Ah! le vilain rêve! murmura-t-elle. Mariquitta! venez me délacer ma robe, je souffre... je..."

Elle avait les yeux ouverts, et ses regards venaient de rencontrer Martial.

"Ah! fit-elle avec effroi, où suis-je donc?

—Chez moi, madame! dit M. de Marville en s'avançant.

—Chez vous?... mais je ne sais..."

La comtesse passa la main sur son front:

"Oh! fit-elle tout à coup, je me souviens! Eh bien! monsieur! est-ce que la plaisanterie n'est pas finie?"

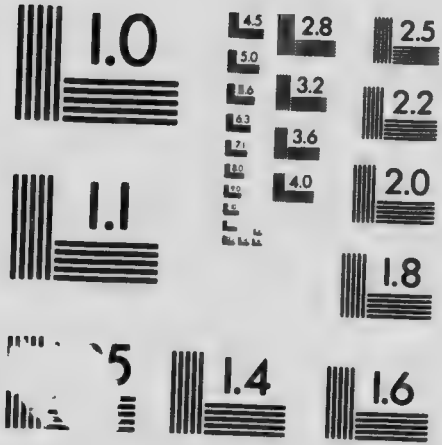
Il y avait dans ce qui venait de se passer quelque chose de si étrangement persuasif, que le lieutenant de police parut hésiter.

Enfin, il prit un parti. D'un geste rapide il congédia le brigadier de la maréchaussée, qui sortit aussitôt, et s'adressant alors à la comtesse:

"Madame! dit-il, de deux choses l'une: ou vous êtes victime d'une erreur, et dans ce cas cette erreur ne doit pas se prolonger, ou vous trompez indignement la police, et alors la punition doit être éclatante. J'ai, vous con-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

cernant, des ordres de la plus extrême rigueur. Veuillez donc avoir l'obligeance de me suivre : nous allons nous rendre sur l'heure auprès de M. d'Argenson. C'est le seul moyen de mettre un terme prompt à cette situation pénible. »

XXI

LES OEUFS

L'ancienne rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, est aujourd'hui, une petite voie étroite, sinueuse, qui conduit de la rue de l'Eperon à la place Saint-André-des-Arts et se nomme la rue Suger.

Au siècle dernier, cette petite rue qui avait les mêmes débouchés était habitée, comme bon nombre de rues avoisinantes, par des membres du Parlement. La plupart des maisons, encore debout à l'heure où j'écris ces lignes, ont conservé leur cachet d'hôtel magistral.

En 1745, deux maisons seulement, sur tout le côté droit de la rue, étaient habitées par plusieurs locataires. C'étaient les deux dernières avoisinant la place.

L'une, la dernière, était élevée de cinq étages surmontés de combles et percée de quatre fenêtres en façade, luxe alors fort peu répandu.

L'autre maison, beaucoup plus basse, ne comptait que deux étages et les greniers. Celle-là semblait prête à être écrasée entre sa gigantesque voisine de droite et les lourds bâtiments de l'hôtel d'un conseiller de grand'chambre placé à gauche. Cependant, quoique extrêmement resserrée, l'humble maisonnette pouvait exister, car elle avait son âme; c'est-à-dire son locataire.

Ce soir-là la fenêtre, la seule et unique fenêtre de son premier étage était éclairée, tandis que toutes les autres habitations de la rue étaient plongées dans une obscurité complète.

Minuit venait de sonner : la porte de la maison s'entr'ouvrit, et une tête noire se glissa par l'entrebâillement, tandis que le corps demeurait dans l'intérieur. La tête se tourna trois fois alternativement de droite à gauche et de gauche à droite ; puis elle se retira, et la porte se referma sans le plus léger bruit.

Cette tête, au nez crochu, au front osseux, au menton pointu, à la bouche rentrée, aux pommettes saillantes, au crâne recouvert d'une chevelure qui pouvait passer facilement pour de la laine à matelas mal cardée, cette tête percée de deux petits yeux ronds et attachée à un col, dont les nerfs semblaient autant de cordes puissamment tendues, était celle d'une femme de quarante à cinquante ans. Le corps était grand, sec, maigre, osseux, nerveux et avait pour base une paire de pieds dont un enfant de l'Auvergne eût été fier.

Le costume consistait en une jupe de laine avec un corsage de gros drap ressemblant plus à un vêtement d'homme qu'à un habillement de femme.

Quand elle eut retiré sa tête et refermé la porte d'entrée, la femme se trouva dans un couloir très étroit, aboutissant à un escalier plus était encore qui se dressait verticalement au fond. Une large raie lumineuse indiquait à droite, près de la première marche de l'escalier une porte entrebâillée. La femme poussa la porte et pénétra dans une salle basse éclairée par une grosse lampe.

Cette salle, meublée très simplement, était garnie d'un bahut, d'un buffet, d'une table, de six chaises et d'une boîte à pain, le tout en chêne uni. Une grande cheminée dans laquelle brûlait un feu vif, et une horloge accrochée à la muraille, *coucou* primitif avec ses

chaînes supportant des poids et son tic-tac de moulin à vent, complétaient l'ensemble de l'ameublement qui ne brillait certes pas par l'élégance.

Une grosse marmite de terre, d'où s'échappait par l'entrebâillement du couvercle une fumée odoriférante et des bouillotes, des *huguenotes*, comme on disait alors, entouraient le foyer.

Un homme était assis devant la table placée au centre, et il soupait avec un entrain et une dextérité dénotant un estomac supérieurement constitué et un appétit dans tout son éclat.

Cet homme pouvait avoir de trente à trente-cinq ans. Sa taille devait être élancée et haute. Son visage était loin d'être beau: traits heurtés, nez aplati, teint bourgeonné; menton fleuri, lèvres d'un rouge bleâtre, cheveux plats de nuance indécise; la physionomie eût été presque repoussante si la laideur n'eût été amoindrie par une expression de bonté, de franchise et d'amabilité que la satisfaction du repas pris rendait encore plus enjouée.

Le costume était celui d'un bourgeois aisé en demi-deuil: habit et culotte de drap noir, gilet et bas de laine gris, cravate blanche; le tout en étoffe solide et sans aucune prétention à l'élégance.

La seule singularité du costume était un ruban noir étroit, passé autour du cou, retombant sur la poitrine, comme un ruban de commandeur, et portant à son extrémité un petit bouquet de plumes de dindon, noires, attachées avec une ganse de laine rouge.

Si le soupeur était seul à table, il ne devait cependant pas être l'unique convive attendu, car il y avait de chaque côté de son couvert trois autres couverts dressés; mais pas un seul de ces six couverts n'indiquait qu'il eût encore servi.

Au centre de la table était une énorme corbeille contenant une grande quantité d'oeufs de tailles différentes,

et divisés en groupes distingués, entre eux, par la diversité des ornements qui décoraient la coquille.

Le grand panier avait sept cases, toutes partant de son sommet à sa base.

La première contenait des oeufs blancs entourés d'une bande noire se croisant avec une bande rouge.

La seconde contenait des oeufs dont la coquille était entièrement dorée.

La troisième, des oeufs dont la coquille était revêtue d'une teinte de brun rouge qui la recouvrait entièrement.

La quatrième case renfermait des oeufs énormes entourés d'une bande vert-clair toute parsemée d'étoiles d'or.

La sixième, des oeufs à la coquille argentée.

La septième, des oeufs entièrement noirs.

Le nombre des oeufs n'était pas en quantité égale dans chacune des cases. Celle qui en contenait le plus était la cinquième, c'est-à-dire la troisième à la gauche de la première.

Celle-ci, la première, était placée précisément en face du couvert occupé par le soupeur. Chacune des autres cases se trouvait correspondre à un des autres couverts.

L'homme vêtu de noir et de gris avait donc en face de lui la case de la corbeille contenant les oeufs blancs entourés d'une bande noire se croisant avec une autre bande rouge vif.

Le soupeur avait naturellement devant lui une assiette et une verre. De chaque côté du verre était une bouteille de forme bizarre : puis, dominant le verre, un petit perchoir, sorte de joujou d'enfant, construit exactement comme un perchoir mobile de poulailler. Sur ce perchoir était un petit animal de l'ordre des gallinacées.

C'était un petit dindon, gros comme une caille, mais imité avec une adresse merveilleuse.

Le dindon perché regardait fixement, avec ses yeux d'émail, le soupeur qui lui faisait face.

Devant chacun des autres couverts inoccupés, il y avait un perchoir semblable, mais le perchoir était vide.

Entre la ligne formée par les perchoirs et la corbeille contenant les oeufs, il y avait un large espace vide, comblé, devant le soupeur, par un grand plat contenant un mets succulent auquel l'homme, vêtu de noir et de gris, semblait faire le meilleur accueil.

Au moment où la femme, qui venait d'interroger la rue, rentrait dans la salle du rez-de-chaussée, l'homme tenant de la main gauche un colossal pain rond, appuyé contre sa poitrine, était occupé à trancher, à l'aide de l'autre main, un morceau que n'eût pas dédaigné Gargantua.

"Eh bien? dit l'homme en achevant son oeuvre à l'aide d'un héroïque effort.

—Rien! répondit la femme.

—Quoi! reprit le soupeur sans lever les yeux de dessus son assiette, personne?

—Personne!

—Ah ça! je vais donc souper seul cette nuit?

—T'en plains-tu, Coq-d'Inde? demanda la femme qui, enlevant d'une main le couvercle de la marmite, agitait de l'autre une cuillère dont le manche avait trois pieds de long.

—Tu sais bien que je ne me plains jamais, Léonarde, quand c'est toi qui fait la cuisine!

—Coq-d'Inde, prends garde! si tu tournes trop à la graisse, tu finiras par être bon à rôtir.

—Léonarde! si je dois être cuit, j'aimerais mieux être rôti à la broche qu'être grillé sur la fournaise de M. de Paris.

—Tu n'aimes pas sa cuisine, à celui-là?

—Non, je l'avoue.

—Cependant ce qu'il fait, il le fait bien. Demande

plutôt à Gallus qui a fait sa tournée de pilori le mois dernier. Il dit qu'il n'y a que M. de Paris pour ces sortes de choses.

—J'aime autant que Gallus aille aux informations que moi. Quant à M. de Paris, je n'aurais aucun plaisir à le rencontrer en Grève, même autre part. Je tiens à ce que la distance qui nous sépare soit plus longue qu'un bout de corde!"

Léonarde haussa les épaules:

"Bah! dit-elle, tu sais que si tu te conduis bien tu n'as absolument rien à craindre, puisque tu es Coq, et quand tu aurais autour de toi tous les bourreaux et tous les tourmenteurs de France et de Navarre, le bras menaçant et la torture prête, tu pourrais être aussi calme et aussi tranquille que tu l'es en ce moment.

—C'est vrai! dit Coq-d'Inde en secouant la tête. Le chef l'a dit, et ce qu'il dit... c'est plus sûr que ce que dit le roi.

—Oui, reprit Léonarde, celui que le chef a menacé de mort meurt! celui dont il a assuré l'existence vit! Et tu le sais, Coq-d'Inde! Sans lui, où serais-tu donc à cette heure?

—Prisonnier et maudit, je serais mort! dit Coq-d'Inde avec émotion. Grâce à lui, je suis vivant, libre, et j'ai reçu la bénédiction de ma mère. Aussi, je te le jure, Léonarde, si demain il fallait me faire couper en morceaux pour voir sourire le chef, j'irais, joyeux, au supplice!

—Mais, reprit Léonarde en changeant de ton, comment se fait-il que tu sois seul ici cette nuit!

—Je ne sais! répondit Coq-d'Inde.

—C'est étrange!

—Quelle heure est-il, Léonarde?

—Minuit sept minutes, mon fils.

—Alors je ne voudrais pas, à cause de ces sept minutes, être dans la peau de Tête-Verte.

—Pourquoi ?

—Tiens ! le chef doit être sept fois mécontent, et le diable sait ce qu'en vaut une seule.

—Tes épaules en ont gardé souvenir ? "

Coq-d'Inde fit un geste affirmatif accompagné d'une grimace expressive. En ce moment un cri très léger de *kokoriko* retenti dans la salle.

Léonarde s'approcha du bahut et prit un long tuyau de soie qui pendait le long du meuble. Elle porta à ses lèvres l'orifice du tuyau, puis ses joues se gonflèrent et elle parut souffler.

Elle se recula, et abaissa le tube en écoutant. Un second *koqoriko*, plus aigu que le premier se fit entendre.

" C'est Coq-Doré ! " dit Coq-d'Inde.

Léonarde alla ouvrir la porte d'entrée. Un homme enveloppé dans les plis d'un grand manteau pénétra rapidement dans la salle : il portait, plantée dans la ganse d'or de son tricorne, une magnifique plume de faisan d'or, et une longue épée pendait à son côté.

En entrant, il jeta son manteau sur une chaise et il découvrit un riche et élegant costume militaire, qui seyait à merveille à sa mine eârontée, à son regard flamboyant et aux deux longues moustaches *à crocs* qui cachaient sa lèvre supérieure.

" Bonsoir, Coq-d'Inde ! dit-il.

—Bonsoir, Coq-Doré ! répondit Coq-d'Inde sans se lever.

—Corps Dieu ! j'ai faim !

—Alors, à table ! "

Coq-Doré prit la première place à la droite de Coq-d'Inde, celle précisément en face de la case de la corbeille contenant les oeufs dorés.

" Sers-moi ton meilleur, Léonarde, vieux cordon bleu du diable ! " cria Coq-Doré en dépliant sa serviette.

Il n'était pas assis, qu'un claquement sec se faisait entendre et que, sur le perchoir vide placé devant son as-

siette, apparaissait un charmant faisan doré, de la même grosseur que le dindon qui se pavanait en face de Coq-d'Inde.

Léonarde déposait un plat fumant sur la table.

"Cornes de Satan! reprit Coq-Doré en se servant et en faisant résonner les éperons de ses bottes molles, je croyais être en retard ce soir, mais, Ventre-Mahon! je suis en avance, au contraire!"

Et il désignait du regard les autres places vides.

"Où étais-tu ce soir? demanda Coq-d'Inde.

—Chez les Poulettes.

—Ah! ah! tu dois être monté en rapports?

—J'en ai plein mes poches. Ces charmantes poulettes n'ont rien à refuser à leur Coq, depuis la camériste de Mme de Flavacourt, la cinquième demoiselle de Nesles, que le duc de Richelieu voudrait faire héritière de ses quatre soeurs, jusqu'à la confidente de Mlle de Charolais, et à la soubrette de la présidente de Pincourt, elle qui au dernier bal masqué de l'Opéra, a pris pris M. de Bridge pour le roi... et qui s'est laissé prendre...

—Et que sais-tu de nouveau?

—Bien peu de chose.

—Mais encore?

—Qu'il y a eu une jeune fille enlevée il y a une heure.

—Où cela?

—Au Moulin de Javelles.

—Qui était-ce?

—La jolie Pauline, la fille de Sorlier, le marchand de bric-à-brac de la rue de Poulies. Elle a été mariée ce matin à Cormart, le quincaillier du quai de la Ferraille, et enlevée ce soir, à dix heures, en plein bal de noces, par le comte de Laval, aidé de MM. de Charolais et de Lauzun, déguisés tous trois en mousquetaires. Ils avaient une troupe avec eux.

—Et ils ont enlevé la jeune mariée?

—Ce n'a pas été long. La noce était pétrifiée : je n'ai pu agir ; j'avais ordre de demeurer inactif cette nuit pour tout ce qui ne concernait pas l'affaire dont j'étais spécialement chargé.

—Mais, quand tu raconteras cela, que dira le chef ?

—J'ai obéi aux ordres reçus.

—Laisser accomplir un acte de violence devant l'un de nous, sans que celui-là frappe l'oppresseur, c'est méconnaître la volonté du chef !

—Ce serait méconnaître plus encore cette volonté si on n'en suivait pas l'expression à la lettre : j'ai obéi aux ordres reçus, et, à ma place, tu aurais fait, Coq-d'Inde, ce que moi, Coq-Doré, j'ai fait !

—Silence ! " dit Léonarde.

On écouta : un second chant de coq retentit doucement. Léonarde s'approcha du bahut ; elle prit le tuyau de soie et l'appuya sur ses lèvres.

Quelques instants après un second *kokoriko* retentissait, Léonarde entr'ouvrait la porte d'entrée et un homme entrait dans la salle.

Celui-là, à l'encolure épaisse, à la tête carrée, aux mains noires et calleuses, portait le costume exact des forts de la Halle. Allures et manières étaient celles d'un homme du peuple. Il jeta son grand chapeau à bords plats, qui alla rouler dans un coin de la salle.

" Bonsoir ! " dit-il brutalement, avec une grosse voix enrouée.

Et il alla s'asseoir deux places au-dessus de Coq-Doré, laissant entre eux une place vide. Il portait à la boutonnière de sa veste un petit bouquet de plumes grises.

" Eh ! Léonarde ! cria-t-il, du vin ! j'ai soif. "

Il n'achevait pas de prononcer ce dernier mot, qu'un craquement retentissait encore, et que, sur le perchoir placé devant lui, apparaissait, chaudement emplumé, un coq pattu à pattes courtes, épaisses, larges et poilues.

En face du nouveau venu était la case des oeufs de couleur jaune mais. C'était la case la moins bien garnie.

—" Tu as reçu un coup près de l'oeil gauche, Coq-Patta, dit Coq-Doré en regardant son compagnon.

—Oui, répondit Coq-Pattu, mais si j'ai reçu un coup, j'en ai rendu quatre.

—Je m'en rapporte à toi. Et qui t'a donné ce coup?

—Un mousquetaire du roi à qui j'ai brisé quatre dents.

—Où cela?

—Au Moulin de Javelles.

—Quand donc?

—Il n'y a pas une heure.

—Tu y étais donc?

—J'assistais aux noces de Grandguisard, le porteur de farine de la rue des Deux-Ecus. Nous dansions quand nous avons entendu des cris. C'était une marié d'une autre noce que des mousquetaires enlevaient. Ils étaient armés, mais nous avons pris des bancs, des broches et des bâtons, et mes poules ont agi si proprement, que nous avons repris la fille à Sorbier pour la rendre à son mari.

—Ah! vous l'avez reprise, dit Coq-Doré. Vous avez agi après mon départ.

—A quelle heure es-tu parti?

—A onze heures précises, j'avais l'ordre.

—Et j'ai agi, moi, à onze heures dix minutes; j'avais l'ordre aussi.

—Tu savais donc ce qui aurait lieu?

—Oui. Le chevalier m'avait donné mes instructions, et tout s'est exactement accompli ainsi qu'il l'avait dit."

Les trois hommes se regardèrent mutuellement avec une expression d'admiration et d'étonnement.

" Et reprit Coq-d'Inde, quel a été le résultat de cette affaire.

—L'exaspération des bourgeois et des convives contre les grands seigneurs, répondit Coq-Pattu. Si j'avais voulu, j'aurais fait autant de recrues que j'en aurais désiré; mais je ne....

—Silence!" interrompit Léonarde.

XXII

LE CHEF

Un nouveau cri retentissait au dehors. Quelques instants après, un quatrième personnage faisait son entrée, saluant de la main les trois hommes assis autour de la table.

Ce quatrième personnage, vêtu de noir, était noir de peau et il portait à son chapeau des plumes noires. C'était un nègre dans l'acceptation la plus nubienne ou la plus abyssinienne du mot.

Il prit place, sans mot dire, à la gauche du Coq-d'Inde, et un coq noir apparut sur le perchoir.

" Ah! ah! dit Coq-Doré, en souriant, nous nous complétons peu à peu. "

Coq-Nègre, depuis son entrée, paraissait regarder autour de lui avec une attention extrême. Enfin, s'adressant à Coq-d'Inde.

" Tête-Verte est près du chef? demanda-t-il en excellent français.

—Non, répondit Coq-d'Inde.

—Où est Tête-Verte alors?

—Je ne sais pas!

—Comment! il n'est pas ici?

—Non!

—Ah! voilà qui est étrange, bien étrange!"

Un quatrième *kokoriko* retentit aussitôt. Léonarde,

après avoir usé des mêmes précautions qu'à l'arrivée de Coq-Doré, de Coq-Pattu et de Coq-Nègre, alla ouvrir. Un cinquième se glissa par l'entre-bâillement de la porte.

Ce cinquième personnage était de très petite taille. Court, trapu, ramassé sur lui-même, la tête dans les épaules, les épaules dans la poitrine et la poitrine dans la taille, il n'était pas ce qu'on nomme *être taillé en boule*, mais il était littéralement carré dans son ensemble.

Vêtu en bon banquier de la rue St-Denis, il portait du drap gris, des bas drapés, des souliers à boucles d'argent et un jabot de grosse toile, orné à son centre d'une crête de coq en drap rouge merveilleusement imitée.

" As-tu vu Tête-Verte, Coq-Nain? demanda Coq-Doré en le voyant entrer.

—Oui, répondit l'homme carré.

—Alors tu sais où il est?

—Mais il est ici.

—Non!"

Coq-Nain frappa ses mains l'une contre l'autre.

" Tête-Verte n'est pas ici! reprit-il.

—Non! dirent à la fois Coq-Doré, Coq-d'Inde et Coq-Pattu.

—Il n'est pas venu ce soir? demanda Coq-Nègre.

—Non!" répondit Léonarde.

Les cinq hommes se regardèrent avec une grande expression d'inquiétude; puis les yeux de Coq-Nain se tournèrent dans la direction de l'horloge.

" Minuit un quart! dit-il, et Tête-Verte n'est pas ici!

—Aurait-il succombé? dit Coq-Doré.

—C'est peu probable! dit Coq-Pattu.

—Trahirait-il alors? demanda Coq-d'Inde.

—C'est impossible!"

Un bruit sec retentit; la porte d'entrée venait d'être ouverte du dehors. Léonarde ouvrit vivement celle

donnant sur l'allée étroite au fond de laquelle se dressait l'escalier.

Le personnage qui venait de franchir le seuil de la maison, sans avoir fait entendre préalablement le chant du coq, était un homme de haute taille sans chapeau.

Une nuée de cheveux noirs, longs, épais, touffus lui cachait le front et venait s'unir à une barbe d'un noir de jais, ainsi que les moustaches et les sourcils. De tout le visage on ne voyait qu'un nez aquilin et une paire d'yeux dont les regards flamboyants dégageaient des éclairs.

Cet homme portait une culotte collante, des grandes bottes, une veste à basques et à manches. Culotte et veste de nuance brune foncée. Une ceinture de cuir entourait la taille, et dans cette ceinture, qui soutenait une épée courte, étaient passés des pistolets et un poignard. Un grand manteau était enroulé autour du bras droit.

A son entrée dans la maison, les cinq coqs s'étaient levés précipitamment, s'inclinant avec respect:

" Le chevalier! " murmura Coq-d'Inde.

L'homme ne pénétra pas dans la salle: il fouilla cette salle du regard, enveloppant ceux qu'elle contenait. Puis il traversa le couloir se dirigeant vers l'escalier dont il gravit rapidement les marches.

Léonarde le suivait tenant à la main un chandelier allumé.

Les cinq coqs se regardèrent en secouant la tête:

" Je ne voudrais pas être décidément dans la peau de Tête-Verte! dit Coq-d'Inde.

—Ni moi! dit Coq-Doré.

—Ni moi !ajouta Coq-Nain.

—Ni moi! ni moi! " dirent ensemble Coq-Pattu et Coq-Nègre.

XXIII

LES SEPT COQS

L'étrange personnage barbu et chevelu qui était exactement le même que celui que nous avons vu la veille sous le Pont-Neuf, près de l'arche de la Samaritaine, venait d'atteindre le palier du premier étage.

Il se tourna à demi en adressant un geste impérieux à Léonarde qui le suivait. Celle-ci s'arrêta. L'homme ouvrit une porte et pénétra dans une pièce, plus longue que large, prenant jour sur la rue par une seule fenêtre.

Près de cette fenêtre était une grande table chargée de papiers, et, devant cette table, était assis un homme enveloppé dans les plis d'un grand manteau et le visage recouvert d'un masque de velours noir.

Celui qui entrait referma la porte: il marcha vers la table et s'assit en face de l'homme masqué.

"Il est minuit, dit-il; vous savez la vérité?"

L'homme masqué secoua la tête:

"Non! dit-il.

—Rien? vous ne savez rien? s'écria l'homme avec un geste de menace.

—Rien encore, mais je saurai.

—Quand? !

—Quand Tête-Verte sera ici.

—Et quand y sera-t-il?

—Dans une minute au plus tôt: dans une heure au plus tard.

—Et la Brissault?

—Elle est là-haut!"

L'homme au masque désigna du geste la pièce située à l'étage supérieur.

"Faites-la venir!" reprit le personnage qui parlait avec un véritable ton de commandement.

L'homme masqué s'était levé et il allait se diriger vers la porte, mais il s'arrêta après un léger moment d'hésitation.

"Chevalier, dit-il, avez-vous toujours confiance en moi.

—Confiance absolue, mon cher C... Vous le savez bien.

—Alors procédez comme je vais vous l'indiquer. Le voulez-vous?

—Dites! que faut-il faire?

—Cher maître, reprit M. C en se rapprochant, il y a, dans cette affaire de Sabine Dagé, un côté mystérieux qu'il faut absolument que nous éclairions. En mettant même à l'écart la question d'affection, il est urgent, pour notre bien à tous, que nous sachions la vérité. Qui a commis ce crime? Pourquoi l'a-t-on commis? Comment se fait-il qu'à Paris il puisse se passer un tel fait sans qu'aucun de nous en soit instruit? Notre organisation est donc mauvaise?

—Ce que vous dites-là, mon cher C, m'affermit encore dans mes convictions. Cette pensée que vous exprimez m'est venue, et j'ai pris mes mesures en conséquence.

—Ah! fit M. C avec une expression d'étonnement.

—Oui, car depuis deux mois il s'est passé des choses étranges que seul je connais. Cette nouvelle affaire de Sabine Dagé m'a plus affligé qu'elle ne m'a surpris. J'ai un ennemi puissant, mais inconnu, mystérieux...

—Que dites-vous donc?

—Ce qui est... Mais, reprit l'interlocuteur de C en changeant de ton, je vous expliquerai tout plus tard. Songeons d'abord au présent et mettons le temps à profit.

—A vos ordres.

—Vous savez ce qui a eu lieu ce soir au Moulin de Javelles?

—Oui: l'affaire de Pauline Sorbier?

—Précisément; cela nous sert merveilleusement, avouez-le!

—Sans doute.

—Cela prouve ensuite que, lorsqu'il ne s'agit pas de choses ni d'affaires qui me touchent personnellement, mes renseignements sont précis et arrivent à temps.

—C'est vrai.

—Ce point est important à établir.

—Et vous concluez?

—Que j'ai un ennemi puissant, acharné, implacable, mais profondément mystérieux et absolument inconnu.

—Il faut déchirer la profondeur de ce mystère et connaître cet inconnu.

—Il le faut pour notre sécurité à tous."

Un silence régna durant quelques minutes dans la pièce.

"Maintenant, parlez! reprit l'homme qui s'exprimait avec l'accent impérieux d'un chef. Que vouliez-vous me conseiller de faire?

—Interrogez d'abord et successivement les Coqs qui vont vous adresser leurs rapports: puis faites parler la Brissault. Le temps passé à ces interrogatoires permettra à Tête-Verte d'arriver, et quand il parlera, lui, vous serez amené, par ce que vous aurez appris précédemment, à connaître la vérité tout entière. Du moins, je le croyais, mais ce que vous venez de me dire change ma conviction.

—N'importe! je procéderai ainsi. Faites monter en premier Coq-d'Inde."

C alla ouvrir la porte: Léonarde était accroupie sur le palier.

"Coq-d'Inde!" lui dit-il.

La vieille femme se redressa et elle descendit les marches de l'escalier avec une vitesse de chatt s'élançant sur sa proie.

Quelques secondes à peine écoulées, Coq-d'Inde apparaissait.

"Entre!" lui dit C.

Coq-d'Inde s'inclina profondément.

"Ton rapport de la nuit dernière? dit celui auquel C avait donné le nom de maître.

—Le voici," dit Coq-d'Inde en présentant une grande feuille pliée en huit et recouverte d'une écriture fine et serrée.

Le maître prit le papier et l'ouvrit. Il parcourut avec un regard rapide le manuscrit, qu'il reposa ensuite sur la table.

—"Tu étais la nuit dernière dans la rue des Rosiers? dit-il.

—Oui, monsieur le chevalier, répondit Coq-d'Inde, j'étais avec neuf poules dans les jardins du cloître des Blancs-Manteaux.

—Où étais-tu posté?

—A l'angle de la rue Vieille-du-Temple.

—Tu es resté là jusqu'à l'heure où le signal a été donné?

—Oui; je n'ai quitté mon poste qu'au moment ou la première flamme a jailli au-dessus de l'hôtel de Charolais.

—A quelle heure avais-tu été placé là?

—A dix heures.

—Qui as-tu vu passer dans la rue Vieille-du-Temple ou dans les autres rues?

—De dix heures à minuit, quelques bourgeois attardés paraissant trembler fort; tous ont payé le droit de passage sans tenter la moindre résistance. A minuit, le guet a fait patrouille. De minuit à deux heures et demie, il n'est absolument passé personne.

—Tu en es sûr?

—J'en réponds sur ma tête. De deux heures et demie à trois heures sont passés deux hommes dans la rue des Rosiers; ces hommes venaient du cul-de-sac Coquerel; ils ont suivi la rue des Rosiers dans toute sa longueur, puis ils ont tourné à droite, prenant la rue Vieille-du-Temple.

—Ils ont payé droit de passage?

—Non.

—Pourquoi.

—C'était deux ouvriers pauvres.

—Et ils remontaient la rue Vieille-du-Temple?

—Oui, ils marchaient d'un pas assez lent dans la direction de l'hôtel Soubise."

Le *maître* ou le *chevalier* (puisqu'on lui donnait ces deux titres) regarda C.

"Ce qu'il dit est exact, dit C à voix basse; ces deux hommes, vêtus en ouvriers, ont été signalés à la même heure par Coq-Nain qui les a vus passer.

—Et as-tu vu d'autres personnnes? demanda le maître.

—Aucune autre jusqu'à l'instant où on a attaqué l'hôtel.

—Personne ou montant ou descendant la rue, entrant dans une maison ou en sortant?

—Personne, absolument personne! dit Coq-d'Inde avec un accent de conviction sincère.

—Bien! Reste là, au fond de la pièce, et attends mes ordres."

Coq-d'Inde salua et se recula: le maître frappa sur

un timbre. La tête sèche de la vieille Léonarde apparut dans l'entrebâillement.

"Coq-Nain!" dit-il.

Léonarde referma la porte. On entendit le bruit d'un pas rapide sur les marches de l'escalier: Coq-Nain entra.

Il salua comme avait salué Coq-d'Inde, puis, se redressant, il attendit, immobile, qu'on lui adressât la parole.

"Où étais-tu la nuit dernière? demanda le maître.

—Au cloître St-Anastase, en face des Blancs-Manteaux, avec dix poules et six poulets, répondit le gros petit homme en s'inclinant une seconde fois.

—Tu veillais à la fois sur la rue Veille-du-Temple, sur la rue des Francs-Bourgeois et sur la rue de Paradis, alors?

—Oui, maître.

—A quelle heure as-tu été à ton poste?

—A neuf heures.

—Qu'as-tu remarqué jusqu'à minuit?

—Rien d'extraordinaire. Des gens qui passaient et auxquels je n'ai pas fait payer droit de passage, puisque j'avais reçu l'ordre de demeurer dans le cloître. A onze heures moins un quart, le carrosse du duc de Richelieu a longé la rue des Francs-Bourgeois pour s'engager dans la rue des Trois-Pavillons. La voiture du prince de Lixen et celle du marquis de Créqui ont passé presque au même instant, suivant la même direction. Elles allaient à l'hôtel Camargo.

—Tu les as fait suivre?

—Non, monsieur le chevalier; je n'avais pas d'ordre à cet égard.

—Ensuite?

—J'attendis l'instant indiqué. A minuit, j'ai laissé six poules le long du mur qui sépare le cloître de l'hôtel de Charolais, et je me suis embusqué dans la rue.

avec quatre autres, quelques instants après que la ronde du guet fut faite. De minuit à deux heures et demie du matin, il n'est absolument passé personne. Un peu après deux heures et demie sonnées, deux ouvriers ont passé rue Vieille-du-Temple, remontant la rue vers l'hôtel Soubise.

—Ceux que Coq-d'Inde a vus?" fit observer M. C.

Le maître fit un signe affirmatif, et, se retournant vers Coq-Nain:

"Ensuite? dit-il.

—Dix minutes après, j'aperçus dans l'ombre trois hommes venant de la rue de Paradis. Ils traversèrent la rue Vieille-du-Temple et s'engagèrent dans celle des Francs-Bourgeois. Ils étaient enveloppés dans des manteaux élégants; ils avaient des tricornes galonnés, et ils semblaient fort gais. C'étaient des employés de quelque fermier général, qui revenaient de souper aux Porcherons. Je donnai le signal juste au moment où ils longeaient le mur du cloître St-Anastase. Mes poules s'élancèrent: les financiers ne firent pas la moindre résistance: ils tremblaient comme des feuilles agitées par le vent.

—As-tu pris leur signalement?

—Non, maître.

—C'est un tort."

Et se tournant vers C.

"Donnez donc les ordres nécessaires pour que ces oublis n'arrivent plus, dit-il. Il est important de connaître tous ceux à qui nous avons affaire et dont nous pouvons nous servir.

—Je le ferai, dit C.

—Ensuite? continue! reprit le chevalier. Que firent tes financiers?

—Ils payèrent le droit, et ils continuèrent leur route dans la direction de la rue Ste-Catherine. Je les par-

dis de vue dans les ténèbres, à la hauteur de l'hôtel Charolais.

—Et ensuite?

—Rien jusqu'au moment de l'attaque

—Personne n'a passé?

—Personne absolument."

Le maître fit signe à Coq-Nain d'aller se placer près de Coq-d'Inde, puis, ouvrant la porte, il appela Léonarde.

—"Coq-Pattu!" dit-il.

Le personnage demandé monta lestement et entra presque aussitôt.

"Tu rapport sur la nuit dernière! dit le maître.

—J'occupais la rue Barbette avec cinq poules et cinq poulets, et la rue de Soubise avec six poules et neuf poulets, répondit Coq-Pattu qui n'avait dû être nommé ainsi qu'à cause de la largeur écrasante de ses pieds. J'ai pris position à onze heures et demie du soir. A minuit, le guet a fait sa ronde. Depuis ce moment jusqu'à l'heure de l'attaque, il n'est passé personne.

—Personne dans la rue de Soubise et dans la rue Barbette? dit M. C.; mais dans la rue Vieille-du-Temple?

—Personne, non plus.

—Personne, de minuit à trois heures et demie du matin?

—Absolument personne.

—Alors, dit le maître, les deux ouvriers que Coq-d'Inde et Coq-Nain ont vu passer dans la rue Vieille-du-Temple se sont donc arrêtés entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue Barbette? Dans quelle maison?

—Dans aucune de celles situées entre ces deux rues, dit Coq-Pattu. Il y a huit maisons, et j'avais un poulet à chaque porte. Aucune ne s'est ouverte: il n'est entré personne de ce côté de la rue.

—Ni de l'autre, dit vivement Coq-Nain. Entre la rue Soubise et la rue de Paradis, il y a cinq maisons, et

à chaque porte j'avais un poulet. Personne n'est entré, personne n'est sorti."

Le maître se retourna vers Coq-d'Inde.

"Tu entends, dit-il.

—J'affirme, dit Coq-d'Inde, que de deux heures et demie à trois heures, deux hommes ont quitté la rue des Rosiers et ont remonté la rue Vieille-du-Temple, dans la direction de l'hôtel Soubise.

—J'affirme que ces deux hommes ont passé effectivement devant la rue des Francs-Bourgeois en remontant la rue Vieille-du-Temple, dit Coq-Nain; mais j'affirme aussi qu'ils ne sont entrés dans aucune des maisons bordant la rue Vieille-du-Temple, sur le côté gauche, de la rue de Parad[illegible] à la rue Soubise.

—Et moi, repri[illegible] Coq-Pattu, j'affirme que personne n'est entré dans [illegible]ne maison du côté droit, et [illegible]e personne n'a passé rue Vieille-du-Temple, à ce [illegible] même heure, à la hauteur de la rue Barbette.

—Cependant, dit M. C, si ces deux hommes ont franchi la rue des Francs-Bourgeois, en suivant la rue Vieille-du-Temple, il faut ou qu'ils aient continué leur route ou qu'ils soient entrés dans une maison de la rue.

—J'ai dit la vérité! dit Coq-d'Inde.

—Moi aussi! dit Coq-Nain.

—Moi de même!" ajouta Coq-Pattu.

Les deux hommes se regardèrent.

"L'un de vous ment ou se trompe!" dit le chevalier.

Les trois hommes firent un même geste comme pour jurer que chacun d'eux disait la vérité.

"Cependant, reprit le chevalier, monsieur a raison: si deux hommes ont franchi la rue des Francs-Bourgeois en suivant la rue Vieille-du-Temple, il faut, ou que ces deux hommes aient continué leur route, et par conséquent aient passé devant la rue Barbette, ou qu'ils soient entrés dans une des maisons bâties rue Vieille-du-Temple, entre ces deux rues adjacentes. Cela n'est pas à

discuter ni à contester : il est impossible, matériellement impossible que ce soit autrement.

—Les deux hommes ont remonté la rue Vieille-du-Temple! dit Coq-d'Inde. J'en fais encore une fois serment.

—Ces deux hommes ont traversé la rue des Francs-Bourgeois pour suivre la rue Vieille-du-Temple, moi aussi j'en fais encore serment! dit Coq-Nain.

—Et je jure, moi, sur ma damnation éternelle, qu'aucun homme n'a passé à cette heure due Vieille-du-Temple, à la hauteur de la rue Barbette, s'écria Coq-Pattu, et n'est entré dans une maison du côté droit!

—Ni dans une maison du côté gauche! ajouta Coq-Nain.

Les trois hommes paraissaient parler avec la plus grande loyauté.

Le chevalier les regarda longuement en silence.

XXIV

L'ENIGME

Le chevalier fit un geste de violente impatience, et se tournant brusquement vers M. C :

"Coq-Iago est il arrivé?" demanda-t-il.

M. C se précipita vers la porte qu'il ouvrit lestement.

"Oui! dit-il après avoir échangé quelques paroles avec Léonarde.

—Qu'il monte à l'instant même."

Une minute ne s'était pas écoulée qu'un quatrième personnage de très grande taille fit son entrée dans la pièce.

Cet homme, au teint brun, à la chevelure d'un noir de jais, aux traits fins et nettements dessinés, avait en lui un cachet oriental que ne démentait pas absolument son costume bizarre qui tenait à la fois du hongrois et de l'allemand.

Ce costume était de couleur verte, très serré à la taille, et dessinait à merveille cette structure digne d'Hercule. Il portait des plumes vertes sur son chapeau.

"Tu étais à l'hôtel d'Albret la nuit dernière? demanda le maître; tu étais avec deux poules dans les combles de l'hôtel?

—Oui, monsieur le chevalier, dit l'hercule en secouant sa grosse tête.

—Jusqu'à quelle heure es-tu resté dans les combles?

—Jusqu'à une heure du matin.

—Où étaient tes autres poules?

—Six étaient au rez-de-chaussée de la première maison de la rue des Trois-Pavillons. J'ai veillé à l'angle de la rue.

—Et qu'as-tu vu?

—De une heure du matin jusqu'à l'heure de l'attaque?... Personne.

—Personne! .. s'écria Coq-Nain. Et les trois hommes qui à trois heures moins un quart ont descendu la rue des Francs-Bourgeois?

—Trois hommes! répéta Coq-Iago avec étonnement.

—Oui, trois hommes vêtus en financiers, enveloppés dans de grands manteaux et coiffés de tricornes galonnés.

—Ils ont passé dans la rue des Francs-Bourgeois à trois heures moins un quart?

—A telle enseigne qu'ils m'ont payé droit de passage; et j'étais sous le mur du cloître St-Anastase, c'est-à-dire au bout de la rue donnant sur la rue Vieille-du-Temple.

—Et moi j'étais à une heure, dans cette même rue, au coin de celle des Trois-Pavillons, en face l'hôtel d'Albret, et je n'ai vu passer personne, je le jure!

—Mais, dit M. C dont les regards étincelaient à travers les trous du masque de velours, mais la rue des Francs-Bourgeois, de la rue Vieille-du-Temple à la rue des Trois-Pavillons, n'est bordée que par le cloître St-Anastase, l'hôtel Charolais et l'hôtel d'Albret. Les trois hommes, en entrant par un bout, ont dû sortir par l'autre, à moins qu'ils ne soient entrés dans l'une de ces trois habitations.

—Ils ne sont pas entrés dans le cloître St-Anastase, dit Coq-Nain, je les ai vus se diriger vers l'hôtel de Charolais.

—Ils n'ont pas pénétré dans l'hôtel d'Albret, dit Coq-Iago, je n'ai vu personne, je le répète.

—Léonarde!" appela le maître.

La vieille femme entra.

"Tu étais dans les cuisines de l'hôtel de Charolais, dit le maître; c'est toi qui as mis le feu. Depuis le départ du comte, qui est entré à l'hôtel?

—Le comte est parti à neuf heures, dit Léonarde. A dix heures et demie, l'intendant et le valet de chambre, qui étaient sortis, sont rentrés. A partir de ce moment, il n'est plus entré personne dans l'hôtel.

—Et est-il sorti quelqu'un?

—Personne!"

Il fit un violent mouvement d'impatience. Le maître le calma du geste.

"Appelez Coq-Doré!" dit-il.

L'homme, qui portait une plume de faisan jaune dorée plantée dans la ganse de son tricorne, apparut sur le seuil. Son costume, si élégant et si splendidement riche, écrasait celui de ses camarades, à l'exception de celui de Coq-Iago, et il avait un air de supériorité indiquant une position plus élevée. Il s'avança en saluant.

"Tu as occupé cette nuit, avec vingt poules, la rue des Quatre-Fils et la rue de la Perle, lui dit le maître; tu as donc veillé de l'hôtel Soubise à l'hôtel Camargo?

—Oui, répondit Coq-Doré.

—De minuit à l'heure de l'attaque de l'hôtel, qu'as-tu vu?

—Rien autre que l'affaire de la jeune fille, à trois heures du matin.

—De minuit à trois heures du matin?

—Il n'était passé personne rue Vieille-du-Temple, soit montant, soit descendant, personne rue des Quatre-Fils, personne rue de la Perle.

—Mais la jeune fille?

—Elle venait probablement de l'autre côté de la rue, je ne l'ai pas vue.

—Et celui qui l'a frappée?

—Non plus.

—C'est impossible! Coq-Pattu déclare n'avoir vu personne, absolument personne du côté de la rue Barbette et de la rue Soubise.

—Maître, voici comment les choses se sont passées. Il était trois heures, et depuis minuit, moment où nous étions tous arrivés à notre poste, pas un être humain n'avait passé sous nos yeux. Il neigeait abondamment, mais mes poules étaient fort rapprochées, de sorte qu'il était impossible qu'on pût passer sans qu'elles vissent qui passait. Au moment où trois heures sonnaient, j'entendis un bruit sourd comme celui causé par la chute d'un corps sur la neige, et un cri aigu suivi d'un gémissement. J'allais m'élancer, quand les fenêtres de l'hôtel Camargo s'ouvrirent soudain et un flot de lumière jaillit dans la rue. Mes poules et moi étions blottis dans nos cachettes. Des valets apparurent, portant des flambeaux, des torches et des lanternes. Avec eux marchaient le marquis de Créqui, le vicomte de Tavanne et le prince de Lixen. Aux fenêtres étaient Mlles Quinault, Camargo, Salé, Dumesnil, Gaussin. Ils regardaient et cherchaient. Rampant sur la crête du mur du jardin de l'hôtel, je les suivis. Ce fut devant l'hôtel Soubise, presque au coin de la rue des Quatre-Fils, dans la rue Vieille-du-Temple, que le vicomte de Tavanne trouva la jeune fille évanouie et baignée dans son sang. Ils l'emportèrent. Désirant connaître les causes de l'événement, quand je fus libre, j'examinai la place. Il n'y avait aucune trace de pas sur la neige autour de l'endroit où était tombée la jeune fille. Je levai les yeux: dans cette partie de l'hôtel il n'y avait aucune fenêtre. Mes poules n'avaient vu passer personne. Comment cette femme se trouvait-elle là bles-

sée, sans qu'on pût voir aucune trace de sa venue ni de celle de celui qui l'avait frappée?... Voilà ce que je ne pouvais m'expliquer et ce que je ne m'explique pas encore."

Le maître fit signe aux cinq Coqs et à Léonarde de s'approcher.

"Ainsi, dit-il, la nuit dernière, de deux heures et demie à trois heures du matin, deux hommes ont disparu rue Vieille-du-Temple, de la rue de Paradis à la rue Soubise sans qu'on puisse savoir ce qu'ils sont devenus; trois hommes, ont également disparu dans la rue des Francs-Bourgeois sans qu'on puisse être renseigné sur leur sort. Enfin une femme a été blessée et trouvée inanimée et ensanglantée sur la neige et secourue par des mains étrangères, et cependant il y avait cinq coqs et cinquante-huit poules qui veillaient dans ce quartier, gardant tous les abords!"

Le maître croisa ses bras sur sa poitrine en promenant autour de lui un regard terrible:

"Comment expliquer cela!" reprit-il après un silence.

Il y eut un moment d'hésitation. Tous se regardaient mutuellement avec une expression d'inquiétude mêlée de méfiance et de curiosité.

Coq-Doré prit la parole:

"Que le maître pense ce qu'il peut penser et qu'il punisse s'il veut punir, dit-il, mais j'ai dit la vérité, je le jure!

—Moi aussi! Moi aussi! dirent avec un même élan les autres coqs.

—Faites le serment!" dit M. C.

Coq-Doré s'avança. Le maître avait tiré de sa ceinture un poignard à lame courte et aiguë et divisée à son centre par une rainure faisant sillon profond.

Coq-Doré étendit la main au-dessus de la lame nue:

"Que le poison mortel dont ce fer est imprégné pé-

nètre dans mes veines, dit-il d'un voix grave, si je ne dis pas la vérité!"

Coq-d'Inde, Coq-Nain, Coq-Iago, Coq-Pattu et Léonarde répétèrent successivement le même serment, la main étendue sur le poignard.

Quand ils eurent achevé, le maître replaça le poignard dans sa ceinture, puis faisant signe de la main:

"Descendez et attendez mes ordres!" dit-il.

Les cinq Coqs accompagnés de Léonarde, quittèrent la pièce et la porte se referma sur eux.

XXV

LA CONFERENCE

Le maître et M. C étaient demeurés seuls, face à face, ils étaient plongés tous deux dans des flots de réflexions tumultueuses dont le sombre éclat se réflétait dans leurs regards.

"Et vous dites encore que Tête-Verte pourra éclairer la situation! dit le maître.

—Je l'espère! répondit C.

—Mais comment?

—Attendez qu'il revienne, vous le saurez!

—Mais s'il ne revient pas?

—Ce serait impossible.

—Pourquoi? Ne peut-il trahir ou être trahi lui-même.

—Tête-Verte! le plus dévoué de nos hommes! Il ne trahira pas!

—Cependant quelqu'un trahit!"

Le maître parcourait rapidement la chambre, il revint vers C.

"Qui cela? Qui trahit? Il faut le savoir à tout prix et sans perdre une seconde! Il le faut, dussé-je employer les moyens les plus violents."

Le maître avait repris sa promenade fébrile avec une agitation plus grande; M. C le suivait du regard avec une expression d'anxiété qui perçait à travers son masque.

"Voulez-vous voir Coq-Huppé? demanda-t-il. Il vient d'arriver.

—Inutile maintenant, il soupait la nuit dernière loin du théâtre de l'événement, répondit le maître.

—Et Coq-Nègre?

—Il ne sait rien, je l'avais interrogés cette après-midi. Non! non! ce n'est pas eux qu'il me faut. A votre dire même, c'est Tête-Verte!"

M. C fit un signe affirmatif.

"Il ne viendra donc pas! reprit le chevalier avec impatience.

—Il viendra! Il n'a pu être libre qu'à minuit. C'est lui qui a conduit toute l'affaire de Jacobert, l'agent de Feydeau de Marville, à propos de la maison de la place Maubert."

Le chevalier leva les yeux sur C.

"C'est fait? dit-il simplement.

—C'était fait à onze heures et demie, quelques instants avant que je ne me rendisse ici.

—Bien! Le rapport?

—Il se fait cette nuit.

—On n'omettra rien?

—Tout sera raconté dans les plus minutieux détails et le rapport sera terminé au plus tard demain matin.

—Qu'il soit remis avant midi au lieutenant de police afin qu'il n'ignore rien et qu'il puisse faire lire le rapport au roi."

Le chevalier rourit railleusement en prononçant ces mots:

"Cet homme me gênait, dit-il, et cependant il peut me servir s'il se laisse diriger. Il faudra voir."

Puis se frappant le front:

"Mais, reprit-il, tout cela n'éclaire pas cette affaire mystérieuse de la pauvre Sabine! Et cependant il faut que je sache, que j'apprenne! Demeurer dans une incertitude pareille serait trahir la cause."

Il parut prendre une résolution subite:

"Allez me chercher la Brissault, dit-il à M. C. Cor-

ne du diable! Celle-là parlera ou je la fais tenailler pour lui ouvrir la bouche.

—Vous ne voulez pas monter? demanda M. C.

—Non! faites-la descendre. Ici, il n'y a aucun danger: les murailles sont suffisamment matelassées."

C quitta la pièce. Le maître, demeuré seul, se promena lentement, le front penché, le regard vague.

"Quel est donc cet ennemi qui, depuis six mois, se dresse ainsi dans l'ombre, pour me frapper sans que je puisse voir sa main?" dit-il d'une voix sourde.

Il s'était arrêté les bras croisés sur la poitrine.

"Oh! reprit-il, malheur à celui-là! Il a osé la nuit dernière toucher à l'un des deux êtres qui se partagent mon coeur! Quel qu'il soit, il succombera dans la lutte!

Le maître releva la tête: il avait le front éclairé par une pensée subite: ses mains s'étreignirent et ses doigts se crispèrent:

"Mais, dit-il, cette nuit du 30 janvier sera donc éternellement fatale à tous ceux que j'aurai aimés! Oh! la vengeance! la vengeance! Comme elle s'amasse là, au fond de mon coeur, contre ceux qui m'ont fait tant de mal! Oh! je me vengerai! Et ma vengeance sera telle qu'après la mort, la torture de l'âme ne cessera pas!

"Mais, continua-t-il en changeant de ton; mais qui peut s'être fait mon ennemi invisible? Pour quelle cause? Pourquoi chercher ainsi à me nuire et à frapper ceux que j'aime?"

Il réfléchit profondément:

"Cette double existence était si belle! dit-il en secouant la tête. Que de joies autour de moi! Que d'heureux et d'heureuses je faisais! Que de bonheurs, que de plaisirs, que d'ivresses étaient prodigués! Oh! comme la vie était brillante! Comme l'avenir réparait bien le passé! Comme l'amour souriait doucement à cet horizon d'enchantement! Et au milieu de cette réussite, une main inconnue vient, dans l'ombre, frapper au coeur

celle qui était l'ange de mes rêves et de ma vie éternelle!"

Le maître s'était arrêté: les yeux étincelants, il était effrayant à contempler. Sa physionomie, devenue mobile depuis qu'il était seul, reflétait les sentiments les plus violents et les plus opposés qui se heurtaient dans son cerveau.

"Malheur! malheur à celui-là! reprit-Iil Je me vengerai!"

Il reprit sa promenade dans la chambre qu'il parcourut dans toute sa longueur. Puis, revenant vers la gauche, il décrocha un plan de Paris appendu le long de la muraille, et il le plaça sur la table en pleine lumière.

Ses regards se portaient sur cette partie du plan de la capitale qui a pour limite au sud la Seine, au nord les boulevards, à l'est la Bastille, et à l'ouest la rue St-Martin.

Son index se promenait lentement sur toutes les lignes blanches, représentant les rues.

"Comment expliquer la disparition successive de ces hommes? reprit-il sans perdre de vue le plan. Deux d'un côté, trois de l'autre, et plus l'ombre d'une trace? Mais c'est impossible! impossible absolument!

"Ceux qui me servent s'entendraient-ils pour me tromper, pour me trahir? Mais non, c'est impossible, je le répète!"

Il s'arrêta encore:

"Mais s'ils ne me trahissent pas, eux, qui donc les trahit?"

Le maître demeura les sourcils contractés et le front chargé de nuages épais, précurseur de la tempête.

"Mais qui donc a pu frapper Sabine?" reprit-il avec un surcroît de rage, de véhémence et d'indignation.

Un bruit retentit au dehors: la porte s'ouvrit.

XXVI

LA BRISSAULT

M. C toujours masqué, entra, puis il s'effaça vivement et il fit passer une femme devant lui.

Cette femme était la belle et trop connue Mme Brissault, que ses amis appelaient plus communément ou plus familièrement (et suivant une habitude du temps) *la Brissault*.

La Brissault a laissé un nom célèbre dans les annales galantes du siècle de Louis XV, car elle est nommée souvent dans les légendes amoureuses de l'époque et les mémoires de Richelieu, les chroniques de l'OEil-de-Boeuf et les archives de la police générale sont là pour justifier de sa grande réputation.

La Brissault était une fort belle femme de cinq pieds six pouces, admirablement prise dans ses formes et avec une jolie tête aux traits réguliers. Sa taille de tambour-major indiquait une force physique peu commune chez les personnes de son sexe.

Elle était revêtue d'un riche costume retroussé aux couleurs très vives; en entrant dans la pièce, elle se trouva face à face avec le maître, et elle recula comme frappée de terreur.

"Ah!" fit-elle.

C'est qu'effectivement l'aspect de cet homme éclairé par le reflet de la lampe, avait quelque chose de terrible et de fantastique. Sa stature était très élevée, son costume collant, sa ceinture à laquelle pendaient épée, pistolets et poignards, enserrait une taille nerveuse et fine. Le visage dont l'abondance excessive de la chevelure, de la barbe et des moustaches empêchait de voir les traits, avait un caractère de véritable sauvagerie, les yeux noirs enfoncés dans l'orbite, lançaient des regards de flamme sous les sourcils épais, et la main appuyée sur le poignard qu'elle paraissait prête à tirer semblait se préparer à l'attaque.

La Brissault fit un pas en arrière.

"Avance!" lui dit le maître avec un geste imperieux.

Puis après un silence assez long:

"Sais-tu en présence de qui tu es? reprit-il en enveloppant la femme dans son regard magnétique.

—Non, dit en hésitant la Brissault.

—Tu es en présence d'un homme qui, s'il est fidèle à ses amis, n'a pas pour habitude de pardonner à ses ennemis. J'ai à t'interroger: tu vas me répondre."

En achevant ces mots, le maître alla ouvrir la porte de fer d'une petite armoire. Il prit un sac qu'il jeta sur la table et qui rendit un son clair et doux. A côté de ce sac, il plaça un long pistolet tout armé.

"Il y a vingt mille livres en or dans ce sac, dit-il, et une balle de calibre dans ce pistolet. Si tu me sers comme je veux être servi, ces vingt mille livres seront ta récompense. Si tu cherches à me tromper, je te logerai cette balle dans la cervelle, et tu peux me croire quand je parle ainsi..."

Puis après u nnouveau silence:

"Je suis le chevalier du Poulailler."

Il s'était reculé d'un pas en parlant ainsi, et la lumière de la lampe l'éclairait en plein. Il apparaissait dans tout son éclat de férocité menaçante.

La Brissault joignit les mains sans pouvoir pousser un cri. On eût dit que ce nom terrible prononcé devant elle, l'eût soudainement paralysée. Elle était immobile, l'oeil démesurément ouvert. Enfin, elle fit un effort ; et tombant à genoux :

"Grâce!" dit-elle.

Poulailler haussa les épaules.

"Donc, continua-t-il d'une voix très calme, tu vas répondre clairement et nettement à mes questions, n'est-ce pas?"

Un frisson parcourut le corps de la Brissault, qui se releva lentement.

"Assieds-toi," dit Poulailler.

Elle obéit.

"Où as-tu passé la nuit dernière?

—Dans la petite maison de M. de Souvré, répondit la Brissault sans hésiter.

—Rue St-Claude au Marais?

—Oui.

—Qu'y avait-il à souper?

—MM. d'Ayen, de Lauzun, de Fitz-James, de Conflans, de Laval et de Charolais.

—Et en femmes?

—Mlle de Touteville, la baronne de Brevenan, la petite Lecoq de l'Opéra et Mlle Ferrati du théâtre Italien.

—Qu'a-t-on fait à ce souper?

—Ce qu'on fait toujours à tous les soupers : on s'est amusé! dit la Brissault qui semblait recouvrer peu à peu tout son aplomb ordinaire. Hommes et femmes étaient déguisés en dieux et en déesses de l'Olympe. C'était drôle.

—Que faisais-tu là?

—Je n'étais pas au commencement du souper; je ne suis arrivée qu'au milieu, pour l'affaire de la petite...

—Quelle petite?

—Une petite; mais je ne sais si...

—Raconte-moi en détail ce que tu as fait hier soir."

—Oui!

—Mais, si je vous la dis, vous ne me croirez pas!

—Pourquoi?

—Parce que je ne puis me croire moi-même. C'est drôle, ce qui est arrivé!

—Mais, quoi? Parle vite!

—Voyons! là, vrai, la main sur la conscience, vous ne me ferez pas de mal si je vous dis tout?

—Je te jure, interrompit Poulailler, que tu n'auras rien à craindre!

—Vous n'irez pas raconter à tout le monde que c'est moi qui vous aurai tout appris, parce que çà me brouillerait avec mes amis; et j'y tiens, à mes amis...

—Apprends-moi tout et ton nom ne sera pas prononcé.

—Et j'aurai les mille louis d'or?

—Oui.

—Alors, que vous soyez Poulailler ou le grand diable, ou le lieutenant de police, çà m'est égal; j'ai confiance en vous et vous allez tout savoir. Enfin, écoutez cela: c'est curieux, parce qu'il s'est passé hier quelque chose que je ne comprends pas moi-même, et que vous ne comprendrez pas davantage.

—Parle, mais ne te trompe pas! Tu sais ce que je t'ai dit? Ce que je dis, je le fais.

—Oh! je le sais! C'est pourquoi j'ai eu tant peur quand je me suis vue entre vos mains.

—Va! j'écoute.

—Pour lors, donc, dit la Brissault, il y avait souper hier soir chez M. de Souvré, ainsi que je vous le disais. Je n'avais pas été prévenue de ce souper, et j'étais tranquillement chez moi à me chauffer devant mon feu,

quand, sur le coup de minuit, j'entends heurter violemment à la porte d'entrée.

"Va ouvrir!" que je crie à Lolotte.

Lolotte, c'est ma camériste. Elle y va vivement et elle remonte en me disant:

"C'est un grison qui demande à parler à madame.

—Un grison; de chez qui?

—De chez le comte de Souvré."

Je dis qu'on le fasse monter. Le valet arrive et il me tend un papier. C'était une lettre du comte qui me disait de venir sur l'heure pour l'*affaire en question*.

"L'affaire en question, me dis-je; mais laquelle donc? Je n'en ai pas avec le comte."

Et puis après j'ajoute:

"Ah bah! c'est qu'il a besoin de moi."

Il y avait une voiture en bas. Je monte dedans avec le grison et nous voilà rue St-Claude. Je descends. On me fait monter dans un salon, puis dans la salle à manger.

Ils étaient tous à table et dans de drôles de costumes; c'était très gai. Je me met à rire à m'en tenir les côtes. Ces chers seigneurs me connaissent tous et je les connais encore mieux. Ils me font souvent leurs confidences; aussi, nous sommes très bien ensemble. Je croyais qu'ils m'avaient envoyé chercher pour m'inviter à souper et j'allais m'asseoir; mais, bast! c'était bien autre chose dont il s'agissait.

Voilà donc M. de Souvré qui se lève et qui vient à moi.

" Brissault, me dit-il, tu vas nous donner l'explication de la singulière plaisanterie que tu as commise."

Je le regardai. Comme il était déguisé en Baschus, avec des grappes de raisins sur la tête, je me remis à rire encore plus fort que lui; je crus que c'était une affaire de carnaval.

La Brissault parut hésiter.

"Vous voulez que je vous dise toute la vérité? reprit-elle.

"Réponds donc! me dit-il.

—A d'autres! que je fis.

Mais il se fâcha et Charolais aussi. Alors, je vis que c'était sérieux.

"Mais quoi donc? demandais-je.

—La princesse allemande que tu as fait conduire ici.

—J'ai fait conduire une princesse allemande ici? que je crie.

—Mais oui!

—Quand celà?

—Ce soir!"

Je crus encore que c'était une plaisanterie et je me mis à rire; mais ce n'était pas une moquerie le moins du monde.

"Tiens! me dit le comte de Souvré, voici la lettre que tu m'as écrite."

Et il me tendit un papier. J'étais ébahie; je n'avais pas écrit au comte. Il avait reçu la lettre en se mettant à table; et cette lettre c'était une femme, qui avait dit qu'elle était à mon service, qui l'avait apportée. Cette lettre, je l'ai là.

—Tu l'as encore? s'écria Poulailler.

—Oui, je l'ai mise dans ma poche pour tâcher de connaître celui ou celle qui avait eu le front de l'écrire en la signant de mon nom.

—Donne-la-moi.

—La voici."

La Brissault tendit un papier à Poulailler qui le prit et l'ouvrit. M. C se pencha sur l'épaule du maître pour lire avec lui.

"Oh! dit la Brissault, je la sais par coeur, cette missive cachetée à mes armes: une couronne de roses avec une demi-douzaine d'amours au milieu. Tenez, je vais vous la débiter pendant que vous la lirez."

Et elle se mit à réciter, en faisant une pose pour marquer les alinéas:

"Monsieur le comte,

"Il y a de par le monde une très noble dame qui désire assister à un de ces charmants et galants soupers qui font la gloire de notre société aimable.

"C'est une étrangère, une princesse allemande. Je ne vous dirai pas son nom, attendu que je lui ai juré le secret.

"Je lui ai promis de contenter sa fantaisie, et, sachant depuis quinze jours que vous devez ce soir donner un souper de carnaval, avec l'élite de nos jeunes seigneurs et les merveilles de nos beautés, je l'ai prévenue.

"Elle est venue à Paris tout exprès.

"Voici, pour satisfaire son désir et pour lui conserver le secret, ce que j'ai résolu. Elle va revêtir un costume de petite bourgeoise: elle aura l'air d'une jeune fille de dix-huit ans.

"Elle montera dans un fiacre qui la conduira à votre petite maison. Arrivée là, on lui attachera les mains, on lui bandera les yeux et on s'efforcera d'étouffer les cris qu'elle fera semblant de pousser.

"Ainsi, elle aura l'air d'une jeune fille enlevée du sein de la maison paternelle et précipitée dans l'abîme d'un souper galant. Je vous préviens que c'est le rôle qu'elle a l'intention de jouer. Ce sera donc très amusant, et vous agirez en conséquence.

"Gardez-moi le secret et amusez-vous bien!

Signé. Marie Brissault."

Poulailler se tourna vers la femme:

"Sais-tu qui a pu écrire cette lettre? demanda-t-il.

—Non, je ne le sais pas encore, répondit la Brissault.

—As-tu quelque espoir de l'apprendre?

—Peut-être, mais je ne suis pas sûre.

—Si tu peux me renseigner avant quarante-huit heures, je double la somme que je t'ai promise.

—Oh! fit la Brissault, ce serait de l'argent bien placé!

—Après! continue!

—Quand j'ai eu lu cette lettre, j'ai déclaré qu'elle n'était pas de moi, et je leur ai dit qu'on s'était moqué d'eux tous.

—Mais, me dit M. de Charolais, la princesse allemande est là, et elle est très-gentille.

—Elle est ici! m'écriai-je.

—Oui!

—Où cela?

—Dans ce petit salon, où elle joue l'évanouissement.

—Elle est évanouie?

—Oui, me dit M. de Souvré; c'est même pour mettre fin à toute cette comédie de cris et d'évanouissements qui dure depuis deux heures que nous t'avons envoyé chercher. Va voir ta princesse, et arrange tout cela!

—Je ne suis pas fâchée de faire sa connaissance," dis-je.

Et je passe dans le petit salon, où je vois une femme évanouie sur un divan. Elle avait la tête tournée dans l'ombre, et elle ne bougeait pas plus qu'une statue de marbre.

"Pour un bel évanouissement, voilà un bel évanouissement!" dis-je, car je croyais à une continuation de la plaisanterie.

Et je m'approche en riant:

"Princesse, dis-je à voix basse, nous sommes seules, vous pouvez vous réveiller et me répondre."

Elle ne bougeait pas. Je ne voyais pas bien son visage; je m'approche encore, je me penche, et qu'est-ce

que je vois? Une petite fille pas plus princesse que vous et moi.

Je la reconnais! c'était Sabine Dagé, la fille du coiffeur de la rue Saint-Honoré.

"Ah! voilà qui est fort!" me dis-je.

Et je prends la main de l'enfant.

"Eh, petite! lui dis-je, répondez-moi donc un peu!"

Mais bast! Elle avait la main froide et glacée: elle n'entendait pas, elle ne parlait pas. Elle ne jouait pas la comédie: elle avait bel et bien perdu sa connaissance.

Je prends des essences, je lui fais respirer des flacons; . . is bernique! C'était comme si je ne faisais rien.

"Ah! me dis-je, frappée par une pensée subite, je comprends! Elle aura voulu venir souper sans en avoir l'air. C'est elle qui aura écrit la lettre au qui l'aura fait écrire. Et mais! ce n'est pas maladroit, cela."

La petite était toujours évanouie, ou du moins elle avait l'apparence de l'évanouissement.

Convaincue qu'elle avait joué sa petite comédie, je me campe sur un fauteuil et j'attends qu'elle entr'ouvre la paupière.

Nous étions toujours seules.

Elle se réveille: j'entame la conversation: mais bon, après quelques phrases échangées, elle se sauve: je veux la rattraper... Elle ouvre la fenêtre, elle s'élance dans le jardin, et... plus rien...

—Plus rien! dit Poulailler. Qu'était-elle devenue?

—Voilà ce qu'on n'a pu savoir. Il neigeait fort: le jardin est grand: une des portes donnant sur le boulevard était ouverte... On a cherché partout: on n'a pas retrouvé trace de la jeune fille, et quand j'ai appris ce tantôt que Sabine Dagé avait été trouvée assassinée devant l'hôtel Soubise, j'ai pensé qu'en se sauvant elle

avait dû être attaquée par des bandits, qu'elle était tombée dans les mains de ces brigands de la bande de Poul."

La Brissault s'arrêta subitement en devenant pâle comme un linceul.

"C'est-à-dire que... je... balbutia-t-elle, parce qu'enfin vous... et puis...

—C'est tout ce que tu sais? interrompit Poulailler.

—Tout! absolument tout! Je le jure sur ma tête!

—Ainsi, on n'a retrouvé aucune trace de la jeune fille?

—Aucune. Les domestiques ont cherché partout.

—Les domestiques ont-ils parcouru les rues autour de l'hôtel?

—Oui, mais ils sont tous rentrés sans pouvoir donner de nouvelles.

—Et parmi ceux qui soupaient, y en a-t-il qui se sont absentés?

—Aucun, du moins je le crois; mais je ne saurais l'affirmer, car je suis partie presque aussitôt."

Poulailler regarda M. C. Celui-ci n'avait pas prononcé une parole depuis le moment où la Brissault avait commencé son récit.

Il y eut un assez long silence.

Poulailler se retourna vers la Brissault.

"Tu ne mens pas? dit-il.

—Moi? s'écria la Brissault, ah! si j'ai menti, faites-moi couper en morceaux plus menus que chair à pâté. J'ai dit la vérité, la vraie vérité!"

Et prenant une pose pleine de dignité:

"D'ailleurs, on sait si la Brissault est une honnête femme!

—Et, dit Poulailler, aujourd'hui, as-tu vu quelques-unes des personnes qui avaient assisté à ce souper?

—Une seule.

—Laquelle?

—Le comte de Charolais, qui est venu me demander un appartement ,attendu que son hôtel était brûlé.

—Comment était-il?

—Très-gai.

—Il est dans ta maison à cette heure?

—Non, il doit souper chez Lauraguais.

—Et personne ne t'a parlé de cette aventure?

—Je n'ai su que ce qui concernait l'assassinat de Sabine Dagé, et ce que tout le monde sait.

—Tu n'as donc rien cherché à apprendre?

—Je n'aime pas à me mêler des affaires des autres quand je n'ai aucun intérêt à m'en occuper.

—Il faut que tu te mêles de celle-ci, cependant, si tu veux que nous soyons amis.

—Je ferai tout ce que vous voudrez."

Poulailler adressa un geste à M. C. qui, prenant la Brissault par la main, fit un mouvement pour l'entraîner.

"Venez, dit-il.

—Mais... fit la Brissault avec une expression de terreur vague.

—Cela est à toi! dit Poulailler en désignant le sac placé sur la table. Emporte-le!

—A moi?... Vraiment?

—Eh oui! prends donc, et si tu me sers bien tu en auras souvent autant!"

Poulailler avait saisi le sac et il le plaça dans les bras de la Brissault.

"Ah! dit-elle avec un accent de satisfaction véritable; vous êtes un bien vrai homme et tout ce que je pourrai faire pour vous être agréable.. vous pouvez y compter! c'est comme si c'était fait, car la Brissault est une femme qui a ses qualités.

—Va!" dit Poulailler.

M. C. entraîna la femme et il la fit sortir par une porte, percée à droite, et dissimulée sous une draperie.

XXVII

COQ-HUPPE

Poulailler s'approcha de la table et appuya son doigt sur un ornement en bronze doré. Une partie du dessus se dressa aussitôt comme un couvercle de pupitre mû par un ressort.

Dans l'intérieur de ce pupitre, il y avait huit gros boutons attachés à des anneaux de cuivre doré. Ils étaient tous de nuance différente : blanc, doré, brun, jaune, vert, argenté, noir et rouge.

Poulailler prit le bouton noir et il le souleva de la main gauche, puis il le laissa retomber.

Il attendit l'espace d'une seconde sans lâcher le bouton.

Il souleva de nouveau le bouton et le laissa encore retomber.

Un sifflement très-léger retentit dans le pupitre comme provenant de quelque tube invisible.

Poulailler, la main gauche toujours appuyée sur le bouton, se pencha sur la table, et, prenant de l'autre main une plume qu'il trempa dans un encrier, il traça quelques lignes sur une petite bande de carton. Cette bande était très-étroite et l'écriture était d'une finesse extraordinaire.

Poulailler fit jouer un ressort qui renversa le dessus du bouton : une ouverture ronde apparut. Poulailler

prit le carton, le roula et il l'introduisit dans l'ouverture.

Le carton disparut : Poulailler referma le bouton.

Quittant alors le bouton noir, il saisit le bouton argenté, le tira et le laissa retomber, puis il referma le pupitre et il alla s'asseoir dans un grand fauteuil placé près de la cheminée :

"Oh ! murmura-t-il d'une voix sourde, ce que j'avais prévu arrive, mais je ne me laisserai pas vaincre : je lutterai jusqu'au bout, je lutterai sans faiblir, et dussé-dépenser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, j'atteindrai le but, je saurai tout ! Oui ! je saurai qui a écrit cette lettre de la Brissault, qui a frappé Sabine, je saurai quel est cet ennemi inconnu qui, se dressant comme un obstacle, se met en travers de ma route !"

En achevant ces mots, Poulailler ferma le poing avec un geste de menace.

La porte s'ouvrit doucement, au moment où Poulailler prononçait ce dernier mot, et un homme entra.

Ce nouveau venu, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, était un charmant cavalier dans l'acception propre du mot, mis en véritable gentilhomme et avec une exquise recherche. Portant la poudre, le bas de soie, la queue à marteau, il avait tout l'air de sortir d'un salon de Versailles ou d'un boudoir de Marly.

Il s'avança, la main gauche sur le pommeau de l'épée, faisant glisser sur le parquet ses talons rouges.

Son habit, sa culotte de velours bleu foncé et sa veste de satin blanc brodée d'or, étaient ornés d'une admirable collection de larges boutons de rubis entourés de diamants.

Il demeura debout, le corps légèrement incliné, en face de Poulailler.

Le contraste entre ces deux hommes était étrange et saisissant

'Coq-Huppé ! dit Poulailler après un instant de si-

lence, je suis content de tes services : je sais que je puis compter sur toi. Tu es celui de tous en lequel j'ai le plus de confiance, aussi t'ai-je donné le poste le plus difficile. Je vais avoir besoin de toi. Il faudra que tu me sacrifies tout : ta vie peut-être. Hésiteras-tu ?

—Demandez, maître, répondit l'élégant gentilhomme, et vous verrez si j'hésite. Ma vie est à vous, qui avez rendu l'existence aux deux seuls êtres que j'aie aimés sur la terre avant de vous connaître. J'étais plongé dans la fange, vous m'avez fait franchir d'un seul bond tous les degrés sociaux pour me faire monter en haut de l'échelle, mais quelque haut placé qu'il soit, le dévouement du vicomte de Saint-Leu-d'Esserent est plus grand encore. Mettez-le à l'épreuve.

Poulailler lui adressa un geste amical.

"Tu as vu la Morlière ? dit-il.

—Oui, répondit le vicomte, j'ai soupé avec lui la nuit dernière.

—Où cela ? au cabaret ?

—Non : dans les petits appartements du prince de Conti, au Temple.

—Vous avez causé ensemble ?

—Longuement.

—Consent-il ?

—Oui, mais il ne veut pas qu'on paye ses créanciers, c'est la seule condition qu'il mette à accepter.

—Elle est facile à remplir.

—Il veut avoir l'argent et conserver les dettes. Je crois que cet homme nous sera de la plus grande utilité. C'est un être complet comme vices. Il a tout vu, tout su, tout lu, tout fait, il ne reculera devant aucune mauvaise action, il ne craint ni Dieu, ni roi, ni police, ni coup d'épée, ni Bastille, ni bâton : il voit tous les mondes, il fréquente toutes les classes. C'est un homme universel pour le mal. Gentilhomme du prince de Con-

ti, il est au Temple, asile inviolable, à l'abri de tous dangers. Donc il peut tout faire, et il fera tout !

—Il faudra que cet homme soit à moi !

—Il le sera.

—Bientôt nous souperons ensemble.

—Dans la petite maison de Passy ?

Non ! au *Roi Salomon !*

— Je le préviendrai.

—Maintenant, vicomte, vous connaissez la Brissault ?

—Qui ne la connaît pas !

—Jusqu'à nouvel ordre et à partir de l'heure à laquelle je vous parle, il faut surveiller cette femme et que je sache minute par minute ce qu'elle aura fait, ce qu'elle aura dit, ce qu'elle aura pensé.

—C'est facile.

—Chaque soir vous me donnerez vous-même le rapport.

—Avez-vous d'autres ordres à donner ?

—Après-demain il y a chasse dans la forêt de Sénart, vous suivrez la cour ?

—Sans doute ?

—Ayez à Quincy un homme qui sache où vous trouver à toute heure.

—Il y sera.

—Avez-vous besoin d'argent ?

—Non. J'ai encore plus de mille louis dans la caisse et ma maison est admirablement montée.

—Maintenant, mon cher vicomte, la Brissault sera rentrée chez elle dans dix minutes.

—Je vais agir.

—Attendez !"

Poulailler prit une feuille de papier, une plume et de l'encre, et il se mit à écrire rapidement.

Ensuite il ferma la lettre, la cacheta de trois cachets à l'aide de trois bagues qu'il portait à l'annulaire de la main gauche, puis il tendit cette lettre à Coq-Huppé.

"Vous lirez cette lettre demain à midi, dit-il. Si en la lisant vous sentez en vous le plus léger mouvement d'hésitation, remettez cette lettre sous enveloppe, cachetez-la de noir et faites-la donner à Léonarde. Vous entendez?

—Parfaitement.

—Si, au contraire, vous n'hésitez pas et que vous sentiez en vous un élan du coeur, vous ferez ce qu'il faudra que vous fassiez."

Coq-Huppé fit un mouvement comme pour sortir.

"Encore un mot, reprit Poulailler. Vous avez des secrets que beaucoup n'ont pas. Si j'étais tué ou si je mourais naturellement, ayez toute confiance en celui qui était là tout à l'heure, près de moi et dont vous n'avez jamais vu le visage. Obéissez-lui, car les instructions qu'il donnerait viendraient de moi. Maintenant, adieu!"

Le vicomte s'inclina, et, plaçant la lettre dans la poche de son habit, il sortit.

XXVIII

COQ - NEGRE

A peine Coq-Huppé eut-il quitté la pièce que Poulailler s'approcha de la draperie qu'il souleva. C'était celle qui recouvrait la petite porte. Cette porte était ouverte, et M. C., plus hermétiquement masqué que jamais, était debout, immobile, sur le seuil.

"Vous avez entendu?" lui dit Poulailler.

C., s'avança, et tendant à la fois les deux mains, il saisit celles de Poulailler qu'il étreignit fièvreusement.

"Rien de m'étonne de vous!" dit-il.

En ce moment le chant du coq retentit au dehors.

"Ah! dit M. C en tressaillant. Voici *Tête-Verte!* Nous allons tout savoir."

Un second kokoriko retentit plus rapproché cette fois.

Poulailler secoua la tête.

"Ce n'est pas le crit de Tête-Verte! dit-il avec étonnement.

—Vous croyez?"

Léonarde entr'ouvrit la porte.

"Coq-Nègre demande à parler au maître! dit-elle.

—Qu'il monte! répondit Poulailler.

—Coq-Nègre est donc sorti? dit M. C avec surprise.

—Oui, je lui avais donné un ordre."

Un pas lourd retentissait sur les marches de l'esca-

ler. Coq-Nègre, noir des pieds à la tête, apparut sur le seuil.

"Qu'as-tu à me dire?" demanda vivement Poulailler.

Coq-Nègre s'avança.

"Tête-Verte est mort! dit-il.

—Hein? fit M. C en tressaillant.

—Tête-Verte est mort? répéta Poulailler.

—Oui, dit Coq-Nègre.

—Où? Comment? Que sais-tu?

—Il est étendu sur le pavé de la rue des Cordeliers, devant la maison qui fait le coin de la rue Hautefeuille, et il a le cou entouré d'un lacet rouge. Il est mort étranglé, voilà ce que je sais.

—Il est mort? répéta M. C.

—Oui.

—Et sa mort remonte-t-elle à longtemps?

—Je ne crois pas: il était froid déjà, mais le corps n'était pas encore roide.

—Qu'as-tu fait?

—Rien! En constatant cette mort, je suis accouru pour prendre vos ordres.

—Tu n'as rien dit?

—Pas un mot à personne.

—Alors, dit Poulailler, viens et conduis-nous."

Coq-Nègre se précipita vers la porte. Poulailler invita, avec un geste énergique, M. C à le suivre.

Tous trois descendirent l'escalier et s'élancèrent sur la place Saint-André-des-Arts.

XXIX

LE CADAVRE

Coq-Nègre marchait en avant : il longea la place, il tourna à droite, et il entra dans la rue Hautefeuille, qu'il remonta d'un pas rapide.

Poulailler et M. C le suivaient.

En quelques minutes, ils eurent franchi la distance qui les séparait de la rue des Cordeliers.

Coq-Nègre s'arrêta.

"C'est-là !" dit-il en allongeant le bras et en désignant du doigt une masse confuse qui se distinguait à peine au milieu des ténèbres.

Poulailler et M. C s'approchèrent et se penchèrent à la fois.

"C'est bien Tête-Verte ! dit Poulailler qui, muni d'une lanterne sourde, venait de faire jaillir la lumière sur le visage d'un homme étendu devant une grosse borne.

—Et il est mort ! dit M. C qui interrogeait à la fois le coeur et le pouls. Mais cette mort ne remonte pas à deux heures."

Poulailler, posant sa lanterne à terre, soulevait la tête pour examiner le lacet qui entourait le cou.

Ce lacet, très-fin, fait comme ceux dont se servent les exécuteurs de l'Orient, était en soie rouge. Il entourait deux fois le cou, et le noeud qui avait déterminé l'étranglement n'était pas un noeud coulant. C'était une sorte de torsade, maintenue avec une petite tige de cuivre passée en tourniquet et retenue par un ressort.

Le visage était décomposé, les traits horriblement contractés, les yeux semblaient prêts à sortir de l'orbite et la bouche entr'ouverte.

Les dents étaient serrées et une écume sanglante était encore étendue sur les lèvres. Le cou avait une teinte bleuâtre indiquant un épanchement intérieur causé par la rupture de quelque veine sous l'action de la strangulation.

M. C. après avoir examiné attentivement le cadavre, avait appelé Coq-Nègre, et, aidé par lui, il s'était mis à fouiller les vêtements de Tête-Verte.

"Rien! dit-il en se relevant.

—Rien! répéta Poulailler.

—Toutes les poches sont vides: tous les papiers qu'il devait certainement avoir sur lui ont disparu."

Poulailler et M. C échangèrent un regard.

Poulailler avait repris sa lanterne, et, la promenant lentement, il examinait le cadavre avec une attention minutieuse.

Tout à coup il se baissa, il écarta les vêtements et il ramassa un papier plié en quatre. L'ouvrant vivement, il le parcourut du regard.

"Oh!" fit-il avec une intonation étrange.

Il demeura un moment immobile et comme fasciné. S'adressant à Coq-Nègre:

"Emporte ce cadavre dans la maison de la rue du Cimetière, dit-il, et place-le dans la salle basse."

Puis, se tournant vers M. C:

"Venez!"

Où allaient-ils et que signifiait cette lettre trouvée par Poulailler dans les vêtements de l'homme étranglé?

Qu'était Poulailler lui-même, cet homme à double face?

L'espace me manque dans ce volume pour vous l'apprendre, lecteurs; mais si vous êtes curieux de le savoir, lisez *COTILLON II*.

FIN.

Prochain volume à paraitre:

LE COMTE DE ST-GERMAIN

par E. CAPENDU

fin du "Chevalier du Poulailler."